This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

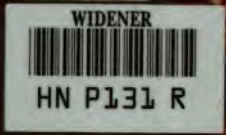
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Soc
785
1



Digitized by Google

Soc 7851

Harvard College Library

Prof. C. E. Norton

19 December, 1895

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES

PAR

M. LOUIS REYBAUD.

OUVRAGE QUI A OBTENU EN 1841 LE GRAND PRIX-MONTYON, DECERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME III.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cᵉ.

1844

Digitized by Google

53
~~VI, 8808~~
Soc 785.1
HARVARD COLLEGE
DEC 19 1895
LIBRARY.
Prof. C. E. Norton
Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES CHARTISTES (1).

Dans le chapitre précédent, il a été question du chartisme anglais et des points de contact qu'il peut avoir avec l'utopie de la communauté. Il reste maintenant à achever l'histoire de cette singulière manifestation, dont le caractère est à la fois social, politique et industriel. Ce sera l'objet d'une étude rapide.

Avant de l'aborder, il convient, pour éviter les malentendus, de décliner toute pensée de rapprochement entre la France et l'Angleterre, au point de vue du travail manufacturier. Le canal qui sépare les deux contrées est moins profond que ne le sont les différences et les incompatibilités des régimes

(1) *Chartism*, par Carlyle. — *A tour in the Lancashire*, par Taylor. — *The people's charter*, Manifeste du comité chartiste.

Digitized by Google

qui les gouvernent. A peine y a-t-il lieu à des comparaisons de détail, à des analogies partielles. D'un côté, un peuple qui se compose de deux tiers d'agriculteurs contre un tiers d'industriels, de l'autre, une nation chez qui la proportion inverse prévaut, c'est-à-dire deux tiers d'industriels contre un tiers d'agriculteurs; ici, une démocratie qui a aboli, dans une nuit demeurée célèbre, tous les priviléges territoriaux, toutes les servitudes de la glèbe; là, une oligarchie à qui le sol est inféodé et qui sait se ménager, par le jeu des tarifs, le monopole des subsistances; l'égalité de ce côté de la Manche, l'inégalité du côté opposé, voilà quel contraste offrent les deux pays à l'observateur le plus superficiel. Évidemment une diversité pareille éloigne l'idée d'une appréciation comparative; elle ndique que chacune de ces races, chacun de ces États veulent être appréciés à part, avec le cortége de phénomènes qui leur sont propres.

Le chartisme semble donc être un produit du régime manufacturier de l'Angleterre et des phases curieuses autant qu'alarmantes que ce régime vient de parcourir. Depuis un demi-siècle environ, l'activité industrielle a pris, dans le Royaume-Uni, un essor fécond au début, aujourd'hui plein de menaces. Avant que les deux grandes découvertes du siècle dernier, la vapeur et le tissage mécanique, eussent bouleversé les conditions d'existence des manufac-

Digitized by Google

tures britanniques, les populations, maintenues dans un équilibre régulier, se partageaient entre les travaux des champs et les travaux des fabriques. Le tissage à la main occupait les veillées des chaumières, les bras des enfants et des femmes pendant toute l'année, ceux du cultivateur dans la saison où la terre se repose. Ainsi l'industrie se combinait avec l'agriculture, et la classe ouvrière trouvait de l'emploi sur toute l'étendue du pays, sans être forcément attirée dans les centres d'agglomération. On devine sans peine combien cette distribution des travailleurs était favorable à la tranquillité et à la moralité publiques. Les séductions des villes, les tristes plaisirs qu'elles recèlent, la débauche qui y règne n'atteignaient pas alors ces populations disséminées, et la misère ne les frappait presque jamais en masse et collectivement. Au milieu des champs, la vie était plus facile, les ressources étaient plus variées. Quand l'industrie manquait aux bras, ils se reportaient vers la culture, et on s'épargnait de la sorte le triste spectacle d'une oisiveté forcée engendrant une détresse profonde. C'était toujours une existence précaire, mais sans alternatives douloureuses et protégée contre un extrême dénûment.

L'invasion des nouveaux agents industriels opéra, il y a soixante et dix ans environ, une révolution complète dans cet état de choses. L'industrie collective attaqua l'industrie isolée et l'écrasa ; le travail

Digitized by Google

mécanique emporta et anéantit le travail à la main. En songeant à ce bouleversement imprévu, on comprend, sans les partager, les colères des luddistes. Ces milliers de chaumières qui toutes avaient plusieurs métiers montés, se voyaient peu à peu réduites aux abois par les établissements gigantesques dont la vapeur animait les ingénieux mécanismes. Les bras de l'homme soutinrent jusqu'au bout la lutte contre les forces de la nature; ils ne cédèrent que devant l'irrécusable témoignage de leur impuissance. Alors seulement se produisit, dans l'équilibre des populations, un déplacement dont toutes les conséquences ne sont pas encore dégagées. Les moteurs mécaniques, en modifiant les termes de la production, venaient de l'élever à une puissance inconnue jusque-là. Le prix modéré des choses avait eu pour premier effet d'exciter la consommation, et bientôt les agents naturels qui, au premier abord, avaient paru évincer le travail humain, lui imprimèrent une énergie nouvelle. Les moyens perfectionnés de production exigèrent plus de bras que les moyens imparfaits naguère en vigueur, et l'industrie mécanique demanda un personnel infiniment plus nombreux que l'industrie manuelle. Une seule différence, mais une différence capitale, subsista entre les deux régimes : le travail aggloméré fit place au travail isolé. De là ces cités improvisées, ces villes dont la population semble monter comme le flux de

Digitized by Google

la mer, ces foyers immenses que l'on nomme Manchester, Birmingham et Soho, Leeds, les deux Bolton, Preston, Stockport, Sheffield, Newcastle, Macclesfield et une foule d'autres places manufacturières, hier simples bourgs, aujourd'hui puissants chefs-lieux de l'industrie anglaise. Tout ce qui accompagne la production à bon marché s'était sur-le-champ fixé dans ces ateliers infatigables, le haut salaire, les commandes imposantes, la fourniture de presque tous les marchés du globe. On conçoit, dès lors, qu'un mouvement d'attraction se soit fait sentir dans la contrée environnante et que les travailleurs déclassés, tisseurs à la main ou autres, aient été peu à peu attirés vers ces foyers d'activité, désertant ainsi la vie des campagnes pour le tourbillon des cités manufacturières.

La première période de cette révolution s'accomplit presque sans douleur. L'Angleterre devait profiter seule d'abord des découvertes que le génie national avait fécondées, et jouir longtemps d'une prépondérance industrielle que les autres peuples n'étaient pas alors en mesure de lui disputer. Les ressources issues de la transformation mécanique entrèrent pour beaucoup dans les moyens d'attaque et de défense qu'elle déploya lors des guerres de l'empire; elles servirent à fonder ce crédit financier qui arma le continent contre la suprématie militaire de la France. Même quand la paix fut venue, cette

Digitized by Google

espèce de monopole exercé sur les marchés de l'univers ne fut point enlevé à l'Angleterre. Elle avait tout ce qui constitue les éléments d'une supériorité durable ; la possession antérieure, la force qui commande le respect, l'habileté qui triomphe des obstacles ; elle était en avance sur les autres peuples pour les procédés mécaniques et la conservait par des perfectionnements sans fin, par la délicatesse de l'exécution et la sûreté de la main-d'œuvre, par la discrétion des prix et la hardiesse de la spéculation maritime. C'est ainsi que se soutint ce travail nouveau, dont le mouvement avait quelque chose de fiévreux, et au bout duquel les esprits doués de quelque prévoyance apercevaient une crise.

En effet, l'industrie continentale, réchauffée par une longue paix, se relevait graduellement de la torpeur qui l'avait frappée. Une lutte commerciale et industrielle commença, timide d'abord, limitée à certaines zones, puis plus délibérée et poursuivie sur une grande échelle. Dans cette manifestation, la France ne joue qu'un rôle subalterne et fort effacé. Pour la navigation marchande, le vrai rival de l'Angleterre est l'Union américaine, qui, se mesurant corps à corps, commence à balancer la fortune de la Grande-Bretagne. Des États de second ordre suivent ce mouvement, entre autres, la Suède, la Norwége, la Hollande et les villes hanséatiques dans l'Océan, l'Autriche et la Grèce dans la Méditerranée. Quant

Digitized by Google

à la suprématie manufacturière, si l'Angleterre la conserve, ce n'est qu'au prix de grands efforts et non sans la voir chaque jour entamée. Pour bien des articles, la Belgique serait en mesure d'engager directement le combat ; l'Allemagne ferme ses marchés pour s'y préparer, et, avec plus de confiance dans ses forces, la France pourrait également entrer dans la lice. Ainsi, sur bien des points et par divers modes, s'est organisée une résistance aux empiétements de l'Angleterre, et le travail manufacturier éprouve déjà, de l'autre côté de la Manche, les effets de cette réaction commerciale et maritime.

Telle est la première cause des douleurs qui assiégent chez nos voisins le monde industriel et poussent les populations ouvrières vers la révolte. Il n'est point ici-bas d'excès qui ne s'expie. L'Angleterre a abusé de la puissance productive dont la vapeur et la mécanique l'ont soudainement investie ; elle porte la peine de cette effervescence. Elle ne pensait pas que l'empire industriel eût des limites, elle a cru à des débouchés inépuisables et éternels, elle n'a jamais supposé qu'on pût la déposséder de la fourniture du globe. Sa vie intérieure, les mœurs, les besoins de ses regnicoles, l'activité de ses villes, tout s'est mis à l'unisson de cette prétention et de cette croyance. Le fabricant a eu foi dans la durée des bénéfices, l'ouvrier a compté sur la perpétuité d'un gros salaire. Des deux côtés on a non-seulement

Digitized by Google

joui du présent, mais encore engagé l'avenir. Les choses ont été ainsi conduites, avec une telle ardeur et une imprévoyance si grande qu'aujourd'hui à tout débouché qui se ferme au dehors ou seulement décroît, correspondent dans la zone manufacturière de l'Angleterre une souffrance, un malaise réels. L'Asie entière à alimenter et de vastes débouchés ouverts dans les quatre autres parties du monde n'ont pu éteindre cette fièvre de production, toujours plus intense et plus vive. A la première halte, au premier temps d'arrêt, il y a eu secousse et ébranlement.

Les crises industrielles se ressemblent toutes. Menacé dans ses profits, le manufacturier s'en est pris à l'ouvrier; il a songé à des réductions de salaire. C'est surtout dans le Lancashire et dans les fabriques de tissage et d'impression que la dépréciation du prix de la main-d'œuvre a été le plus sensible. Ainsi, dans l'enquête ordonnée par la chambre des communes, il a été constaté qu'à Stockport, des familles de six personnes, dont quatre enfants, qui autrefois gagnaient de vingt-deux à vingt-trois schellings par semaine, ont été obligées de pourvoir à leurs besoins avec la modique somme de trois à quatre schellings, à peine suffisante pour les empêcher de mourir de faim. Les rapports des commissaires fourmillent de semblables détails qu'il faut accepter toutefois avec réserve. Dans certaines localités, le manufacturier a ajouté aux réductions de salaire

Digitized by Google

une autre sorte d'exploitation, celle d'un payement en nature, connu sous le nom de *truck system* (système de troc ou d'échange). Au lieu de toucher le prix de la journée en argent, l'ouvrier reçoit alors les denrées qui lui sont nécessaires pour sa consommation quotidienne. C'est le fabricant qui fournit ces divers articles, et naturellement il les grève d'un bénéfice qu'il s'attribue. Comment les ouvriers débattraient-ils soit le prix, soit la qualité des objets qui leur sont livrés? Dans de pareils marchés, le maître a toujours la haute main, et quand le travail est offert, quand les métiers chôment, il ne reste plus à l'artisan qu'à subir la loi qu'on lui dicte.

Pour résister à une oppression de ce genre, l'ouvrier n'avait que deux moyens, la ruse ou la violence. Il a employé l'un et l'autre. Le *truck system* a donc engendré les unions de travailleurs connues sous le nom de *trade's unions* et le chartisme. Ces unions constituent une véritable ligue de l'ouvrier contre les maîtres, comme le système des trocs constitue une exploitation du maître au préjudice des ouvriers. Un ouvrier, membre d'une union, ne s'appartient plus; il a des chefs, ouvriers comme lui, investis de ce mandat par l'élection, qui peuvent disposer de son temps, de ses bras, de son salaire, comme bon leur semble. Les membres de l'union ne travaillent que lorsque les chefs le permettent; ils désertent un atelier au premier ordre et n'y rentrent que

Digitized by Google

lorsque l'interdit est levé. Cette organisation n'est puissante qu'au prix d'une soumission semblable et d'une obéissance absolue. Un manufacturier met-il en vigueur dans ses ateliers le système des trocs, ou diminue-t-il les salaires d'une manière onéreuse, à l'instant les chefs de l'union s'assemblent et décident que les membres s'abstiendront de travailler dans cette fabrique jusqu'à ce que le taux et les conditions des salaires y aient été améliorés. L'action des chefs de l'union sur les ouvriers qui en font partie est souvent plus exorbitante encore. Quand le travail manque et que la concurrence menace d'influer d'une manière fâcheuse sur le prix des journées, les chefs peuvent condamner à l'expatriation le quart, la moitié même des membres de l'union. Le hasard en décide alors, et ceux qu'il désigne passent sans murmurer en Belgique ou en Allemagne. Au prix d'un pareil sacrifice la main-d'œuvre se relève : ceux qui restent profitent du vide qu'a occasionné le départ des autres.

Le chartisme, né au sein de ces unions, en est la manifestation violente ; mais un autre élément a fortement contribué, depuis 1834, à fomenter cette révolte des classes laborieuses. Cet élément est la nouvelle condition que la réforme du paupérisme a faite aux hommes qui vivaient à l'ombre de cet antique abus. On sait que la loi des pauvres s'était perpétuée en Angleterre depuis le règne d'Élisabeth

Digitized by Google

jusqu'à nos jours sans subir de modification profonde. Par cette loi, l'indigence était reconnue comme un titre et la charité comme un devoir administratif. Chaque paroisse avait à nourrir ses pauvres, et ceux-ci, quand elle y manquait, pouvaient l'y contraindre judiciairement. Plus d'une fois, il en résulta des procès, tantôt de la part des indigents qui réclamaient des secours de la paroisse, tantôt de la part de la paroisse qui, à force de chicanes, parvenait à faire expulser de son sein de nombreuses familles d'indigents. La misère légale était donc vétilleuse et procédurière; elle usait de part et d'autre de misérables chicanes. C'était à la fois un scandale social et une erreur économique.

Avec cette fixité qui caractérise les institutions anglaises, les choses n'en durèrent pas moins sur ce pied pendant près de trois siècles. Le paupérisme inonda la Grande-Bretagne d'une légion de pauvres. En 1776, sur la motion de Gilbert, le parlement ordonna une enquête à la suite de laquelle il fut établi que la taxe s'élevait à dix-sept cent mille livres sterling pour toutes les paroisses du royaume. A vingt-cinq ans de là, cette somme avait plus que doublé; en 1801, le paupérisme coûtait à l'Angleterre quatre millions de livres sterling sur une population de neuf millions d'âmes; en 1818, huit millions de livres sterling sur douze millions d'âmes; en 1833, huit millions cinq cent mille livres ster-

Digitized by Google

ling pour quatorze millions d'âmes. Le tout pour l'Angleterre seule et sans que l'Écosse et l'Irlande y fussent comprises. Ces huit millions et demi de livres sterling, formant au delà de deux cent millions de francs, étaient distribués entre treize cent mille pauvres, ce qui donnait une proportion d'un pauvre par chaque sept habitants.

Les choses en étaient là quand le gouvernement ouvrit les yeux. Malgré le respect pour des vieilles lois et des traditions consacrées, il comprit qu'un pareil abus, s'il n'était extirpé ou contenu, dévorerait l'Angleterre. Évidemment le paupérisme devenait une profession et constituait la pire espèce d'oisifs, des oisifs misérables. Dans une paroisse de Sunderland, sur dix-sept mille habitants, on comptait en 1831 quatorze mille pauvres. Aussi la taxe était-elle devenue fort onéreuse, et il arrivait fréquemment que pour soulager les indigents on en créait d'autres. Il était donc urgent d'aviser : le gouvernement s'y décida en 1834. Par un amendement à la loi des pauvres, il régularisa le paupérisme et lui affecta des asiles connus sous le nom de *work houses,* maisons de travail. Désormais plus d'allocations d'argent de la part des paroisses, plus de secours à domicile. La maison de travail doit pourvoir à tout; ouverte aux pauvres, elle leur donne de l'occupation en retour d'une nourriture abondante et saine, d'un logement, de vêtements, enfin des

Digitized by Google

plus urgentes nécessités de la vie. Il est vrai que le régime de la maison de travail stipule une rigoureuse séparation des sexes et que la vie en famille y est interdite. C'est en cela que la réforme a été rude, trop rude peut-être. La claustration et l'isolement des sexes ont éloigné des maisons de travail la moitié au moins des hommes qui vivaient du paupérisme, et déjà la taxe des pauvres est descendue du chiffre de près de neuf millions à celui de quatre millions. Le régime d'Élisabeth n'existe plus et l'organisation actuelle du paupérisme rappelle, à peu de nuances près, celle de nos dépôts de mendicité.

Quoi qu'il en soit, du jour au lendemain, treize cent mille indigents ont été mis en demeure d'opter entre la discipline du *work house* ou le dénûment dans la liberté. Six cent mille au plus ont profité des dispositions de la loi; les autres, c'est-à-dire sept cent mille environ, ont préféré traîner au dehors une existence précaire ou demander au travail libre ce qu'autrefois ils demandaient à la charité officielle. Dans les tableaux rembrunis que divers statisticiens ont tracés de la misère anglaise, cette circonstance n'a pas été suffisamment mise en relief. Évidemment cette suppression subite de secours, cette économie de cent millions de francs, réalisée dès la seconde année, sur les subsides de la bienfaisance, ont dû provoquer çà et là bien des souffrances et occasionner bien des vides. Le spectacle de la misère exté-

Digitized by Google

rieure a dû s'en aggraver, et cette masse flottante de pauvres, subitement délaissée par les paroisses, pèsera longtemps sur l'économie sociale et industrielle de l'Angleterre.

Il est impossible, en effet, que les conditions du travail n'aient pas été profondément atteintes par cette modification du paupérisme. Les cent millions que la charité légale ne fournit plus, il faut qu'aujourd'hui le pauvre les trouve dans le salaire. Le premier résultat de la réforme a donc été de rejeter vers les ateliers cette population naguère à demi oisive. Coïncidant avec l'amoindrissement des débouchés extérieurs, cette irruption a dû contribuer à faire naître ce malaise qui trouble depuis quelque temps les districts manufacturiers de l'Angleterre. Avec moins de sévérité dans le régime des *work houses*, peut-être aurait-on évité une partie de ces froissements et ménagé la transition entre le paupérisme d'autrefois, paternel jusqu'à l'absurde, et le régime actuel, sombre au point d'éloigner le malheureux.

C'est du milieu de ces complications que s'est élevé le chartisme, premier et effrayant symptôme d'une décadence manufacturière en Angleterre. Tant que le système industriel a marché dans des voies prospères, aucune agitation n'est venue troubler cette fortune et faire diversion à cette suite de conquêtes; mais, au premier embarras, il a été facile

Digitized by Google

de reconnaître les écueils d'un pareil régime. Desservir les besoins du globe entier est une gloire qui n'est pas sans périls, et quand on a dressé des populations pour un travail gigantesque, il faut leur donner de l'aliment sous peine d'en être dévoré. Certes, il a été facile à la manufacture d'attirer à elle, par l'appât de salaires élevés, les gens de la campagne; il lui serait moins aisé de rendre aux travaux agricoles les ouvriers qu'elle en a détournés. Quand on envisage de sang-froid cette question, tout y paraît confus et triste, et l'on comprend que les hommes politiques en détournent leur regard, comme l'a fait sir Robert Peel.

On a pu lire plus haut un court historique du chartisme et des phases qu'il a parcourues. Cette manifestation est fort récente, et l'échauffourée de Frost et de Williams en marque les débuts. A l'origine, la violence y tenait une grande place, et les épisodes qui eurent pour théâtre le comté de Galles, se compliquent de coups de sabre et de fusil, d'arrestations et de condamnations à mort. Une répression vigoureuse avait suivi ces premières tentatives, et un instant on put croire que le parti ne survivrait pas à sa défaite. Cependant, vers le milieu de 1842, les chartistes reprirent courage en changeant de tactique : ils renoncèrent à l'emploi de la force et agirent dans les limites de la légalité. L'épisode de leur pétition au parlement a été raconté brièvement

Digitized by Google

dans le précédent chapitre. Cette pétition arriva sur un char escorté par vingt mille signataires, avec drapeaux et musique; elle fut présentée par M. Duncombe et soutenue par MM. Leader, Bowring, Fielden, Easthope, Hume, Wakley, O'Connell et Roëbuck. Elle fut rejetée et devait l'être, mais avec tous les honneurs de la guerre.

Depuis ce temps, les chartistes aspirent à devenir un parti plus politique qu'industriel, et c'est dans ce sens surtout qu'abonde la charte qu'ils se sont donnée. Cette pièce est assez curieuse pour mériter une mention. Il est dit dans le préambule que le meilleur moyen d'obtenir du peuple l'obéissance aux lois est de le faire concourir à l'élection des législateurs, et que, par conséquent, il y a lieu d'attribuer des droits électoraux à tout citoyen dans les formes et sous les restrictions suivantes :

CHARTE DU PEUPLE.

« Tout habitant mâle des trois royaumes sera apte à voter,

« 1° S'il est né dans le pays ou s'il est naturalisé après deux ans de résidence ;

« 2° S'il a vingt et un ans ;

« 3° S'il n'est pas dans un état de démence constaté au moment de la révision des listes ;

« 4° S'il n'a pas été convaincu de félonie ;

« 5° Si ses droits électoraux ne sont pas suspen-

Digitized by Google

dus pour cause de fraude, de dissimulation, de faux dans le cours de l'élection. »

A la suite de cette déclaration de droits, vient un règlement qui divise le Royaume-Uni en trois cents districts électoraux, composés autant que possible d'un nombre égal d'habitants, et nommant chacun un député à la chambre des communes. Les moindres détails des opérations sont prévus et réglés dans cette pièce qui forme un véritable code sur la matière et qu'ont signée les hommes les plus importants du chartisme, MM. Vincent, Lovett, James O'Brien, Joseph Wood et M. Fergus O'Connor. Outre le suffrage universel, ces chartistes demandent encore l'élection annuelle, le vote secret et l'abolition du cens d'éligibilité. C'est la dernière limite du radicalisme extra-parlementaire.

Les troubles récents qui ont agité les districts manufacturiers ont dû naturellement reporter l'attention sur les chartistes et les faire accuser de complicité dans l'insurrection qui a embrassé Manchester, Bolton, Ashton, Oldham, Bury, Rochdale, Stockport, Leeds, et une foule d'autres villes industrielles. Les ouvriers quittaient alors de toutes parts leurs ateliers ou leurs mines, prêchaient par la parole ou imposaient à l'aide de sévices une suspension du travail, menaçaient les plus riches comtés de l'Angleterre, brûlaient les manufactures, dévastaient les maisons, se livraient à toutes sortes

Digitized by Google

de désordres. Sur quelques points, à Preston, par exemple, il fallut que la troupe fît usage de ses armes, et il y eut quelques victimes. Comme hommes d'action, les chartistes durent se mêler au mouvement; voici le manifeste qu'ils publièrent au plus fort de l'insurrection :

« Frères, disait cette pièce, les grandes vérités « politiques qui sont agitées depuis cinquante ans, « ont enfin tiré de leur torpeur les esclaves blancs « d'Angleterre, ces esclaves insultés et dégradés, « et leur ont rendu le sentiment de leurs devoirs « envers eux-mêmes, envers leurs enfants, envers « leur pays. Des dizaines de milliers d'hommes ont « jeté leurs instruments de travail. Vos maîtres « tremblent devant votre énergie, et les masses, « dans l'attente, surveillent avec anxiété cette « grande crise de votre cause. Le travail ne doit « plus être la proie des maîtres et des despotes... « C'est pourquoi nous avons tous juré solennelle- « ment que l'heureuse occasion qui s'offre à nous « ne sera pas perdue, mais que nous ne nous remet- « trons au travail que le jour où les justes griefs des « travailleurs auront cessé d'exister, le jour où la « charte du peuple étendra sa protection sur nous, « sur nos femmes souffrantes, sur nos enfants dé- « solés. Anglais, le sang de vos frères rougit les « rues de Preston et de Blackburn, et les meur- « triers ont soif d'en répandre encore... Soyons

Digitized by Google

« fermes et ne prêtons point à nos tyrans le fouet « dont ils nous frappent. Dans un rayon de cin- « quante milles, autour de Manchester, toutes les « machines sont en repos, excepté la roue utile des « moulins à blé. Compatriotes et frères, des siècles « peuvent s'écouler sans qu'une action aussi uni- « verselle se reproduise. Le dé de la liberté est « jeté, nous devons, comme des hommes, en « courir toutes les chances. Que personne ne se « décourage... qu'aucun homme, qu'aucune femme, « aucun enfant ne rompre l'engagement solennel « que nous prenons, et si quelqu'un le fait, que « l'exécration des pauvres le poursuive. C'est mé- « riter l'esclavage que de s'y soumettre. Tous nos « moyens d'action sont préparés, et dans trois jours « votre cause sera soutenue par toute l'intelligence « que nous pouvons appeler à notre aide... Prêtez- « nous force dans la crise ; aidez vos chefs ; ralliez- « vous autour de notre saint drapeau et laissez la « décision au dieu de la justice et des batailles. »

Ce langage, au moment où les partis étaient en présence, et où le sang coulait, est celui d'hommes qui veulent se mêler au combat. Cependant les chefs chartistes désapprouvaient la prise d'armes et opposèrent à cette pièce un désaveu formel. Cela n'empêche pas que ce manifeste belliqueux ne fût émané du chartisme et ne contînt l'expression de la majorité du parti. Dans toute opinion ardente se

Digitized by Google

manifeste cette scission entre l'élite qui prétend contenir le mouvement et la masse qui veut le conduire aux dernières conséquences. Les chefs chartistes ont beau renfermer leurs efforts dans la poursuite d'une réforme politique, obtenue par les voies légales, le gros de leurs adhérents va plus loin et se précipite vers une révolution sociale et industrielle. Les trois millions de pétitionnaires qui se sont adressés au parlement n'ont pas été les derniers à prendre le fusil pendant les troubles des districts manufacturiers. De tels soldats n'obéissent à leurs généraux que dans la mesure de leurs passions et de leurs intérêts, et une question de salaire les touche d'une manière bien plus directe que le suffrage universel et le scrutin secret. Aussi, sur presque tous les points, aux cris qui réclamaient la charte se mêlaient des cris qui demandaient une rémunération plus élevée de la main-d'œuvre. Les mineurs de Newcastle et du Staffordshire, voulaient que le prix de la journée fût fixé à quatre schellings, ceux du Lancashire ne portaient leurs prétentions qu'à deux et trois schellings. Partout le but le plus avoué, le plus apparent était de ramener les salaires au taux qu'ils avaient atteints de 1835 à 1836, date mémorable pour les existences manufacturières.

Malgré les efforts des hommes qui ont voulu s'emparer de la direction de ce parti, le chartisme ne peut donc être envisagé que comme une insurrec-

Digitized by Google

tion sociale, une sorte de jacquerie industrielle. Les ouvriers éclairés et modérés, comme le sont MM. Lovett et Vincent, ne parviendront jamais à dominer la turbulence et à réprimer l'indiscipline de la légion des travailleurs, réunie sous le drapeau du salaire. Les idées de bien-être et d'amélioration positive prévaudront longtemps encore, parmi eux, sur les abstractions constitutionnelles et parlementaires. Les vieux radicaux de l'école de Hunt et de Cobbett deviennent de plus en plus rares parmi les classes ouvrières, et en revanche les idées de révolution sociale, de communauté, de partage des fortunes, y font chaque jour plus de ravages. Le calcul personnel inspire ces révoltes et leur donne un caractère nouveau. M. Cooke Taylor cite un exemple remarquable de cette tendance. Un homme politique, un radical célèbre étant arrivé à Stockport, on provoqua un *meeting*, une réunion publique pour l'entendre sur les questions alors agitées dans le parlement. Tout avait été combiné pour donner quelque éclat à cette assemblée : la salle était spacieuse et pouvait contenir trois cents personnes ; un comité devait régler le programme de la soirée, l'échange des discours et les compliments d'usage adressés à l'orateur. C'était surtout à un auditoire d'ouvriers que l'on avait fait un appel : on comptait sur une affluence. Le soir arriva, et à peine quelques rares curieux vinrent-ils s'asseoir sur les bancs. A

Digitized by Google

ce spectacle, un radical de la vieille école ne put contenir son indignation. Il s'élança à la tribune, et là, par un procédé familier aux prédicateurs, il fit tomber sur les ouvriers présents la responsabilité de l'indifférence des absents :

« Ah ! s'écria-t-il, je vois ce qu'il en est : vous êtes « trop heureux aujourd'hui pour faire le moindre « cas des discussions politiques ; vous touchez trop « d'argent les samedis soirs pour vous soucier de « choses qui n'intéressent pas le ventre. Oh ! j'en « rougis pour vous; vous êtes tous devenus des tories. « Mais laissez que les mauvais temps reviennent et « vous porterez la peine de cette faute. Quand vous « aurez besoin d'appui, vous ne saurez plus distin- « guer vos amis de vos ennemis ; vous frapperez « en aveugles et au hasard. Vous êtes des insensés ! »

La modification dont s'indignait le vieux radical et qu'il poursuivait d'une pareille sortie, a été le produit forcé des événements et de l'importance que la question manufacturière a soudainement acquise. Aujourd'hui une partie de la politique et de la constitution civile de l'Angleterre est enchaînée à ce problème. Sir Robert Peel l'avait en vue quand il rétablissait dernièrement l'*income tax* et remaniait les tarifs des douanes. Le débouché extérieur, comme aliment d'une population nombreuse et comme garantie de grands capitaux engagés, est devenu, pour l'Angleterre, une affaire d'État, un souci essentiel.

Digitized by Google

La diplomatie en est désormais saisie, et les armes, s'il le faut, s'en mêleront. Si l'activité industrielle qui, depuis cinquante ans, jouit d'une expansion sans limites, était tout à coup comprimée, ou seulement gênée dans son essor, il pourrait en résulter une explosion dont les suites seraient incalculables. Déjà, aux yeux des observateurs les moins réfléchis, se révèlent des symptômes alarmants qui indiquent combien, dans toute société, les positions sont solidaires, en dépit des priviléges de convention et des abus de la puissance.

En effet, le travail manufacturier a introduit, dans la société anglaise, un élément qui tôt ou tard en changera les bases : cet élément est l'agglomération des ouvriers. Le travail, épars dans les campagnes, ne créait pas cet embarras et ne préparait pas cet avenir : il isolait les misères et ne les exaltait pas par la fermentation. Du reste, dans les villes mêmes, dans les foyers de production, la sécurité a dû régner, tant que le salaire a été suffisant et que l'existence des travailleurs a été tolérable. Il n'y a eu danger que le jour où les termes de cette situation ont été changés, et ce danger subsistera, avec une alternative de révoltes et de châtiments, jusqu'à ce que la cause même du malaise ait disparu. L'ouvrier, placé en présence de son intérêt, n'est ni moins judicieux, ni plus aveugle que ses maîtres. Il raisonne sa position et juge désormais ce qui l'en-

Digitized by Google

toure, ce qui le domine. Dans la dernière insurrection, l'une des devises adoptées par la multitude était celle-ci : « *Un salaire suffisant en échange d'un* « *travail raisonnable.* » Cette formule est simple ; elle résume le vœu universel des hommes qui vivent de leurs bras. Toutes les fois que le salaire ne correspondra pas au travail et le travail au salaire, il y aura souffrance, il y aura plainte, si ce n'est plus.

Cette équation implique en outre un troisième terme, c'est que le salaire corresponde aux besoins. Le salaire, en effet, n'a pas une valeur absolue ; il faut toujours le mettre en regard du prix des subsistances. Or voilà où est le véritable danger pour l'organisation économique de l'Angleterre. La baisse du salaire a dirigé les esprits vers la mercuriale des denrées alimentaires, et les priviléges du sol, qui se traduisent par les lois des céréales, ont dès lors été l'objet de haines sourdes ou d'attaques ouvertes. Le salaire élevé pouvait se concilier, dans une certaine mesure, avec le taux élevé des subsistances ; mais le salaire modique appelle nécessairement la vie à bon marché. De là, tout un ordre de réformes qui attaquent la classe privilégiée dans l'élément essentiel de sa richesse et de sa grandeur.

La réforme de la loi des pauvres a amené un calcul analogue de la part des indigents qu'elle a déclassés. De temps immémorial, cette loi et les secours qui en découlaient, étaient regardés comme

Digitized by Google

une sorte de compensation aux droits étendus dont certaines classes sont investies. La charité légale répondait, dans la pensée du pays, au privilége territorial et au monopole des subsistances. C'était comme un pacte synallagmatique et presque une restitution. La loi guérissait ainsi d'une main les blessures qu'elle avait faites de l'autre. Or, aujourd'hui, aux yeux des intéressés, le contrat est rompu; le soulagement a cessé d'être ce qu'il était; l'usurpation seule persiste. Ainsi, de deux côtés, se propage, parmi les classes inférieures, ce sentiment que les droits exorbitants du petit nombre sont désormais incompatibles avec le bonheur et l'existence des masses.

Dans les classes moyennes, la même impression commence à régner, et les manufacturiers surtout en sont arrivés à voir, dans le privilége territorial, la source de leur détresse. Le malheur porte conseil; il oblige à de profonds retours sur soi-même. Jusqu'ici deux conditions avaient assuré aux industriels anglais la jouissance des débouchés les plus vastes : c'était d'une part la puissance des capitaux, de l'autre la supériorité de l'exécution. Si, à ces deux avantages, on ajoute celui de la priorité, les facilités que garantit une navigation étendue, un génie d'entreprises qui n'a point d'égal, une hardiesse dans les affaires à laquelle il est difficile d'atteindre, enfin les qualités du peuple le plus marchand

Digitized by Google

qui ait encore paru dans le monde et la tutelle d'un pavillon partout favorisé, on a lieu de s'étonner que la fortune ne soit pas restée plus longtemps fidèle à une race si richement douée et à des industries qui ne se sont jamais amollies, ni oubliées, même dans le succès. Cependant, tant de titres n'ont pas suffi pour conjurer une première déchéance. La concurrence s'en est mêlée ; les commandes ne se sont pas soutenues à la même hauteur. Soit que les manufactures anglaises eussent excédé la mesure d'une production raisonnable et versé un trop plein sur le monde, soit que des fabricants rivaux fussent parvenus à les évincer de quelques marchés, à leur fermer quelques frontières, toujours est-il qu'il y a eu temps d'arrêt dans la prospérité industrielle du Royaume-Uni, malaise vague, puis souffrance sérieuse. Alors seulement les manufacturiers se sont aperçus qu'au milieu de leurs avantages, il en était un, le plus essentiel de tous, qui leur manquait : le bas prix de la main-d'œuvre. Pourquoi cela ? A cause de la cherté des subsistances. Quelque réduit qu'il soit, le salaire représente toujours la somme stricte des besoins ; c'est la condition nécessaire pour que les forces de l'ouvrier ne s'épuisent pas et que le service se renouvelle.

Ces plaintes de l'industrie, le commerce les a reproduites. Le commerce vit surtout d'échanges, et l'interdiction des céréales à l'entrée prive la navi-

Digitized by Google

gation d'un transport imposant et la spéculation d'un aliment considérable. N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de contradictoire dans la double prétention d'approvisionner d'objets manufacturés tous les marchés du globe, et de n'accepter en retour aucun des produits du sol qui ont des similaires en Angleterre? C'est se résigner à ne faire qu'une opération au lieu de deux, et grever les articles exportés des difficultés et des restrictions imposées aux articles d'importation. De toutes les manières et sous tous les points de vue, il s'agit d'un impôt frappé sur les classes actives au profit des classes oisives, d'une contribution prélevée sur le commerce et l'industrie pour former la liste civile de l'aristocratie territoriale. Tel a été l'enseignement le plus général qui soit ressorti de la dernière crise et de la révolte des districts manufacturiers.

Il se peut que l'industrie anglaise se relève de cette secousse. Au prix de quelques souffrances, elle diminuera son travail en plaçant les ouvriers qu'elle congédiera entre l'expatriation et le *work house*. Mieux réglée, la production reprendra probablement son assiette ; moins offerte, la marchandise se relèvera, et de meilleurs prix d'écoulement permettront de payer de meilleurs salaires. C'est un phénomène qui n'est pas nouveau dans l'histoire de l'offre et de la demande, qu'un retour de prospérité à la suite d'une crise industrielle. L'Angleterre pourra voir

Digitized by Google

régner de pareilles intermittences, et le génie national, si fertile en ressources, ne lui épargnera pas les surprises. Mais dès à présent on peut augurer que ces retours de fortune seront plus brillants que solides, et que les germes de dissolution prévaudront tôt ou tard sur ces apparences de vitalité. La vie à bon marché, voilà, dans l'avenir, la condition obligée des grandes zones manufacturières. Tout ce qui constitue aujourd'hui la supériorité de la production anglaise, la puissance du capital, l'habileté de l'ouvrier, la tradition mécanique, les relations, l'intelligence des débouchés, tout cela peut être égalé ailleurs, et alors cette lourde prime, payée aux détenteurs du sol, pèsera de tout son poids sur la main-d'œuvre, cette âme de la manufacture. Ce sera le moment d'une lutte directe entre le privilége territorial, legs des temps anciens, et la liberté industrielle, fille de l'âge moderne. Il faudra que l'un ou l'autre succombe.

Ainsi le chartisme est le produit des nouvelles conditions d'existence du travail manufacturier ; il est sorti d'une modification dans les débouchés extérieurs et de la réforme récemment accomplie dans le régime du paupérisme. Les ouvriers congédiés, les pauvres déclassés ont fourni les principaux éléments de cette association turbulente. De ce côté de la Manche, on s'est fait quelques illusions sur la puissance de ces démonstrations et sur les misères

Digitized by Google

qui les engendraient. Il convient d'écarter les exagérations de ce genre. La révolte chartiste a été jusqu'ici plus alarmante par les causes qui l'ont amenée que par la résistance qu'elle a offerte. Nulle part elle n'a tenu contre les dragons envoyés pour la réduire, et il a suffi de quelques baïonnettes pour dissiper les plus formidables rassemblements. Quant à la misère des districts manufacturiers, elle est réelle, mais elle n'est que relative. Dans beaucoup de cantons de la France, le cultivateur trouverait que le sort de l'ouvrier anglais, même dans un temps de crise, est fort désirable et n'a rien qui effraye. On ne comprend pas d'ailleurs que les écrivains qui ont dressé d'hyperboliques tableaux de la misère britannique n'aient pas été arrêtés par une simple réflexion. Le *work house* (maison de travail) est ouvert à toute heure, à tout venant, homme ou femme, enfant ou vieillard ; il offre à ses hôtes un logement sain, une nourriture abondante ; il défraye très-convenablement, de l'aveu même des pessimistes, les nécessités de la vie. Si donc il y a, au dehors, des misères pareilles à celles que l'on s'est plu à décrire, elles sont toutes volontaires, car le *work house* est précisément institué pour les secourir. Or comment croire qu'un homme se résigne à souffrir le mal quand il a, à ses côtés, le remède ?

Le travail manufacturier n'a pas atteint en France

Digitized by Google

des développements tels que l'on puisse y redouter une crise aussi générale que celle dont l'Angleterre a été le théâtre. Le chartisme est un fruit du sol anglais; il est à espérer qu'il ne passera jamais la Manche. L'égalité civile règne parmi nous et le paupérisme n'y a jamais eu d'existence légale. Ce sont là de précieuses garanties contre une jacquerie industrielle.

Cependant il y a, dans ce qui se passe chez nos voisins, une leçon dont nous devrions profiter. Volontiers les manufacturiers nationaux appellent à leur aide la protection fiscale pour acclimater en France les industries artificielles ou imprimer des développements exagérés à celles qui y naissent naturellement. Le résultat de cette poursuite est de multiplier les grandes agglomérations d'ouvriers et de préparer au pays une situation qui ressemble beaucoup à l'état actuel de l'Angleterre. Si ces foyers industriels se formaient en pleine concurrence avec l'étranger et non à l'ombre de prohibitions imprévoyantes, ils seraient placés dans des conditions régulières de prospérité qui leur assureraient l'avenir et les empêcheraient de devenir jamais dangereux. Mais ce qui se crée aujourd'hui en France ou se développe en ce genre ne le fait que sous l'empire d'une vie factice et précaire. Les tarifs seuls élèvent une foule d'industries qui seraient caduques sans eux, et lient de nombreuses populations à ces exis-

Digitized by Google

tences irrégulières. Peut-être y aurait-il lieu de réfléchir, dès à présent et avant que le mal ne soit plus étendu, aux résultats d'un pareil système ; peut-être devrait-on peser avec plus de soin les inconvénients de la vie manufacturière et ne pas en exciter, par des priviléges excessifs, les développements et les progrès. Le régime protecteur porte évidemment de ce côté le principal effort de l'activité française, et ce n'est pas l'emploi qui semble convenir à notre sol, ni à notre génie. En tout état de cause, les convulsions industrielles dont l'Angleterre est le siége doivent nous rendre désormais défiants, et il serait douloureux de penser qu'en favorisant outre mesure et artificiellement l'essor du travail manufacturier, nous préparons, de nos propres mains, un avenir de misères et de tempêtes.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LES UTILITAIRES ET JÉRÉMIE BENTHAM (1).

Ce n'est guère qu'à la suite de l'affaiblissement des idées religieuses qu'a pu se faire jour la morale moderne qui se fonde sur le calcul, et dont Bentham est l'un des représentants les plus célèbres. Dans les siècles qu'animait une ombre de croyance, jamais il ne fût venu à l'esprit d'aucun penseur de conduire les hommes à la vertu par le chemin de l'intérêt. Les théories qni concluent à la pratique du bien à cause de l'utilité qui en résulte sont donc d'invention

(1) *Memoirs of Jeremy Bentham*, by J. Bowring.

Digitized by Google

récente : elles ont cela de triste qu'elles attestent à la fois une décadence dans les mœurs publiques et un abaissement dans le principe qui gouverne les générations humaines.

La plus grande erreur des écrivains qui ont proposé aux sociétés cette nouvelle règle de conduite, c'est d'avoir confondu deux choses qui demeureront éternellement distinctes, le sentiment et la raison. Quelques efforts que l'on fasse pour les concilier, ces deux mobiles conserveront une action indépendante et divergente en plus d'un cas. La tête et le cœur ne se déterminent pas par les mêmes impressions, et n'obéissent pas aux mêmes influences ; ils peuvent se tempérer l'un par l'autre, mais ils ne se confondent pas. Dans quelques organisations le sentiment domine ; ce sont celles que l'idéal touche plus que le réel ; chez d'autres, c'est la raison qui l'emporte et qui parfois se transforme en un froid et aride calcul. Mais en quelque dose que se trouvent ces deux éléments, il n'en est pas moins certain qu'ils existent dans chaque être à l'état de séparation, et que souvent ils s'y combattent. Il ne faut donc rêver ni une fusion ni une identification impossibles.

Voilà en quoi pêche la donnée fondamentale de Bentham et de la secte que l'on désigne sous le nom d'*utilitaire*. Expliquer tous les devoirs de la vie par la morale de l'intérêt, prouver que la vertu renferme une infinité de petits profits et qu'elle est très-com-

Digitized by Google

patible avec l'égoïsme, c'est manquer d'étendue et de justesse dans la conception, c'est réduire le monde immatériel aux proportions du monde de la matière. Combien la donnée religieuse est plus élevée quand elle place le devoir dans le détachement et dans l'oubli de soi-même ! Qu'il y a plus de grandeur véritable dans cette loi de renoncement et de sacrifice qui inspire la croyance chrétienne ! Il a fallu que la tiédeur s'emparât bien profondément des âmes pour que le problème du bonheur pût être agité en vue de la terre, et qu'on en vînt à évaluer ce que rend la pratique systématique du bien. Ces esprits rigides, qui ont voulu soumettre ainsi la passion au calcul et les grands instincts du cœur au raisonnement, ne semblaient pas se douter que l'objet même de leur discussion s'évanouissait dans cette impitoyable analyse, comme un morceau de glace se fond sous les doigts qui le pressent. A leur insu ils aboutissaient au néant.

Il est pénible de le dire : bien du chemin a été fait dans cette voie. Depuis la philosophie sensualiste jusqu'à la phrénologie qui en est la dernière expression, tout se ressent de cette dissection générale des idées et de cet abandon des méthodes spiritualistes. On veut vérifier ce qu'il y a de réel au fond des sentiments, savoir à quoi ils servent, estimer ce qu'ils rapportent. Or les grands mobiles humains se reflètent dans les moindres incidents de la vie so-

Digitized by Google

ciale, et il se trouve déjà que rien ici-bas ne se dérobe à la loi souveraine du calcul. Partout où régnait le dévouement, peu à peu le calcul se substitue. L'honneur militaire n'est plus qu'un calcul ; la probité du fonctionnaire, l'intégrité du magistrat, l'humanité du riche et la patience du pauvre, ne sont que des calculs. La moralité, la tranquillité publiques ne sont pas garanties par le sentiment du devoir, mais par l'intérêt. Le jour où cet intérêt trouvera une combinaison plus avantageuse dans le désordre et dans la dépravation, le lien qui unit les hommes sera brisé, et il ne sera plus possible de revenir au bien si ce n'est par l'excès du mal. On a beau fuir cette conclusion, elle découle invinciblement de la doctrine de l'utile et du système exposé par Bentham.

Cependant on ne saurait méconnaître, une fois cette réserve émise, tout ce qu'il y a de vigueur et de résolution dans la secte des penseurs dont il fut le chef. Chez eux la conviction prend quelquefois un caractère de fanatisme qui rappelle celui des plus hardis confesseurs de la foi religieuse. C'est ainsi que Malthus, l'un des plus implacables statisticiens qu'aient fait éclore les questions morales et sociales, imagina une loi d'équilibre entre le mouvement des populations et celui des subsistances ; c'est ainsi qu'après l'avoir fondée sur des calculs très-suspects à d'autres yeux que les siens, il ne craignit pas d'a-

Digitized by Google

jouter à son système, comme sanction et comme complément, des moyens plus originaux qu'édifiants pour diminuer le nombre des naissances et pour ralentir la multiplication de l'espèce. Les esprits mathématiques sont ainsi faits : ils croient qu'il est donné à l'homme de suppléer entièrement la Providence, et que la marche de l'humanité n'est qu'un ingénieux mécanisme dont on peut déterminer la formule et régler le mouvement. Cette préoccupation a donné naissance à bien des erreurs, dont la moindre n'est pas cette poursuite exclusive du bonheur terrestre et ce culte de l'intérêt matériel qui fait chaque jour de nouveaux ravages dans nos sociétés. A ce point de vue, il n'est point d'utopie contemporaine qui ne relève de la secte des utilitaires et du chef dont elle s'est inspirée.

Pour donner une pareille empreinte au siècle, il faut être un grand esprit; aussi Bentham le fut-il, et de plus un homme irréprochable dans sa vie privée. Cette vertu raisonnée, logique, égoïste, qu'il prêchait au monde, il la pratiquait lui-même avec la plus grande rigueur et une entière sincérité. Si le globe n'eût porté que des âmes douées d'une loyauté aussi calme, d'une intégrité aussi réfléchie, peut-être cette morale de l'intérêt n'eût-elle offert que des avantages. Malheureusement de pareils sages sont une exception ici-bas, et c'est s'exposer à de cruels mécomptes que de voir dans les popula-

Digitized by Google

tions humaines un immense troupeau de péripatéticiens ou de philosophes du Portique. Malgré cette erreur d'optique, l'intérêt qui s'attache à la vie et aux travaux de Bentham n'en saurait être affaibli. Il y règne une grandeur et une conscience qui attirent. Aussi la publication des mémoires que M. Bowring a mis en ordre a-t-elle été accueillie avec faveur et contribue-t-elle à jeter quelque jour sur une existence si longue et si bien remplie.

Bentham naquit en 1748 et mourut en 1832. Sa première publication est de 1771, et depuis cette date jusqu'à sa mort, il ne cessa pas un seul jour d'écrire, ce qui fait soixante et un ans de travail littéraire. Peut-être faut-il retrancher de ce chiffre une période de jeunesse qu'il n'astreignit pas complétement aux habitudes laborieuses de sa vie; mais il resterait encore quarante années dont toutes les heures disponibles furent consacrées à la recherche du bien et à l'étude de la vérité. Personne mieux que notre philosophe ne connut le prix du temps et n'arrangea son existence de manière à l'employer tout entier. A mesure que de nouvelles perspectives s'ouvraient devant son regard et que l'horizon de ses idées s'agrandissait, il éprouvait le besoin d'un recueillement plus absolu et d'une méditation plus profonde. Les heures, si longues pour les désœuvrés, étaient donc toujours trop courtes pour lui; aussi les ménageait-il avec un soin méthodique et

Digitized by Google

ne les laissait-il pas s'envoler en distractions frivoles. Ni les plaisirs du monde, ni les jouissances du luxe, ni les raffinements de la civilisation, ne purent le captiver un moment : il n'en usa que de loin en loin et dans l'intérêt de ses poursuites morales ou philosophiques. Avec l'ordre qui présidait à tous ses actes et à toutes ses conceptions, il avait réglé ses journées de manière à exécuter la plus grande somme possible de travail avec la moindre dépense de santé. Tout était ainsi chez lui arrêté systématiquement et invariablement. Jamais il n'acceptait un dîner hors de sa maison, si ce n'est une fois par an, chez sir Samuel Romilly. « Plus j'avance dans la vie, écrivait-il en 1824 à Burdett, plus je sens la nécessité de n'aller rendre des visites que pour un besoin réel et dans un but déterminé. Les enquêtes du parlement nous donneront l'occasion de nous rencontrer, et je saisirai cette occasion pour vous serrer la main sans violer les règles de la vie sédentaire que je me suis imposée. »

Ces lignes peignent Bentham tout entier. Il était parvenu à faire de son esprit et de son corps quelque chose de semblable à une machine accomplissant chaque jour une certaine quantité de travail intellectuel et soutenant cette tâche jusqu'à l'heure de l'épuisement. Le résultat de ce système se trouve non-seulement dans les neuf volumes compactes dont se compose la nouvelle édition de ses œuvres

Digitized by Google

et dans la volumineuse correspondance qui remplit ses mémoires, mais encore dans une masse inédite de manuscrits qui vont être, à ce qu'il semble, déposés au Musée britannique, où ils seront consultés avec fruit par les penseurs et les hommes politiques.

La vie d'un reclus, qui cherche ainsi des prétextes pour éloigner le contact du monde, ne semble pas, au premier abord, devoir offrir un grand intérêt; mais la solitude de Bentham ne ressemblait pas aux autres solitudes : elle se peuplait, elle s'animait. Au point de vue de l'action, il comptait pour peu de chose dans une société dont il s'isolait volontairement ; mais comme impulsion, comme initiative, il ne demeurait étranger à rien de ce qui se faisait au dehors. Son influence fut décisive en plus d'une mesure et sur plus d'un événement : du cabinet du philosophe sortirent bien des idées qui eurent une grande fortune et remuèrent des empires. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la correspondance de Bentham et de s'assurer quels furent les hommes avec lesquels il entretint un échange suivi de lettres. Dans les premières années du publiciste, on voit figurer Mansfield, Camden et Wilkes; dans la dernière période de sa vie, on rencontre Wellington, O'Connell et Burdett; le bill de réforme et Brougham sur le sac de laine. L'espace intermédiaire est rempli, à des titres divers,

Digitized by Google

par les noms de Shelburne, de Pitt, de Dunning, de Dundas, de Mirabeau, de Talleyrand, de Brissot, de Morellet, de Dumont, d'Eden, de Parr, de Wilberforce, de Romilly, de Jovellanos, de J.-B. Say, de Horner et de Cartwright. La carrière de ces personnages s'associe, pour ainsi dire, à celle de Bentham, et se reflète dans des épanchements confidentiels, révélations précieuses tant pour la biographie que pour l'histoire.

On sait à combien de déceptions exposent les promesses des talents précoces. Bentham fut pourtant dès l'enfance une petite merveille ; mais les espérances qu'il donnait ne reçurent pas de démenti. Seulement, dès cette époque, on peut remarquer dans la direction de son esprit plus de fixité que de ressources, plus de ténacité que de variété. On y voit de la puissance, on n'y trouve pas de souplesse. Un certain dogmatisme s'y révèle même dans les plus petites circonstances. Dans l'enfant on reconnaît l'homme positif et ponctuel, grave jusque dans la plaisanterie, sachant se contenir et se dominer, imprimant à ses moindres répliques un cachet de maturité et de bon sens, poli avec dignité, pénétré du sentiment des convenances. Ainsi, un jour que la duchesse de Leeds traversait la cour de l'école de Westminster où notre philosophe fit ses premières armes, elle l'aperçut jouant au milieu d'élèves beaucoup plus âgés que lui. La réputation de l'enfant

Digitized by Google

était alors grande dans cette enceinte ; on le regardait comme un génie, comme un prodige de science, et les fils de la duchesse, condisciples du nouveau Pic de la Mirandole, en avaient parlé dans ce sens à leur mère. Aussi voulut-elle voir le jeune aiglon de Westminster, et quand il fut près d'elle : « Petit Bentham, dit-elle, savez-vous qui je suis ? — Non, madame, répliqua Bentham, je n'ai pas cet honneur. » La grande dame fut enchantée de cete réponse d'un cavalier de six ans, et depuis lors Bentham fut souvent invité aux fêtes et aux réunions intimes de cette maison seigneuriale.

Le jeune Bentham semble avoir eu de grands succès à Oxford dans la versification latine. Dès l'âge de huit ans il maniait le dactyle et le spondée et ne laissait échapper aucune occasion de mettre en évidence ses facultés poétiques. Ses mémoires sont remplis de spécimens en ce genre, depuis le sévère hexamètre jusqu'au distique familier, sans compter les strophes de rhythmes variés. Voici où il semble s'interroger lui-même sur son aptitude :

VELIS IN QUOD POSSIS.

Non facere ipse queo tetrasthica : disticha possum :
Accipe quod possum ; quod nequeo, sileas.

Avec des habitudes moins régulières, Bentham aurait sans doute sacrifié ces compositions juvéniles, qui ne dépassent pas la mesure d'une intelligence

Digitized by Google

ordinaire : il eût surtout supprimé des vers notoirement faux, comme le suivant :

Terribilis visu, liquidumque per aera *volans*.

Mais Bentham semble avoir religieusement conservé jusqu'à ses derniers jours tout ce qu'il avait pu écrire pendant sa longue vie, c'est-à-dire pendant près de quatre-vingts ans. Les souvenirs de collége figurent dans cette collection pour cent ou cent vingt fragments latins et grecs. La pièce la plus importante est une ode latine sur la mort de George II et l'avénement de George III. Voici comment elle se termine :

Nil Georgii non perficient manus
Redditque fessis Marte diutino
Pacem Britannis atque clemens
Jure reget populum volentem.

Jér. Bentham, au collége royal d'Oxford, 28 *novembre* 1760.

Cet essai, passablement informe, eut l'approbation du docteur Johnson, qui indiqua même quelques corrections à faire. Au milieu de ces éloges et de cet enivrement, peu s'en fallut que Bentham ne se méprît sur sa vocation véritable, et n'échangeât la couronne du philosophe contre celle du méchant versificateur. Toutefois, même dans ces lieux communs d'une latinité suspecte, on peut reconnaître çà et là des éclairs pleins de vigueur, des pensées originales et inattendues qui ne germent pas habi-

Digitized by Google

tuellement dans la tête d'un écolier. En réalité, quoique Bentham eût des notions suffisantes sur les littératures anciennes, il ne fut jamais ce que l'on peut appeler un classique. Le tour de son esprit se refusait à l'imitation, qualité dominante dans les succès scolaires, et qui préside à toutes les études sur l'hellénisme et la latinité. L'inventeur de la philosophie utilitaire n'était pas, ne pouvait pas être un plagiaire et un rhéteur : il avait déjà la conscience d'un autre rôle. Personne, moins que lui, ne recevait les empreintes extérieures et ne se soumettait à l'autorité des écrivains qui l'avaient précédé. Quand il prenait la plume, c'était sa pensée qu'il interrogeait et non ses lectures. Aucune érudition profonde ou pittoresque ne se mêlait au travail toujours spontané de son cerveau, et quand, par hasard, il rencontrait dans un livre quelques passages qui s'accordaient avec ses propres vues et relevaient de son système d'investigation, il poussait un cri de surprise comme un homme qui découvre un diamant parmi des rubis. Au nombre des spécimens de composition latine que renferment ses mémoires, il est une pièce surtout qui prouve à quel point, chez Bentham, le fond dominait la forme, et combien l'enseignement classique avait glissé sur son esprit. C'est une lettre écrite à un Allemand sur une question d'économie sociale ; elle est en latin, et Bentham adopta sans doute cette langue pour se faire mieux comprendre

Digitized by Google

de cet étranger. Or ce latin est tout simplement de l'anglais latinisé, et de l'anglais de Bentham, lequel a aussi une couleur particulière. Ainsi, sous l'enveloppe de cette langue morte on pouvait reconnaître à la fois et l'idiome et le style de l'auteur. C'est là du reste le cachet de tous les hommes véritablement originaux.

Le père de Bentham, membre de la compagnie des notaires de Londres, était un homme actif, ambitieux, remuant, doué de l'activité et de l'intelligence nécessaires pour arriver à la fortune et s'élever aux honneurs. Son âme s'épanouissait d'orgueil aux succès précoces de ses deux fils, Jérémie et Samuel. Samuel Bentham, moins connu que son frère, mais qui jouit parmi les savants d'une réputation méritée, était un sujet d'élite dont un père pouvait à bon droit être fier. Il partageait avec Jérémie cette faculté d'initiative, ce don d'originalité qui sont l'apanage du génie. Doué d'une activité inquiète, il usa sa vie en inventions et en projets dont l'Angleterre recueillit les fruits par la création des docks de Portsmouth, tandis que Samuel y ruinait sa position et y engloutissait sa fortune. Cependant, malgré des titres pareils, Bentham le père comptait beaucoup plus sur Jérémie pour fonder l'honneur et la richesse de sa maison. Il récapitulait les victoires du jeune homme dans le cours d'une éducation brillante, et ne doutait pas que cette supériorité ne se maintînt

Digitized by Google

dans les carrières sociales. Mais, dans ses rêves d'ambition, le vieux notaire eut la main malheureuse. Il envisagea le barreau comme le marchepied le plus direct pour l'élévation de son fils aîné, et la profession la plus compatible avec la nature de son talent. Dans ce choix, il se détermina moins par le goût du jeune homme que par des impressions et des influences personnelles. Aussi quel ne fut pas son désappointement quand il s'aperçut que Jérémie ne montrait que de la répugnance pour des fonctions antipathiques à ses goûts et à ses doctrines ! Dès l'abord, cet esprit philosophique s'était mis en révolte ouverte avec les idées dominantes, et, loin de vouloir en soutenir l'application, il n'aspirait qu'à en combattre le principe. De là cette incompatibilité qui se déclara dès le jour du début du jeune avocat, et ne cessa que lorsqu'il eut quitté la robe. Le vieux Bentham vit bientôt qu'il s'était trompé. Il avait épousé en secondes noces Mme Abbot, mère de Charles Abbot, depuis lord Colchester. Jérémie et Charles débutèrent au barreau presque en même temps, et le père suivait avec le plus grand intérêt cette rivalité de famille. Ses vœux inclinaient naturellement pour l'enfant de son sang, et prévenu comme il l'était en faveur de Jérémie, il ne concevait pas le moindre doute sur l'issue de la lutte. Cependant les illusions paternelles durent céder à l'évidence. Charles Abbot marchait dans la

Digitized by Google

carrière d'un pas ferme et heureux, signalant chacun de ses essais par un triomphe, pendant que Jérémie, sur qui reposaient tant d'espérances, Jérémie, qui devait être la gloire du barreau ou de la magistrature, conquérir les siéges les plus élevés des cours de justice, et arriver même jusqu'aux sceaux de l'État, loin de justifier ce favorable augure, ce Jérémie, l'orgueil des siens, perdait chaque jour du terrain, et désertant la jurisprudence, inclinait involontairement vers l'improductive étude de la philosophie. Tel était l'affligeant spectacle qui s'offrait aux yeux du vieux notaire ; son fils résistait à la vocation, il fuyait les grandes destinées qu'un père prévoyant lui avait préparées.

Cet incident pesa d'une manière assez lourde sur la première période de la vie de Bentham. Sa position domestique devenait embarrassante ; il s'y sentait mal à l'aise : doué d'un bon naturel, il souffrait de la peine des autres, et supportait avec quelque impatience l'idée de n'avoir pas tenu ce qu'on attendait de lui. Peut-être aussi était-il alors en proie à un combat intérieur et à ces hésitations qui ébranlent les âmes les plus fermes. Il entrevoyait un mobile nouveau, un but digne de ses efforts ; mais n'était-ce pas seulement un appel de la vanité et un piége de la conscience? Le dessein était vaste en effet, l'entreprise pleine de grandeur et de périls. Pauvre et obscur, il s'agissait de s'élever, avec les

Digitized by Google

seules ressources de l'esprit, vers une philosophie morale et politique qui fût le bruit de la réflexion et non de l'habitude, science à naître encore et qui ne pouvait se fonder que sur la ruine de beaucoup de passions et de préjugés. Jusqu'alors l'observation froide, l'induction rigoureuse n'avaient pas été appliquées à ce genre d'études livré à une sorte d'empirisme. Machiavel et Blackstone y régnaient sans partage, et il y avait quelque témérité à vouloir renverser l'édifice construit par de telles mains. Aujourd'hui que les matières politiques ont été approfondies dans tous les sens et par toutes les méthodes, ce projet n'a rien qui étonne; mais quand on se reporte à l'époque où il fut conçu, on reconnaît ce qu'il fallut de courage et d'originalité pour envisager cette tâche. Personne alors n'écrivait sur la politique, si ce n'est dans un intérêt de parti. La science de la législation en était au même point que la méthode de l'observation expérimentale avant Bacon. Si Galilée vivait dans un temps où l'inquisition punissait le génie qui dérobait à l'univers le secret de ses mystérieuses lois, Bentham vivait à une époque où la liberté de la pensée n'existait en matière politique que sous la double menace d'une pénalité rigoureuse et d'une sorte de réprobation sociale. On ne comprenait pas l'étude de la politique pour elle-même, en vue de la justice et de la raison. La tactique régnait partout; la conscience n'était

Digitized by Google

nulle part. Les traditions de Walpole avaient contribué à jeter un nuage sur les questions de cet ordre, et le mot de politique semblait avoir perdu toute valeur, hors des manœuvres parlementaires et ministérielles. Voilà dans quelle situation se trouvait cette science quand Bentham résolut d'y porter le flambeau. Le premier résultat de ce dessein fut le *Fragment sur le gouvernement*, dans lequel les sophismes de Blackstone furent démasqués avec une vigueur peu commune et un mérite de forme assez rare. C'est en effet à ces premiers travaux de Bentham qu'il faut recourir quand on veut le juger comme écrivain. On y trouve une langue aussi élégante qu'expressive, et la simplicité unie à la distinction. Le philosophe était fort inégal dans son style, qu'il regardait comme un objet secondaire; mais toutes les fois qu'il a voulu donner quelque soin à cette partie de sa composition, elle a acquis, sous sa main, une valeur et des qualités très-recommandables.

Bentham avait l'habitude de consigner sur un registre particulier ses pensées fugitives à mesure qu'elles se présentaient à lui. En se reportant à la date de 1772 à 1775, voici ce que l'on trouve sur ce memorandum. Il n'est pas sans intérêt de fixer ici, par quelques citations, les dispositions d'esprit du jeune philosophe, et le travail intérieur auquel il était livré :

Digitized by Google

Abus et usage.

« L'abus d'une chose est tout autant l'effet de la possession que l'usage d'une chose. Quand un objet a divers emplois, les uns bons, les autres mauvais, ce n'est pas en donnant à ces derniers le nom d'abus qu'on parviendra à invalider le droit d'y recourir. L'abus est un mauvais moyen ; mais c'est un moyen légitime, aussi légitime que l'usage. Quel que soit l'objet, l'abus est la conséquence forcée de l'usage ; quel que soit l'objet, il faut tenir compte des effets mauvais ou bons, sans attribuer à ces derniers plus de valeur intrinsèque qu'aux autres. Le vrai mérite du penseur est de ne pas laisser fléchir son opinion sur ce point ; mais s'il y a une distinction à faire dans ces deux droits, c'est principalement la nécessité de mettre en relief celui que l'on peut le plus facilement méconnaître.

« Il ne faut pas juger une institution sur les abus qu'elle entraîne, car les abus comme les bienfaits d'une institution en font partie intégrante et servent à en fixer le véritable caractère. »

Préjugés en faveur de l'antiquité.

« Il est à remarquer que les personnes les plus disposées à exalter la sagesse des anciens au préju-

Digitized by Google

dice de la sagesse des modernes sont aussi celles qui proclament le plus haut la supériorité des hommes âgés sur les jeunes hommes. Ce qui semble, en ceci, les influencer, c'est une confusion de mots; car s'il est des motifs qui peuvent être invoqués pour prouver la prééminence des vieillards sur les adolescents, ces mêmes motifs militent pour la prééminence des temps modernes sur les temps anciens. Ces motifs ont même, dans ce dernier cas, une valeur plus grande; car la décrépitude, appliquée aux personnes, est réelle; appliquée au temps, elle est imaginaire. L'homme, tout en acquérant de l'expérience, perd souvent les facultés qui en doublent le prix et lui donnent une sanction. Il n'en est pas de même du temps : la somme de sagesse acquise par les siècles est un legs qu'une génération valide transmet à une autre génération valide, tandis que la somme de connaissances qu'une période de la vie humaine transmet à une autre période éprouve à la longue un affaiblissement et des déchets notables par suite des atteintes de l'âge et des infirmités. »

Termes familiers employés plutôt machinalement que rationnellement.

« On croit comprendre ce dont on parle habituellement, précisément parce qu'on en parle habi-

Digitized by Google

tuellement. Entre les mots et les choses, il y a une telle connexion que l'on est souvent porté à prendre les uns pour les autres : quand on a des paroles dans l'oreille, on croit volontiers avoir des idées dans l'esprit. Un mot inusité se présente-t-il, le premier mouvement est de s'en défier; on l'examine avec soin pour savoir quel sens peut y être attaché; mais quand un mot familier revient dans la conversation ou dans la composition, on le laisse passer sans contrôle comme une vieille connaissance.

« Cette longue habitude que l'on a d'user de telle ou telle expression laisse croire que l'on en a vérifié la valeur. C'est exactement le rôle des douaniers qui, après avoir mis sous plomb certaines marchandises, se tiennent pour dispensés d'en reconnaître de nouveau la nature. »

Marche de l'intelligence dans le travail de la composition.

« Quand, à l'aide de quelques mots, fussent-ils impropres, on est parvenu à fixer une idée sur le papier, on peut facilement travailler à en améliorer l'expression, et chercher à loisir les formes les plus heureuses et les plus convenables. C'est ainsi que lorsqu'on a fixé, à l'aide d'un étau, un bloc de bois, on peut le polir à l'aise, tandis que si on ne commence pas par l'assujettir, il glisse entre les

Digitized by Google

doigts et devient rebelle sous la main de l'ouvrier. »

Pensées.

« Le peuple est mon César, et j'en appelle du César actuel à un César mieux informé.

« L'indépendance n'est pas dans la fortune, mais dans l'esprit.

« Les intérêts de mes amis me sont chers, mais l'intérêt public passe avant tout. C'est ainsi que je sers mes amis ; c'est ainsi que je veux être servi par eux.

« Il n'est point de fléau pire pour un État que le zèle religieux dépourvu de moralité.

« Je me passe volontiers de la compagnie du peuple ; mais je ne puis me passer de son estime.

« L'invention est de l'érudition digérée ; les citations sont de l'érudition indigeste. »

La publication du *Fragment sur le gouvernement* eut lieu en 1776. Cet opuscule, d'abord anonyme, fut envoyé à toutes les célébrités du temps, à lord Mansfield, à lord Camden, à lord Ashburton. Blackstone n'avait jamais rencontré un adversaire plus vigoureux, et le *Fragment* fit scandale. On se demandait quel était l'auteur qui s'attaquait à une réputation si solide et ne s'inclinait pas devant une si grande autorité. Bentham ne voulait pas se

Digitized by Google

nommer, mais la vanité paternelle le trahit. Le notaire ne put dissimuler sa joie, et le jeune auteur ne jouit pas longtemps de l'incognito. Dès lors il se vit en butte à une foule d'anathèmes. On lui reprochait, en politique et en morale, des opinions peu orthodoxes, on accusait ses intentions, on incriminait jusqu'au mystère dont il s'était d'abord enveloppé. Plusieurs libelles de l'époque furent mis sur son compte, et entre autres une traduction du roman de Voltaire intitulé *le Taureau blanc*. Il faut dire que cette dernière imputation ne manquait pas entièrement de vérité. Bentham n'avait fait d'abord qu'indiquer à Lind la fantaisie originale de l'auteur français, mais Lind était si indolent, et sa traduction si peu satisfaisante, que Bentham, à force d'amender la version anglaise et d'y ajouter quelques paragraphes, en devint le véritable auteur. On en parla dans ce sens, et les critiques mêlèrent le nom de Bentham à l'appréciation de l'opuscule. Cette traduction ne fut pas la seule dont notre philosophe eut à s'occuper. En 1777, il fit passer dans la langue anglaise un volume de nouvelles de Marmontel, qui lui fut payé par un libraire du Strand, à raison de trois guinées la feuille. Quelques lettres de d'Alembert et du chevalier de Chastellux prouvent qu'il avait, dès ce temps, des relations suivies avec les savants et les beaux esprits de France.

Cependant une circonstance décisive allait fixer la

Digitized by Google

carrière de notre penseur; en 1781, on le voit devenir l'ami, le commensal de lord Shelburne, depuis marquis de Lansdowne. C'est à Bowood, dans la résidence de ce seigneur, que Bentham fréquenta les hommes les plus célèbres de ce siècle sur le pied d'une intimité familière. Lady Shelburne, qui mourut en 1789, prit le jeune auteur sous son patronage et l'honora d'une amitié puissante. Si Bentham avait eu une ambition vulgaire, le chemin des honneurs et des dignités lui était ouvert. Aucun obstacle ne lui en fermait l'accès, un monde nouveau se déroulait sous ses yeux et l'éblouissait par mille prestiges. L'homme qui le comblait d'amitiés et dont il fut le seul confident dans les douleurs de famille, lord Shelburne fut nommé premier ministre peu de temps après, et devint le dispensateur de toutes les grâces et le centre de toutes les ambitions. Les célébrités de ce règne se donnaient rendez-vous à Bowood. On y voyait Camden le jurisconsulte célèbre et Dunning son collaborateur; Bankes près de Jekyll et Barré près de Chatham, sans compter une foule de noms de grande famille, quoique plus obscurs. Le jeune William Pitt y venait aussi et affectait déjà ces airs sombres et réservés qui devaient le suivre dans sa grande et brillante fortune : on eût dit qu'il y préparait ces vastes plans d'ambition personnelle dans lesquels il engagea l'honneur et les richesses de la Grande-Bretagne. C'est une circonstance pleine d'in-

Digitized by Google

térêt que cette rencontre, au début même de leur carrière, entre deux esprits qui devaient envisager la politique sous un aspect si différent. Il y a quelques années encore, il eût semblé puéril de demander lequel de ces deux hommes a exercé le plus d'influence sur les tendances du siècle. Alors, l'un n'était considéré que comme un rêveur solitaire, tandis que l'autre était le hardi pilote qui avait sauvé du naufrage le vaisseau de l'État. Aujourd'hui on dirait qu'un retour d'opinion commence à se faire sentir. L'auréole qui entourait le nom illustré par la lutte continentale a déjà pâli; on comprend que les événements auxquels il se lie sont une exception dans la vie d'un peuple, et que tendre à ce point les ressorts d'une nationalité, c'est les affaiblir pour longtemps. En revanche, il n'est point de jour où l'on ne sente mieux le prix des savantes études sur la législation dans lesquelles les pouvoirs publics vont puiser les éléments des plus précieux, des plus fécondes réformes.

Bowood était le siége d'une hospitalité princière et magnifique, et cette hospitalité s'exerçait indistinctement à l'égard de tous ceux qui étaient admis dans cette résidence. Les conviés qui n'avaient même pas un logis à eux y jouissaient de tous les honneurs, de tous les raffinements de la vie d'un palais. La classe que, dans la haute aristocratie, on a qualifiée d'aventuriers politiques et littéraires, voyait s'ouvrir les salons de Bowood pendant que les portes des

Digitized by Google

autres châteaux lui étaient fermées. Là se rencontrèrent Romilly et Étienne Dumont de Genève, qui devait être à la fois l'éditeur et le traducteur de Bentham. Dumont avait trouvé chez lord Lansdowne un asile et du pain : il était alors bibliothécaire du marquis. Dans les mémoires de Franklin, de Priestley, de Linguet, de Morellet, on retrouve çà et là des réminiscences d'un séjour à Bowood ; la rivière animée par des chutes d'eau, les arbres séculaires du parc, les tableaux, la bibliothèque, les voitures et les chevaux de prix que le lord mettait à la disposition de ses hôtes. Quiconque venait à Bowood et avait en lui le sentiment de ce qui est bon ou de ce qui est grand, était non-seulement le commensal de lord Lansdowne, mais encore son ami. On devine que ces relations devaient avoir un autre avantage. Le voisinage d'un premier ministre n'est jamais stérile pour les personnes qui l'approchent. Une conformité d'idées, de convictions politiques naît de cette intimité, et il est assez naturel que, dans la vie publique, l'homme d'État aime à s'entourer de ceux qu'il a pu connaître dans la vie privée. Le marquis de Lansdowne avait, comme un autre, sa petite phalange de créatures. Tous ceux qu'il avait distingués n'étaient pas sans doute des hommes supérieurs, mais ils n'en montraient que plus de zèle à justifier les faveurs dont ils étaient l'objet :

Non habeo ingenium ; Cæsar sed jussit, habebo.

Digitized by Google

Bentham seul ne put fournir la preuve de ce genre de mérite ; on a vu combien il était entier dans ses idées et avec quelle difficulté il s'assimilait celles des autres. Cette disposition d'esprit l'éloignait de la vie politique, où la discipline est une condition si essentielle du succès. Aussi se tenait-il à Bowood hors de la sphère d'action du lieu. Ce jeune homme retiré, contemplatif, qui pesait déjà ses actions dans la balance de l'utilité, mais qui tenait encore à ce monde par un esprit délicat et ingénieux, par un fort joli talent sur le violon et une habileté remarquable au jeu des échecs, devait paraître une étrange anomalie dans ce monde de partisans affairés et ambitieux, et ressembler à cette créature sans queue, égarée dans les royaumes sous-marins dont parlent les Nuits arabes. Pour paraître déplacé au milieu de personnages politiques, Bentham avait surtout deux titres : une franchise inexorable et une vanité naïve. Au point de vue des usages, le philosophe était un enfant, non qu'il manquât aux convenances, mais par suite d'une habitude systématique qui lui faisait tout prendre au pied de la lettre. Ainsi jamais il ne lui fût venu à l'esprit de faire, dans les éloges qu'on lui adressait, la part de l'exagération et des formules de politesse. C'était, au contraire, avec le plus grand sérieux qu'il acceptait des compliments qui tous n'étaient pas d'un excellent goût, et des apologies comme on en sait faire dans un cercle de courtisans.

Digitized by Google

Il y a plus : non-seulement Bentham s'enivrait de ces louanges, mais il les recueillait avec soin et s'en composait des titres à l'admiration publique. Cet orgueil plein de candeur fit sourire plus d'une fois les hommes dont l'amour-propre s'entoure de précautions et de raffinements. S'arranger ainsi soi-même une sorte de bouquet de tous les suffrages récoltés en chemin, n'était pas le fait d'une vanité ordinaire, et l'originalité du procédé corrigeait ce qu'il pouvait avoir d'excessif. L'inventeur de la doctrine de l'utile apportait d'ailleurs dans toutes ses impressions la même simplicité primitive. Son âme s'ouvrait aux sentiments affectueux avec le même abandon qu'aux hyperboles de la flatterie ; il croyait tout le monde sincère comme il l'était lui-même, et ne cherchait pas à pénétrer au delà des mots ce que pouvaient être les intentions. Par une exception assez rare, il recevait les compliments et n'en rendait jamais ; il ne se regardait pas comme assujetti à payer de retour des appréciations obligeantes. Le bien que l'on pouvait dire à son sujet lui semblait une chose naturelle qui ne l'engageait à aucune reconnaissance et à aucun échange de procédés. En parlant ainsi, il lui semblait qu'on rendait hommage à la vérité ; en se taisant, il obéissait aux inspirations de sa conscience. Fox avait plus d'une fois témoigné le désir d'avoir un entretien avec lui, et Parr, qui s'était chargé de la négociation, crut en venir à bout

Digitized by Google

en épuisant vis-à-vis de Bentham le vocabulaire de l'adulation. Bentham reçut les éloges avec son sang-froid et son contentement habituels; mais quand Parr en vint à l'objet de sa demande, « Voir Fox, dit notre philosophe, perdre une heure avec Fox! à quoi bon? Fox ne peut rien avoir d'important à me dire, et de mon côté je n'ai rien à dire à Fox. » Et il refusa.

Tel était Bentham, et il est impossible de ne pas reconnaître quelque grandeur dans cette naïveté superbe. Le commensal de Bowood y joignait d'ailleurs un tel dédain pour la richesse, qu'il devint, au milieu de cette foule d'ambitieux, l'objet d'un respect et d'une estime véritables. « Une telle société, écrivait lord Lansdowne à son père, est sans prix pour moi qui ai passé ma vie dans un hôpital politique. Son originalité et son désintéressement me restaurent comme l'air de la campagne restaure un habitant de Londres. » Pour la première fois, peut-être, le ministre influent rencontrait un cœur sincèrement affectionné, prêt à le suivre dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, s'attachant à la personne et non au titre. Est-il beaucoup d'hommes qui eussent pu résister comme Bentham le fit? Même quand il eut recueilli tout son patrimoine, il ne vit jamais son revenu s'élever au delà de six cents livres sterling, et cependant il ne jeta pas un regard de convoitise sur les positions opu-

Digitized by Google

lentes qui se distribuaient à ses côtés et sous ses yeux ! La simplicité de ses goûts garantit l'indépendance de sa pensée. Il ne comprenait pas que l'on pût sacrifier les élans de la conscience à des opinions artificielles et à des thèses de convention. Il voulait se réserver le droit absolu de dire sur toutes choses ce qu'il pensait, ce qu'il estimait être la vérité. Ses répugnances pour la profession d'avocat le suivaient dans sa sphère politique, qui comporte à peu près les mêmes exigences de clientèle et les mêmes devoirs de patronage.

Dans une seule occasion ce détachement de la politique active se démentit chez Bentham. Il paraît qu'un jour, au milieu d'un entretien familier, lord Lansdowne exprima vaguement peut-être, et sans attacher de l'importance à ses paroles, l'idée de faire élire notre philosophe dans l'un des bourgs dont disposaient les Shelburne. Bentham ne parut pas d'abord prendre cette offre au sérieux ; mais plus tard, soit que la réflexion l'eût éclairé, soit qu'il eût mieux entrevu les services qu'il pouvait rendre comme membre du parlement, la proposition du lord lui revint à la mémoire, et, avec cette ténacité qui ne l'abandonnait jamais, il affecta d'y voir un engagement formel, une promesse explicite. Ce fut dans ce sens qu'il en écrivit à lord Lansdowne, assez surpris de la manière dont son commensal interprétait une conversation fugitive, et cette lettre,

Digitized by Google

dogmatique comme tout ce qu'écrivait Bentham, est une discussion en soixante et une pages.

« Quand vous me parlâtes de cet objet, dit l'impitoyable raisonneur, vous étiez dans votre chambre à poudrer ; lord Wycombe présent et se promenant dans la pièce. Je venais de vous remettre un document sur le procès d'Hastings, et vous saisîtes cette occasion pour me dire, avec un accent plein de sensibilité, que vous regrettiez de n'avoir rien fait pour moi pendant votre dernier passage aux affaires, et que si vous y étiez de nouveau appelé, vous ne m'oublieriez certainement pas. Vous ajoutiez que j'étais une exception dans la troupe famélique qui vous environnait, et que, seul, je n'avais rien demandé, rien sollicité. Ce témoignage, je vous l'avoue, fut loin de me flatter, et le ton de compassion qui dominait le tout me fit monter la rougeur au visage. Cependant j'oubliai le fait à cause de l'intention, et quoiqu'une question d'argent et de salaire se cachât là-dessous, je restai désarmé devant le sentiment de bienveillance qui animait vos paroles. J'espérais que tout se terminerait là ; mais quelle fut ma surprise, quand le même sujet d'entretien fut repris à table devant plusieurs personnes, devant des laquais ! Cette insistance m'affecta péniblement. Peu jaloux des profits que procure la dépendance, je l'étais encore moins d'en porter le signe. Sans doute, dans l'opinion des auditeurs et

Digitized by Google

de la domesticité, rien de ce que vous disiez ne pouvait me nuire. Vous m'éleviez aux yeux des autres, mais à mes propres yeux vous me rabaissiez.

« Plus tard, vous êtes allé plus loin : vous m'avez fait des ouvertures pour un siége au parlement; vous m'avez demandé si cette vie de discussion publique me conviendrait. Ma réponse fut qu'un pareil honneur était plus que je ne pouvais espérer; qu'en dehors de mon peu d'influence, la faiblesse de mon organe serait un obstacle insurmontable peut-être à un succès de tribune; mais que, dans le sein des bureaux et des commissions, je tiendrais ma place comme un autre. Autant que ma mémoire me sert, il me semble que vous vîntes de vous-même au-devant de mes scrupules, et que vous voulûtes bien m'accorder quelque aptitude pour les affaires. Il fut ensuite question des hourgs de famille et des devoirs de celui qui occupe le siége vis-à-vis de celui qui le procure. A ce sujet, loin de repousser mes vues avec leur cachet de singularité, vous reconnûtes avec plaisir que je n'étais ni un utopiste ni un visionnaire, comme plusieurs membres que vous aviez portés au parlement, entre autres lord Stanhope. D'un autre côté, je vous entendis déclarer, non sans une vive satisfaction, que vous ne compreniez pas la servitude du mandat, comme lord Lonsdale, qui exigeait une soumission absolue à ses volontés; mais que vous vouliez, au contraire, qu'une certaine latitude,

Digitized by Google

quant aux détails, fût laissée aux représentants de vos bourgs.

« Que devais-je penser de tout cela? Pouvais-je croire qu'une ouverture semblable était faite sans dessein et à la légère? Fallait-il supposer qu'un homme d'État, tant de fois ministre, eût tenu un pareil propos avec le dessein d'allécher un pauvre diable, comme on montre de loin un os à un animal? Était-ce une scène de théâtre qui amuse un moment, et qu'on oublie le lendemain? Y avait-il lieu de soupçonner un piége là dedans, d'imaginer qu'une offre faite en tête-à-tête n'était qu'un caprice, un moyen de me nourrir d'espérances mensongères, d'abuser de ma sensibilité et de ma reconnaissance, d'une ambition honnête et désintéressée, de troubler la tranquillité d'un homme que vous appeliez votre ami? Qu'avais-je fait pour mériter un pareil traitement? Quoi! vous, mylord, éprouvé par tant de calomnies et tant de traverses; vous, dont le caractère a été trempé par l'adversité, et dont toute parole doit être réfléchie, vous avez pu trouver quelque plaisir à choisir une victime obscure, à la mordre en faisant semblant de l'embrasser, à vous faire un jeu de l'affection et des épanchements de l'intimité!

« Quel marché peut être plus sacré que celui où se trouve toute la bienveillance d'une part, toute la reconnaissance de l'autre? Cela ne constituait-il pas, dans la plus rigoureuse acception du mot, une pro-

Digitized by Google

messe? Était-il nécessaire de donner ou d'exiger plus de garanties? Y a-t-il eu de ma part quelque chose qui ressemblât à un refus? Y avait-il seulement une simple hésitation, un *nolo episcopari*? Et dans tous les cas, la délicatesse même n'exigeait-elle pas, des deux côtés, qu'on n'y mît ni plus de précision, ni plus d'insistance? »

Ainsi s'exprime Bentham dans cette lettre, où son désespoir naïf occupe soixante et une pages. Ce langage, il faut le croire, parut étrange à lord Lansdowne; les ministres, même déchus, n'en entendent pas souvent de pareil. Cependant il sut se contenir, et comprit à quelle nature exceptionnelle il avait affaire. La réponse qu'il fit à Bentham est pleine d'une dignité à la fois aimable et affectueuse. Il le plaisante le plus doucement du monde sur les *soixante et une* pages de son épître, le sermonne comme un enfant, le console comme un ami. « Je vous assure, lui dit-il solennellement, sur ma parole et sur mon honneur, que je ne vous ai jamais fait l'offre que vous m'attribuez. » C'était dire au philosophe, avec toutes les formes possibles, qu'il était le jouet d'un rêve, et qu'il devait à l'avenir se défier de ses souvenirs. Du reste, pour adoucir la blessure, il ajoutait que, maintenant qu'il savait à quoi aspirait Bentham, il chercherait l'occasion de concilier ce désir avec les exigences de la politique. Quelques extraits des deux répliques du lord donneront une

Digitized by Google

idée de la grâce de son esprit et de la dextérité de sa plume. Dans une fiction qu'il crée, il prend le philosophe pour juge et pour avocat, puis il ajoute :

« Et maintenant, combien il me serait aisé de prouver que deux personnes peuvent voir les choses sous des aspects différents, et n'en rester pas moins sincères et loyales ! Mais ceci, pour être prouvé à fond, demanderait encore soixante et une pages. Or, soixante et une nouvelles pages sur le même sujet, c'est un peu trop pour vous et pour moi, et comme elles ne seraient d'aucune utilité pour personne, il est évident qu'il vaut mieux les laisser dormir sous le crâne où elles reposent. »

Le débat fut terminé par ce billet du grand seigneur :

« A tort ou à raison, je ne laisserai pas partir la poste sans vous assurer que personne plus que moi n'apprécie la différence qu'il convenait d'établir entre une passion qui éclate ouvertement et donne un avis sincère, et cette malignité qui se met au service d'amours-propres honteux ou d'un esprit de jalousie et d'ingratitude. Je sais distinguer entre les deux, et j'ai assez de connaissance du cœur humain pour savoir respecter la première, même dans sa violence ; tandis que, dussé-je y succomber, je n'oublierai ni ne pardonnerai jamais la seconde. Je vous laisse le soin de tirer la conséquence de ceci. Si vous

Digitized by Google

devinez juste, vous verrez qu'il est inutile que je retarde plus longtemps le dîner de nos dames pour vous dire que je suis, de la manière la plus affectueuse et la plus inaltérable, votre dévoué,

« L. »

Cet épisode est caractéristique : Bentham s'y laisse voir tout entier, avec ses faiblesses et ses hallucinations. Quand il rappelait au marquis les prétendues promesses que celui-ci lui avait faites, il était de bonne foi ; seulement il avait pris quelques insinuations banales pour des engagements réels. Il en était de même de toute parole qu'on laissait tomber devant lui dans la conversation la plus indifférente et la plus décousue. Un homme public montrait-il la moindre intention de réaliser les réformes dont il s'était fait le poursuivant, à l'instant Bentham s'emparait de cet indice, et bâtissait là-dessus tout un avenir chimérique. Malheur à qui oubliait des promesses données de guerre lasse et pour se débarrasser d'une visite importune. Doué d'une mémoire inexorable, Bentham avait un merveilleux sang-froid pour mettre les gens en face de leurs contradictions. « Je n'ai jamais cru, disait-il, que les hommes en possession du pouvoir se résignassent au mal volontairement. J'ai toujours supposé qu'ils subissaient le mal faute de savoir où était le bien : cette conviction m'a servi de règle dans

Digitized by Google

mes rapports avec eux. » On comprend où dut le conduire une simplicité si robuste. Pendant dix ans, notre philosophe eut la bonhomie d'attendre l'ordre de Dundas pour rédiger une législation à l'usage des possessions de l'Inde; et quelques politesses de Sidmouth lui semblaient une invitation implicite de préparer un code pénal pour la Grande-Bretagne.

On vient de voir comment s'évanouit le rêve politique de Bentham : durant son séjour à Bowood, il fit un autre rêve dont le dénoûment ne fut pas plus heureux. Le pontife de l'école utilitaire paya un tribut à l'amour, et son cœur ne s'en tira pas sans quelque blessure. Le château seigneurial du marquis de Lansdowne fut d'ailleurs fécond en épisodes pareils : c'est là que sir Samuel Romilly trouva et choisit la compagne de sa vie, celle dont la mort devait troubler sa raison jusqu'à le conduire au suicide. Mais dans les amours de ces deux hommes se retrouve la différence de leurs caractères et de leurs points de vue. Romilly, en esprit sage, qui sait mesurer ses prétentions et peser les convenances, fit un choix en harmonie avec sa position, avec sa naissance. Il porta ses vues sur la fille d'un manufacturier éminent, l'une des beautés les plus remarquables de cette époque. L'alliance était assortie comme nom et comme fortune ; aussi eut-elle lieu, non sans quelques obstacles et quelques délais.

Digitized by Google

Quant à Bentham, il éleva ses prétentions infiniment plus haut : le sentiment des distances lui échappait. Il adressa ses hommages à une jeune fille de noble et puissante famille. Ce qui l'attira vers elle, ce ne fut ni la richesse ni le rang; il obéit alors comme toujours à son seul instinct. Entre deux âmes qui sympathisaient, il ne croyait pas que le monde pût mettre une barrière de convention. C'était toujours la même candeur, le même dédain pour les préjugés sociaux. Il fallut pourtant en rabattre; le mariage était impossible. Bentham s'en consola en écrivant, soit directement, soit indirectement, quelques lettres à ce sujet, et cette correspondance amoureuse n'est pas le moins curieux échantillon de l'originalité de notre philosophe. Aucun aveu direct n'y est exprimé ; mais un amour contenu s'y trahit à chaque ligne. Plus d'une habitante de Bowood reçut en outre les confidences de ce cœur blessé, entre autres lady E. G., à qui Bentham écrivait en forme d'allusion le *post-scriptum* suivant :

« O chère ! chère ! que j'ai donc été bien inspiré de parler de l'Écosse ! cela m'a mis sur la voie d'un songe charmant. Avez-vous, madame, entendu parler quelquefois de Gretna-Green ? On y exécute de délicieux duos, qui valent bien les sonates de Bach et les concerts où je fais ma partie de violon. Rien n'est joli comme ces duos joués sur les lieux

Digitized by Google

mêmes : il faut y aller pour s'en faire une idée. Les parties se composent d'une voix d'homme et d'une voix de femme, auxquelles il faut ajouter un marteau de forgeron, qui imprime au duo un caractère particulier. Maintenant consultez-vous ! un petit voyage en Écosse, une excursion à Gretna-Green, auraient-ils la chance de vous plaire? Du courage; ma chaise de poste est là : dites un mot, et c'est fait. Alors certes, il faudrait voir lady W. s'écrier : Où est lady E.? Et lord W., de son côté, pousserait la même exclamation. On appellerait les servantes, qui ne sauraient en aucune façon où est leur maîtresse. Seulement, à notre retour, milord et milady riraient aux éclats, en disant : — Quel original que ce M. Bentham ! Désormais, nul autre que lui n'exécutera des duos avec lady E. G.

« *P. S.* De grâce, ne me trahissez pas et ne parlez à âme qui vive de cette plaisanterie. »

Vis-à-vis de l'objet de sa poursuite, Bentham est moins enjoué ; on voit qu'il se contient et qu'il surveille sa franchise habituelle. Voici un fragment de lettre adressée à cette Dulcinée, qu'il désigne sous le nom de miss F... :

« Lord Lansdowne, lui dit-il, a imaginé toute une histoire au sujet de quelques romances que me demandait miss F.... Quoique j'eusse lieu de croire

Digitized by Google

qu'il y avait là-dessous une fiction, je me vis si directement mis en demeure, que, ce désir ne fût-il pas réel, je dus pourtant l'accepter comme tel, sous peine de disgrâce. Voici donc cette romance ; elle m'a coûté bien des heures de travail, même des demi-journées, et en assez grand nombre pour former l'équivalent d'une semaine entière. Quand on me la demanda pour vous, vous n'en aviez que faire, et vous la repousserez aujourd'hui qu'elle est achevée. C'est à en devenir bête brute. Je n'ai pu encore vous arracher une syllabe, et ne le pourrai jamais, encore moins l'ombre d'une lettre. N'importe, voici cette romance qu'on a su m'arracher par un ingénieux détour, et non-seulement une romance, mais assez de papier pour envelopper et faire rôtir une oie. . . . . .

. . . . . Écoutez-moi, madame : si par le retour de la poste je n'obtiens pas quelques lignes de votre main, j'anéantis sans pitié toute cette correspondance. Je croyais avoir conquis mon repos avec la clôture de nos discussions métaphysiques chez lord Lansdowne ; mais les destins en ont décidé autrement. Mon frère, qui a trop de bontés pour vous, parle de vous envoyer une romance russe et française composée par la comtesse de Golofkin ou Go-Lovekin, comme il vous plaît de la nommer ; romance que jamais mademoiselle F... n'aura l'habileté d'apprendre et dont elle se gardera bien d'accuser

Digitized by Google

réception. Je vous l'envoie donc moins à cause du mérite que de l'originalité du morceau : cela se chante avec de certains mouvements de tête que les dames du pays trouvent ravissants et qui ne sont pas d'une exécution très-difficile. Du reste, le morceau en question a besoin d'être recopié, ce qui fournira une occasion à Mlle F..., après avoir consulté Mlle V..., et à la suite d'un consentement accordé, à la sollicitation de lady W..., à Mlle E... dans sa prochaine épître à lord Henry, de prier ce dernier de dire à M. Favre d'intimer à lord Lansdowne de vouloir bien envoyer quelqu'un auprès de M. Bentham, afin que celui-ci rappelle la chose au souvenir de son frère. »

Comme le prouvent cette lettre et les plaintes ingénieuses qu'elle exhale, les affaires de Bentham n'étaient pas très-avancées ; on ne traitait avec lui que par intermédiaires. Enfin il obtint une réponse, et une correspondance s'établit. Mais ici encore Bentham se retrouve tout entier. Au lieu d'un échange passionné d'aveux et de serments, ces singulières épîtres ne sont qu'une dissertation prolongée sur divers sujets d'économie politique ou sociale. Tantôt il s'agit du traité sur l'usure, tantôt d'un plan de réforme pénitentiaire qui, sous le nom de *panopticon*, joue un grand rôle dans les utopies du philosophe. Seulement de loin en loin, une douce et fine plaisanterie anime ces pages et montre sous

Digitized by Google

un jour nouveau ce talent plein de ressources.

« Quand votre terrible lettre, écrit-il, celle dont je respecte le cachet, aura-t-elle les honneurs d'une lecture ? Dieu le sait ! Si je n'ai pu sans frémir jeter un coup d'œil sur son enveloppe, les deux angéliques billets qui lui ont succédé ne sont pas de nature à apaiser mes craintes. Venez, vous jugerez mieux dans quelle situation d'esprit je me trouve. Ne vous est-il jamais arrivé de vous sentir, après un rêve délicieux, bercée dans un demi-réveil qu'il vous eût été doux de prolonger, heureuse de flotter entre la réalité et la chimère ? Telle est ma position actuelle, et je n'en veux pas changer.

« Savez-vous pourquoi Jephté sacrifia sa fille ? Certes, ce ne fut pas faute de pouvoir l'établir d'une manière avantageuse. Il n'avait que cette enfant, et c'était l'une des plus belles créatures de la paroisse. Mais alors pourquoi ? Il la sacrifia, parce qu'il avait dit qu'il le ferait ; et s'il eût manqué à cet engagement, les journaux de Jérusalem n'auraient pas manqué de le taxer de légèreté et d'inconséquence. Sans doute il dut déplorer une promesse fatale et regretter qu'on ne lui eût pas coupé la langue avant qu'il l'eût prononcée ; mais tout ceci n'empêcha pas Mlle Jephté de monter sur un bûcher. S'il y avait eu dans le voisinage un personnage dans le genre du pape, le père infortuné se serait rendu vers son officine et y eût acheté une dispense ; mais

Digitized by Google

les papes n'étaient pas inventés dans ce temps-là.

« Des historiens qui racontent avec quelques variantes l'histoire de Curtius disent que lorsqu'il fut arrivé sur les bords du gouffre et qu'il en eut mesuré la profondeur, le cœur lui manqua, et qu'il chercha une excuse pour passer outre. On lui avait donné un cheval vicieux ; il déclara que s'il se précipitait avec cette bête, il se briserait quelque membre, et qu'il valait mieux aller chercher une autre monture pour exécuter avec plus de sûreté le saut périlleux. En effet notre héros romain avait déjà tourné bride, quand une bande de gamins accourus sur les lieux se mit à faire entendre quelques sifflets. Alors Curtius n'hésita plus : il enfonça résolûment les éperons dans le ventre de son cheval et disparut avec lui dans l'abîme.

« Quand sir Thomas Morus monta sur l'échafaud et pria Jacques Ketch de ne point toucher à sa barbe, attendu qu'elle n'avait pas commis de trahison, croyez-vous qu'au fond il lui fût indifférent de garder sa tête sur ses épaules? Ce qu'il dit au bourreau n'avait rien de réfléchi ; il prononça ces mots machinalement, comme il eût demandé l'heure ou observé qu'il faisait beau temps. »

Tel est le ton général de cette correspondance où la passion s'enveloppe dans une aimable causerie. Ces relations durèrent longtemps sans qu'on puisse savoir d'une manière bien précise pourquoi Bentham

Digitized by Google

ne fit pas plus d'efforts pour triompher des obstacles qui s'opposaient à une alliance. Était-ce la crainte de ne pas réussir, ou simplement une de ces inexplicables timidités qui sont souvent le partage des grands esprits? On ne saurait le dire. Toujours est-il qu'après s'être tenu vingt ans sous cette réserve, notre philosophe crut devoir enfin adresser sa demande : il avait alors cinquante ans. Il est à regretter qu'avec son ordre habituel, Bentham n'ait pas conservé une copie de cette pièce. Sans doute il en avait fait un plaidoyer en forme, un chef-d'œuvre d'argumentation comme les *soixante et une* pages adressées à lord Lansdowne. Il devait, au point de vue de sa méthode, y prouver l'utilité de ce mariage, en analyser les avantages sans en déguiser les inconvénients. Mais si la demande est perdue, la réponse a été conservée. Elle honore la personne qui l'a écrite, et témoigne à quel point c'était un noble cœur et une tête sensée. Dans ces quelques lignes on peut s'assurer qu'un pareil choix était digne de Bentham. Après avoir expliqué pour quels motifs, à son âge, elle ne pouvait accepter l'honneur que son vieil ami voulait lui faire, elle ajoute :

« Pour me rassurer maintenant, il faut que, sans délai, vous repreniez les occupations qui illustrent votre nom et dont l'humanité doit tirer tant de profit. J'ai trop longtemps, et Dieu sait que je n'y ai

Digitized by Google

point mis d'intention, troublé votre tranquillité ; il ne faut pas que j'y ajoute le tort de priver le pays de vos travaux et d'affaiblir la trempe d'un esprit comme le vôtre. Oui, j'ai souvent entendu dire que les célibataires seuls sont capables d'accomplir de grandes choses. Je vous en prie, chassez le souvenir de cette passion qui ne peut qu'énerver et faire dévier votre génie. Le temps que vos études n'absorberont pas, consacrez-le à vos amis de Russell-Square. Il n'y a pas un homme au monde qui vous soit plus sincèrement attaché que M. Romilly ; la société de sa femme est aussi des plus agréables et des plus sûres. Faites cela pour moi, et laissez-moi espérer que je pourrai encore vous serrer la main. Dans tous les cas, croyez que les souhaits de deux vieilles filles ne vous abandonneront pas. Le passé ne saurait être supprimé ; seulement oubliez-le, et n'allez pas croire que lorsque vous pleurez je souris. Non ; je pleure aussi ; et quand vous lirez cette lettre, vous ne serez pas plus navré que je le suis en vous l'écrivant. La fortune et la gloire attendent vos travaux, et si j'ai encore une place dans vos souvenirs, que ce soit celle d'un cœur qui s'intéresse à tous les biens qui vous échoient. Que Dieu vous inspire, et adieu ! »

Cet épisode se termine là; mais l'impression produite sur le cœur de Bentham survécut longtemps à

Digitized by Google

ce refus. Il ne pouvait parler sans attendrissement de ses amours et de celle qui en fut l'objet. Octogénaire, voici ce qu'il écrivait à la même personne :

« Je viens de dépasser ma quatre-vingtième année, et cependant je me sens bien plus jeune, bien plus dispos que lorsque pour la première fois je vous aperçus sur la grande pelouse du parc. Depuis cette époque, il ne s'est point passé de jour, je ne parle pas des nuits, dans lequel vous n'ayez occupé ma pensée plus que je ne l'eusse voulu. Eh bien, dussiez-vous me prendre pour un fanfaron, je vous dirai que je suis alerte plus que jamais, me promenant comme un jeune homme; je vous dirai que j'ai conservé précieusement le clavecin sur lequel vous jouiez à ***. Comme instrument, ce clavecin est une vieillerie ; comme meuble, il n'est guère élégant ; mais comme souvenir, comme legs, ne l'accepterez-vous pas? J'ai aussi une bague avec quelques-uns de mes cheveux blancs dans le chaton, et un profil de moi que l'on dit ressemblant. Si tout cela a quelque intérêt pour vous, après moi vous l'aurez. Tous les instants de ma vie ont été comptés, et peut-être dois-je regretter que vous m'en ayez tant dérobés. Si je suis, comme je le crois, un ami du genre humain, à ce point de vue vous devez en être la plus cruelle ennemie. »

Digitized by Google

A dessein cette aventure de Bentham a été racontée avec quelque détail. C'est surtout dans ces nuances que se reconnaît un caractère ; on y voit l'homme sous l'écrivain. Ainsi le grave penseur qui ne transigeait avec aucun préjugé social devint lui-même tributaire de la faiblesse humaine, et nourrit pendant cinquante ans une passion platonique. On ne nous a pas habitués à voir Bentham sous cet aspect, et sans ses compendieux mémoires, cette circonstance serait perdue pour la postérité. Du reste il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans des amours aussi chastes et aussi constants. Plusieurs des lettres du philosophe respirent une aménité, une sensibilité réelle ; l'esprit même, l'ironie, la grâce, n'y manquent pas. En dehors des facultés supérieures qui assurèrent l'éclat de son nom, Bentham possédait des qualités de cœur qui rendirent son intimité désirable et précieuse. Lord Lansdowne, on a pu le voir, y attachait un grand prix, et dans le cours de la maladie qui l'emporta, lady Lansdowne ne voulut recevoir que deux personnes, lui et le colonel Barré. La fraternité de Dumont et de Bentham est restée célèbre. Grâce au publiciste genevois, la plupart des travaux du criminaliste anglais virent d'abord le jour en langue française : la traduction devança ainsi l'original. Entre les deux amis, les relations se maintinrent sur le meilleur pied pendant trente années. Il paraît

Digitized by Google

cependant que, peu de temps avant la mort de Dumont, quelques nuages passèrent sur cette affection et y jetèrent du refroidissement. Tout prouve que la faute n'en doit pas être imputée à Bentham ; personne n'eut un caractère plus sûr que le sien. Des hommes éminents, comme Romilly, Francis Baring, Wilberforce, Ricardo, Hill, lord Holland, Brougham, George, Wilson, ne virent pas s'altérer un seul jour les sentiments qu'il leur avait voués, et il eut même des fanatiques et des enthousiastes comme le colonel Burr et le lieutenant Blaquière. Son amour pour la solitude n'était pas de la misanthropie, et s'il fuyait les distractions, c'était moins par goût que par calcul. Il ne disait pas comme ses compatriotes que le temps est de l'argent, mais il disait que le temps est de l'étude.

Entre sa première visite à Bowood et l'époque où il se condamna à une retraite volontaire, Bentham eut une période de vie active dans laquelle on le trouve mêlé à une foule de grands personnages. Son frère Samuel habitait alors la Russie, et sous les auspices du prince Potemkin, il essayait d'y naturaliser quelques-uns des procédés industriels de l'Angleterre. Jérémie alla rejoindre Samuel en Crimée, et n'y arriva qu'après une longue et orageuse navigation sur la Méditerranée. Débarqué sur les bords de la mer Noire, il assista au spectacle de la civilisation factice que les seigneurs russes cherchaient à im-

Digitized by Google

proviser dans cette zone et que le duc de Richelieu devait compléter plus tard par la fondation d'Odessa ; puis après un séjour de plus d'une année, il revint en Angleterre par la Pologne, l'Allemagne et la Hollande. Déjà, dans son itinéraire précédent, il avait visité la France, une portion de l'Italie, l'archipel grec, l'Asie Mineure, Constantinople et l'Anatolie, les provinces bulgares et valaques. Ainsi il avait parcouru dans cette excursion l'Europe presque entière, et il rentrait dans sa patrie, riche d'une foule d'observations agrandies par un coup d'œil comme le sien. De graves événements étaient alors à la veille d'éclater : des symptômes menaçants annonçaient la révolution française. Pitt, bien jeune encore, se déclarait contre ce mouvement et trahissait les sentiments de haine qui devaient plus tard coûter tant de sang aux deux peuples. Burke, avec son esprit ardent mais inégal, représentait une autre fraction de l'opinion, et ne pouvait contempler les scènes révolutionnaires sans épouvante et sans vertige. Tous les hommes politiques de l'Angleterre, les uns par système, les autres par instinct, se déclaraient contre la France. Bentham seul vit la tempête sans s'émouvoir, et ne tint compte que des avantages qu'elle portait dans ses flancs. Autour de lui les passions se déchaînaient : les uns craignaient pour la Grande-Bretagne la contagion de l'esprit démocratique, et condamnaient la liberté sur les

Digitized by Google

écarts dont elle était le prétexte. Les autres, à l'aspect de cette débâcle où venaient s'abîmer tant de grands noms et de grandes fortunes, ne pouvaient s'empêcher de faire un retour sur eux-mêmes et de trembler pour leurs positions et pour leurs personnes. Bentham ne se laissa troubler ni par la peur ni par l'égoïsme. Bien qu'autour de lui on désapprouvât son impartialité et son sang-froid dans une question aussi brûlante, il ne se départit pas de sa manière habituelle de procéder, qui était de juger les choses indépendamment de toute circonstance accidentelle. Personne sans doute ne déplorait plus que Bentham les sanglants accessoires de la crise française; mais il ne se refusa pas néanmoins à en étudier les causes, à en prévoir les effets. C'est animé de cet esprit qu'il examina la *Déclaration des droits de l'homme,* dont il signala le vide et les défauts avec une sagacité et une logique impitoyables. Dans l'une de ces séances d'apparat où la convention s'abandonnait, avec plus d'emphase que de bon sens, aux réminiscences grecques et romaines, le titre de citoyen français avait été solennellement conféré à Bentham, en compagnie de Thomas Payne, de Wilberforce, de Clarkson, de Pestalozzi, de Washington, de Madison, de Klopstock, de Kosciusko, et de plusieurs autres notabilités. Un seul nom déparait cette liste, celui d'Anacharsis Clootz. La convention devait croire qu'un honneur aussi

Digitized by Google

inusité ne provoquerait que des témoignages de reconnaissance de la part des élus ; mais Bentham ne le prit pas ainsi. Sans repousser l'honneur qu'on lui faisait, il exprima des réserves. Il déclara qu'il acceptait le titre, mais en tant que compatible avec sa qualité de citoyen anglais, qu'il plaçait au-dessus de tout. Du reste, ni la différence des régimes ni le contraste des mœurs ne lui semblaient des motifs de refus valables : royaliste à Londres, peut-être eût-il été républicain à Paris. Puis il ajoutait :

« Mais si quelque chose peut troubler le plaisir que me cause le titre que vous me conférez, c'est le spectacle d'une foule d'êtres malheureux qui ont à en déplorer la perte (1). De ce qu'ils se sont mépris sur les tendances du vœu général, ils ont à supporter aujourd'hui un accablant ostracisme. La différence qui existe entre mes opinions et les leurs n'affaiblit en rien le chagrin que leur position m'inspire. Dans les troubles civils, des mobiles également purs peuvent conduire à des résultats diamétralement opposés. Dans ma pensée, ces victimes sont trop peu nombreuses pour être proscrites par une mesure de précaution et trop nombreuses pour être sacrifiées par une mesure de châtiment. Ce fut après que l'on eut constaté leur chiffre précis que les dix mille insurgés de Châtillon furent amnistiés par leurs vain-

(1) Les émigrés français.

Digitized by Google

queurs généreux. Encore ces insurgés étaient-ils agresseurs ; tandis que les malheureux émigrés ont seulement le tort de n'avoir pu s'affranchir sur le champ des préjugés enracinés par les siècles, et de n'avoir pas compris la portée de la transformation qui s'opérait. Si je ne me trompe, il serait possible d'obtenir d'eux, fût-ce sous serment, une déclaration qui, sans blesser leur conscience, donnerait au nouveau régime toutes les garanties désirables et possibles. En position de le faire, je prendrais l'initiative de cette motion. Quand même je serais assuré qu'il n'en est pas un seul parmi eux qui ne soit l'irréconciliable ennemi de l'ordre des choses existant, quand même je serais destiné à tomber la première victime de cet acte de clémence, je n'en proposerais pas moins la mesure, je ne la défendrais pas moins. Tout châtiment inutile est un châtiment illégal : une guerre civile ne doit avoir d'autres suites que la soumission de la minorité, et pour sévir contre le parti vaincu avec quelque justice, il faut non-seulement prouver qu'il a le désir de troubler l'État, mais encore qu'il a la puissance de le faire. »

C'est toujours avec cette indépendance de pensée que Bentham jugea les événements contemporains, disant la vérité aux peuples comme aux rois. Ses mémoires nous révèlent à ce sujet un fait assez ignoré. En 1789, George III crut qu'il était d'une bonne politique de rompre l'alliance qui existait

Digitized by Google

entre la Russie et le Danemark. A cet effet il s'arma, comme prétexte, de la prise d'Oczakoff que les Russes venaient d'enlever aux Turcs, ce qui, d'après le royal publiciste, portait atteinte aux traités et dérangeait l'équilibre de l'Europe. Cependant le roi d'Angleterre se contenta d'abord d'envoyer sous un nom supposé à la *Gazette de Leyde* quelques articles où il conseillait au Danemark de se détacher de la Russie pour se rapprocher de l'Angleterre; mais, jaloux d'aider à l'effet de ce document, il fit presque en même temps ouvrir, par l'ambassadeur Elliot, des négociations diplomatiques à la cour de Copenhague dans le même sens et presque dans les mêmes termes. Cette coïncidence trahit la main de George III, et le nom du collaborateur de la gazette allemande ne fut plus dès lors un mystère. Bentham en eut connaissance un des premiers, et le nom et le rang du publiciste, loin de l'intimider, le déterminèrent peut-être à engager une polémique dans laquelle il prit la thèse opposée à celle du roi. Dans une série de lettres signées *Anti-Machiavel*, et adressées au *Public Advertiser*, il se livra à de brillants aperçus sur la politique des cours du Nord et détruisit de fond en comble la théorie de son adversaire. Piqué au jeu, le roi se défendit dans la feuille anglaise; mais Bentham, excité par cette résistance même, couronna le débat par une réplique triomphante, où il regrettait, ce sont ses expres-

Digitized by Google

sions, la force qu'il lui fallait employer pour écraser des insectes. On devine quel ressentiment un semblable langage dut laisser dans l'esprit du roi. Quoique Bentham eût gardé l'anonyme, il fut trahi par l'originalité de son style et de sa pensée. Pressé par quelques amis, il avoua naïvement le fait, et la chose parvint promptement aux oreilles de George III. « Depuis lors, dit Bentham, ce fut entre nous une guerre à mort. Mon frère avait la parole de l'amirauté pour l'exécution d'un ensemble de travaux ; le roi fit retirer la parole donnée. A la suite de longues discussions, mon *panopticon*, ou plan de réforme pénitentiaire, avait obtenu l'adhésion du parlement ; le roi eut la puissance d'annuler le bénéfice de ce vote solennel : il mit son veto sur le projet. Pour faire éprouver sa colère à un écrivain, il ajourna ainsi une réforme qui intéressait la moralité et la sécurité du royaume. »

Ce projet d'un *panopticon* semble avoir été l'idée fixe de Bentham. L'organisation qu'il avait imaginée ressemble beaucoup aux divers essais pénitentiaires qui ont été introduits depuis lors, tant en Amérique qu'en Europe. Bentham ne s'était pas contenté de tracer les lignes principales de sa découverte ; il avait pris la peine d'en régler les détails, d'en préciser l'ordonnance de la manière la plus minutieuse et la plus complète. Divers plans et devis, exécutés par des architectes habiles, retraçaient la prison

Digitized by Google

modèle, avec toutes les coupes de l'édifice et les distributions intérieures. Ces travaux préparatoires coûtèrent à Bentham plus de mille livres sterling; mais aussi, quand la question fut présentée au parlement, des études aussi achevées en rendirent l'examen facile. Repoussé à une première lecture, le projet fut accueilli à la seconde et ne fut écarté que par l'opposition formelle de la couronne. Bentham fut longtemps inconsolable de cet échec : il avait parlé de son panopticon avec tant d'enthousiasme, en tous lieux et à tout le monde, que son amour-propre était directement engagé dans cette affaire. Une somme assez forte qu'on lui donna pour l'indemniser n'adoucit pas ses regrets. Dans bien des occasions il reparla de sa prison-modèle et toujours avec amertume. « Je n'aime pas à jeter les yeux sur le dossier du panopticon, disait-il à ses amis; c'est comme si j'ouvrais un tiroir dans lequel seraient cachés des diables. C'est mon frère qui le premier me donna l'idée de l'architecture de ma prison : il l'avait empruntée aux *mougiks* ou paysans de la Russie. Dans cet édifice, la surveillance eût été simple, aisée, perpétuelle. Quel dommage, ajoutait-il, avec un soupir, quel dommage! » Du reste cette institution ne fut pas la seule qui occupa l'imagination de Bentham; il avait en outre songé à l'établissement d'écoles *chrestomathiques*, qui avaient pour but d'imprimer à l'éducation un caractère moins encyclopé-

Digitized by Google

dique et plus professionnel. Insensiblement cet esprit vigoureux se laissait entraîner vers des réformes complètes (1).

Un titre qu'il est impossible de refuser à Bentham, c'est la fixité, la persévérance dans ses idées, la foi dans ses doctrines. Cet homme qui écrivit pendant cinquante années consécutives ne s'est pas donné un seul démenti essentiel. Il demeura dans l'âge le plus avancé ce qu'il avait été dans sa maturité et dans sa jeunesse. On peut voir dans les nombreux manuscrits qu'il a laissés, la trace de cet esprit de suite : il se répète souvent, il ne se contredit jamais. Sur deux points seulement on peut constater une variation. Quand il écrivit son *Traité des récompenses*, il se montra favorable aux pensions de retraite ; plus tard il adopta l'opinion contraire et les condamna. Dans un premier travail, il déclare que la faculté de rééligibilité ne devait, en aucune façon, être limitée par l'exercice plus ou moins prolongé des fonctions représentatives ; dans son *Code constitutionnel*, il adopte la vue opposée et reconnaît des bornes à ce droit. Mais ces fluctuations sont rares et font mieux

(1) Bentham conçut aussi un projet pour la conservation de toutes les substances animales et végétales. C'était une sorte de caveau dans lequel on entretenait, au moyen de la glace, une température très-froide, et qu'il nommait *frigidarium*. Certains objets étaient conservés dans l'eau à demi glacée : Bentham nommait ce procédé *balneum*.

Digitized by Google

ressortir à quel point Bentham s'est montré conséquent sur tout le reste. Dans les dernières années de sa vie il se déclara partisan de la réforme parlementaire et écrivit son *Catéchisme de la réforme*. Cette évolution nouvelle était renfermée dans la doctrine générale de l'utilité et devait tôt ou tard en être dégagée. Tout s'enchaîne dans les innovations. Un nouveau système pénitentiaire dut conduire nécessairement Bentham à une révision du code pénal, la révision du code pénal à l'étude des assemblées d'où émane la loi, et à une réforme de ces assemblées dont les éléments étaient incompatibles avec ces diverses réformes. A cette occasion, Bentham entra, pour ainsi dire, dans un autre monde : il vit se transformer le cercle qui l'entourait. Ce ne fut plus alors l'aristocratie dont il avait été le commensal et qui l'avait admis sur le pied d'une intimité familière; ce fut une phalange de plébéiens enthousiastes qui venaient invoquer l'autorité de son nom et réclamer les conseils de son expérience. Le fondateur de la politique spéculative se trouva ainsi, sur ses vieux jours, au moment d'être mêlé à la politique active et passionnée. Il résista néanmoins, et ne rompit pas avec ses longues habitudes d'isolement. Tous les efforts qu'on fit pour l'attirer vers des dîners d'apparat et des réunions publiques, pour le compromettre dans des manifestations populaires, échouèrent devant son immuable bon sens et des

Digitized by Google

règles de conduite dont il ne s'était jamais départi. Il voulait servir la cause, non les personnes. Cependant il fut alors entouré de tout ce que le parti radical comptait d'hommes éminents, entre autres Burdett et Hunt, les héros de la multitude; Brougham, qui tenait le sceptre de la discussion dans la chambre des communes; Cobbett, dont le talent faisait oublier le caractère, publiciste influent quoique déconsidéré, enfin Cartwright, parfait honnête homme, mais esprit étroit, obstiné et sans étendue. Tous ces poursuivants de la réforme parlementaire regardaient Bentham comme leur patriarche et lui auraient volontiers délégué le rôle principal dans cette entreprise; mais Bentham résista à cet entraînement et ne concourut à l'œuvre que dans une certaine mesure et jusqu'à la limite qu'il s'était d'avance assignée.

Dans les dernières années de sa vie, notre philosophe, qui jusque-là s'était montré fort tolérant en matière d'opinions, devint pour elles un juge sévère et inexorable. La bienveillance qu'il avait professée pour les personnes, parut l'abandonner, et il ne pardonna plus aux hommes d'État d'avoir en main la puissance de faire le bien et de déserter cette noble tâche. Son caractère s'aigrit, et il rompit avec la plupart des hommes politiques qu'il avait fréquentés dans sa jeunesse. Dès lors il n'eut d'autres soins que celui de faire autour de lui une solitude

Digitized by Google

complète et systématique. C'était pire qu'une affaire d'État que de l'approcher ; il ne recevait que quelques intimes ; les autres étaient obligés de demander une audience qu'il accordait rarement, et jamais sur un simple motif de curiosité. Wilberforce attribue, dans sa correspondance, cette misanthropie aux désappointements multipliés que Bentham rencontra dans ses projets d'améliorations pénales et pénitentiaires. Ces échecs laissèrent en effet une impression douloureuse dans son esprit, ils y jetèrent du découragement et de l'amertume. Mais, en dehors de ces motifs personnels, l'éloignement de Bentham pour la politique active se justifie par les faits mêmes. Dans le cours d'une longue vie il avait pu voir tant de fois les consciences se parjurer ; tant de fois il avait assisté à cette lutte de la conviction contre l'intérêt, toujours terminée par le triomphe de ce dernier mobile, qu'involontairement sa bienveillance naturelle avait fléchi pour faire place à un peu d'indignation et de colère. Les apostasies lui étaient odieuses ; il les couvrait d'un mépris profond. Mais ce qui le navrait surtout, et ce qui explique la lassitude à laquelle il céda, c'est de voir qu'une longue vie consacrée à la recherche du bien n'allait aboutir qu'à des résultats insignifiants et stériles. Bentham tenait à la famille des utopistes par ses illusions et sa candeur ; il s'imaginait qu'il suffisait de saisir le public d'une vérité pour qu'à l'instant

Digitized by Google

même elle devînt une règle de conduite. Une vie de quatre-vingt-cinq années put à peine le détromper de cette erreur et lui prouver que les abus ne se détrônent pas ainsi. Comme tous les souverains illégitimes, ils ont une armée pour les défendre et élèvent d'autant plus la solde que le droit est plus douteux.

Cette préoccupation explique seule l'existence de Bentham, sa persévérance, son originalité, même son orgueil. Dignité et réputation, il subordonnait tout au bonheur du genre humain. Quand il parle de lui-même avec une affectation naïve, c'est en vue du profit que les générations retireront de ses travaux. Il ne se regarde que comme un instrument, et l'œuvre seule l'intéresse. Eût-il fallu, pour réaliser ses plans d'amélioration, monter sur les tréteaux et s'enluminer de rouge, il l'eût certainement fait. Il était d'un temps où parurent des amis sincères de l'humanité : Payne, Wilberforce, l'abbé Grégoire, Pestalozzi ; il fut l'un des membres les plus éminents de cette tribu. Quand il énumère ses titres avec une sincérité qui amène le sourire sur les lèvres, ce n'est pas de Bentham le dialecticien, de Bentham l'écrivain, le penseur, qu'il entend parler, mais de Bentham qui a eu la chance de trouver un mécanisme propre à conduire l'homme vers le bonheur. Son admiration est exclusivement absorbée par le but ; elle est, pour ainsi dire, impersonnelle. Aucun publiciste ne

Digitized by Google

fut moins que lui avide de popularité : sans Dumont, jamais peut-être ses travaux les plus importants n'auraient vu le jour. Le succès extérieur le touchait peu ; il ne sacrifia jamais à cette considération décisive pour tant d'écrivains. Tout ce qui constituait la vanité vulgaire, le bruit, l'apparat, l'ovation publique, lui répugnaient, il ne recherchait la gloire que pour ses projets, et la vogue que pour ses idées. Un semblable orgueil est assez rare pour mériter les respects, et ce singulier égoïsme a tout le caractère d'un grand dévouement.

Vers 1830 Bentham commençait à moins écrire ; sa correspondance diminue alors de volume, mais en revanche ses entretiens intimes prennent plus de place. M. Bowring nous a conservé quelques pensées détachées qui datent de ce temps, c'est-à-dire de la quatre-vingt-troisième année de Bentham. Un petit nombre d'extraits permettra d'apprécier la vigueur intellectuelle qui, à cet âge, distinguait encore le patriarche de la doctrine utilitaire.

— « Les ennemis du peuple, disait-il à M. Bowring, se divisent en deux classes : les *déprédateurs*, chez qui l'amour d'eux-mêmes domine la haine des autres ; les *oppresseurs*, chez qui la haine des autres domine l'amour d'eux-mêmes. »

— « Je ne me suis jamais senti enclin à tirer vengeance des injustices que l'on m'a faites ; mais pour

Digitized by Google

une injustice commise envers quelqu'un autre, j'aurais brisé le coupable contre la muraille. »

— « Quelqu'un recommandait à Bentham la lecture d'un livre. — De jour, répliqua-t-il, j'ai mieux à faire ; de nuit et à la lumière, j'ai de trop mauvais yeux. »

— « Une excellente devise pour ce que l'on nomme *la sagesse de nos aïeux* serait la figure d'un homme qui aurait des yeux par derrière et point par devant. »

— « La distinction à faire entre le plaisir et le bonheur, c'est que le bonheur n'est pas susceptible de division, tandis que le plaisir peut se partager. Le plaisir est un résultat simple ; le bonheur est un résultat complexe, comme la santé. Pourrait-on demander ou offrir une fraction de santé, un morceau de santé ? »

— « L'un des grands écueils ici-bas, c'est de confondre l'intérêt accidentel avec l'intérêt permanent. C'est ainsi qu'un objet presque microscopique placé devant l'œil, peut empêcher de voir une île. »

— « En Angleterre, les plans les plus coûteux sont toujours ceux que l'on préfère, 1° parce que l'économie serait de mauvais exemple ; 2° parce que le vulgaire n'apprécie les choses qu'en raison de ce qu'elles coûtent. »

— « La valeur de l'argent est sa quantité multipliée par le plaisir qu'il procure. »

Digitized by Google

— « L'invention et la mémoire agissent souvent aux dépens l'une et l'autre. »

— « Je m'étonne que l'on puisse s'intéresser à des descriptions de tableaux ou de musique. Les tableaux sont faits pour être vus ; la musique est faite pour être entendue : ce qu'on écrit là-dessus ne pourra suppléer ni la vue ni l'audition. »

— « Pour me guérir de la peur des esprits, j'ai eu recours au raisonnement suivant : ou les esprits portent des culottes, ou ils n'en portent pas ; or des esprits non culottés, je n'en ai jamais pu concevoir; et quant à des esprits portant culottes, ils ressembleraient à des hommes, ce qui est parfaitement invraisemblable. »

Dans ce rapide coup d'œil sur la vie et les pensées de Bentham, on a pu voir ce que fut le philanthrope anglais et quels titres recommandent sa mémoire. Comme d'autres esprits éminents, il se montra, dans sa conduite, supérieur à sa doctrine et conseilla aux hommes une morale commode dont il n'usa pas pour lui-même. Son illusion sur les conséquences des principes qu'il posait fut telle qu'à sa mort il emporta dans la tombe le regret de n'avoir pas réussi. Il est vrai que les sociétés interprétèrent l'*utilité* dans le sens de l'égoïsme, et en firent sortir la loi de l'intérêt, qui est aujourd'hui dominante. Ainsi, Bentham a eu plus de succès qu'il ne le croyait, et

Digitized by Google

dans une direction qui lui eût semblé fâcheuse. La lettre de ses ouvrages n'autorisait pas une semblable déviation, mais c'est l'esprit seul que l'on a consulté. Depuis les *Fragments du gouvernement* jusqu'au *Catéchisme de la réforme*, en passant par les publications intermédiaires comme la *Défense de l'usure*, la *Déontologie*, la *Chrestomathie*, la *Tactique des peines et des récompenses*, la *Tactique des assemblées délibérantes*, les *Sophismes parlementaires*, l'*Esquisse en faveur des pauvres*, le *Traité de législation civile et pénale*, le *Traité des preuves judiciaires*, le *Livre des mensonges*, les divers plans de réforme pénitentiaire et un contingent énorme d'autres travaux moins connus ; dans les écrits les plus graves comme dans les plus légers, se retrouve cette pensée d'affaiblir la responsabilité de l'homme au profit de son bien-être, de lui faire envisager le dévouement comme une déception, le sacrifice comme une duperie. Pour juger du mérite des choses, la communauté et l'individu sont invités à en évaluer le profit, profit moral ou matériel, peu importe. De là ce système qui change l'existence en un perpétuel calcul, et supprime les passions pour n'en laisser subsister qu'une seule, l'égoïsme.

Il n'est pas sans intérêt de développer ici la vue générale qui lie entre eux les divers ouvrages de Bentham, les anime et les inspire. Quelque sujet qu'il traite, jurisprudence ou économie politique, science

Digitized by Google

du gouvernement ou réforme pénitentiaire, la doctrine de l'utile domine toujours son esprit et lui sert de flambeau. Voici en quoi elle consiste. D'après Bentham, la nature a placé l'homme sous l'empire du plaisir et de la douleur : aucune de nos déterminations ne se dérobe à cette loi. Même quand l'individu fuit la volupté ou se résigne à la peine, c'est une satisfaction quelconque qu'il a en vue, prochaine ou lointaine, louable ou dépravée. On nomme donc un mal la douleur, un bien le plaisir. Dès lors l'utilité n'est autre chose que la tendance à nous préserser d'un mal, à nous procurer quelque bien. Pour l'individu, pour la communauté, ce qui tend à augmenter la somme du bien, à diminuer la somme du mal, est une chose utile.

Le principe de l'utilité étant ainsi défini, tout homme doit sur-le-champ comprendre, ajoute Bentham, que la loi morale en découle d'une manière invincible. Ce qui est moral est utile, ce qui est immoral est nuisible. L'utile est le beau, le bon, le juste ; le nuisible est le laid, le mauvais, l'injuste. On nommera bon ce qui augmente nos plaisirs et diminue nos peines ; on nommera mauvais ce qui engendre plus de peines que de plaisirs. Et remarquez, poursuit Bentham, que je prends ces mots *plaisir* et *peine* dans leur signification la plus vulgaire. Je n'invente point de définitions arbitraires pour donner l'exclusion à cer-

Digitized by Google

tains plaisirs, pour préconiser certaines peines. Je ne veux consulter ni Zénon ni Épicure pour savoir ce qu'est la peine, ce qu'est le plaisir. J'appelle ainsi ce que chacun sent et appelle de ce nom, le paysan comme le prince, l'ignorant comme le philosophe.

On devine que l'utilité de Bentham, érigée en principe universel, ne peut être ni l'utilité personnelle ni même l'utilité nationale; elle a un caractère moins exclusif. C'est la véritable et infaillible utilité, et, peu s'en faut, la pierre philosophale. Non-seulement elle aidera à connaître ce qui doit procurer plus de bien que de mal à l'individu, mais encore à la nation et même à l'espèce. Seule, elle permettra de classer enfin d'une manière sensée les vertus et les vices qui jusqu'ici ont été fort arbitrairement définis. On appellera vertu ce qui est utile à la société, vice ce qui est nuisible. « Si, dans le catalogue banal des vertus, dit Bentham, il se trouve une action de laquelle il résulte évidemment plus de mal que de bien, il ne faut pas balancer à regarder cette prétendue vertu comme un vice. » Par exemple, le courage. Avec raison, on le regarde comme une vertu quand il s'applique à la défense du pays; mais faites-le servir à des conquêtes injustes ou à une oppression violente, et à l'instant même il devient un vice. De même, dans la liste des vices s'il se rencontre une action indifférente ou un plaisir innocent, pourquoi

Digitized by Google

condamner ce qui ne fait aucun mal ni à l'individu ni à l'espèce ?

Quand Bentham expose une idée, on sait avec quel soin il la développe. La balance du bien et du mal pour les actions humaines était un travail hérissé de difficultés. Il a essayé de les vaincre dans un tableau des peines et des plaisirs (1) que peut éprouver l'homme, soit comme individu, soit comme membre de la famille et de la communauté. Prévoyant ensuite les objections qui lui seraient faites, d'avance il a cherché à les réfuter. Il divise en deux classes les adversaires du principe de l'utilité; les uns enclins à l'ascétisme, les autres à l'arbitraire. Par l'ascétisme, notre penseur entend non-seulement le renoncement religieux, mais encore le stoïcisme philosophique. Quiconque prêche l'abstinence au lieu de la satisfaction est à ses yeux partisan de l'ascétisme. Un telle doctrine est, suivant lui, incompatible avec la destinée terrestre, et il n'a pas de peine à faire voir ce qu'elle renferme de mensonges et d'exagérations. Les autres adversaires du principe de l'utilité sont ceux qui se déterminent par un sentiment arbitraire, et ne veulent raisonner ni leur conduite ni leurs idées. Bentham attaque avec une grande vigueur ces hommes qui se refusent à vivre méthodiquement et systématiquement. Faute d'un

(1) *Traité de législation*, chap. VIII.

Digitized by Google

mobile commun, le monde lui semble livré à l'anarchie et tout peut se justifier par l'inspiration individuelle. Ravaillac vivait en paix avec sa conscience, et l'assassin qui attenta à Schœnbrunn aux jours de Napoléon crut poursuivre un acte méritoire. De cette façon tout devient facultatif, et le hasard détermine les actions humaines. Le principe de l'utilité peut seul faire disparaître cet arbitraire, et avec lui bien des causes d'agitation et de haine, de despotisme et de bouleversement. Ainsi pense notre philosophe.

Rien ne lui échappe dans la sphère des objections. Après avoir défendu l'utilité, il cherche à la préciser de manière à ne point laisser prise aux malentendus. Utile pour qui? dit-il. Un homme est-il autorisé à commettre un acte parce qu'il lui est utile en même têmps qu'il est nuisible à un autre? Non certes. L'utilité c'est la justice, tout ce qui est injuste est nuisible. L'utilité particulière doit toujours céder le pas à l'utilité collective, sociale. Or il n'y a plus utilité sociale dès que l'on porte atteinte, par exemple, au respect des propriétés et des personnes; il n'y a plus utilité dès que le bien ne se produit qu'à la condition d'un mal plus grand. Ce principe est invariable, même quand le mal provient d'un homme éminent en dignité, et quand la victime est la communauté, la nation. L'utilité de tous sacrifiée à l'avantage de quelques-uns est un vol, de quelque part que la chose vienne : ôter à ceux-ci ce qui leur

Digitized by Google

est utile pour le donner à ceux-là, c'est déplacer l'utilité, ce n'est pas se la proposer pour but, pour résultat. On parle de vertu, de devoir; mais, ajoute Bentham, que signifient ces mots, sinon l'utilité bien comprise, l'intérêt bien entendu? La vertu, quand elle est éclairée, n'est guère que le sacrifice d'un intérêt moindre à un intérêt majeur, d'un intérêt passager à un intérêt durable, d'un intérêt précaire à un intérêt assuré. Donc la vertu n'est souvent que le meilleur des calculs : elle implique dans tous les cas le respect de ce qui est utile aux autres et à nous-mêmes : aux autres, parce que c'est l'unique moyen d'obtenir qu'ils respectent ce qui nous est utile; à nous-mêmes, parce que c'est le moyen d'obtenir directement ce qui doit nous profiter. Quant à la vertu qui ne sert à rien, qui prescrit des pratiques sans motifs, elle n'est bonne, comme dit Hume, qu'à mettre au calendrier.

Telle est la célèbre doctrine de l'utilité; tels sont, en résumé, les arguments sur lesquels Bentham l'appuie. Qui ne voit par où pèche cette conception? Le premier inconvénient qu'on y découvre est celui dans lequel tombent les esprits absolus. Tous ils sont en quête d'un principe unique pour le gouvernement des sociétés, tous ils imaginent une panacée et la déclarent propre à guérir nos mille souffrances. Hobbes, avec l'antiquité, a pour idéal l'obéissance; Harrington adopte une loi d'équilibre; certaines

Digitized by Google

sectes modernes, l'harmonie; les niveleurs chartistes et communistes, l'égalité sans limites. Bentham est pour l'utilité; le christianisme pour la charité. Évidemment chacun de ces mobiles a du bon, mais ils ne peuvent être tous à la fois la règle unique des hommes et l'inconnue du problème social. Les inventeurs de systèmes sont d'impitoyables Procustes : quand leur thème est fait, il faut que tout s'y adapte, de gré ou de force ; ils étirent ou retranchent ce qui n'a pas les dimensions exigées. Le tort de Bentham, comme celui des autres sectaires, a été de forcer souvent la démonstration de son idée, de lui attribuer un caractère exclusif et universel. Il ne faut pas condamner ce qui est utile, mais il serait dangereux de faire dominer ce mot dans les tendances morales, avec les acceptions vraies ou fausses qui en découlent. Quand le christianisme imposait la charité, c'est-à-dire l'oubli de soi pour les autres, il savait bien que l'instinct de l'homme empêcherait qu'il ne commît d'excès en ce genre. En recommandant l'utilité, c'est-à-dire l'oubli des autres pour soi, Bentham aurait dû se souvenir que c'est là un sentiment qui n'a pas besoin d'être encouragé et qu'il tient au cœur par des racines profondes. De quelque manière qu'on la traduise, l'utilité a pour point de départ l'individu, et presque toujours elle ne va pas plus loin. Le raisonnement peut l'étendre à la société, à l'humanité

Digitized by Google

entière, mais cette interprétation n'appartient qu'au petit nombre, à l'élite. Pour la masse, l'utilité n'est donc autre chose que le culte de la personne et des intérêts personnels, en d'autres termes, l'égoïsme. Aucune dialectique n'infirmera cette conséquence.

Dans sa polémique contre les détracteurs de l'utilité, Bentham combat ceux qui invoquent des considérations de sentiment, en faisant observer que ces considérations n'ont rien que d'arbitraire. Ce reproche peut tout aussi bien s'appliquer à son propre système. Les définitions de l'utilité, si l'utilité devient la loi souveraine, ne varieront-elles pas au gré des passions, des caprices de chacun? Dans quel cercle circonscrire l'utilité individuelle pour qu'elle n'empiète pas sur l'utilité sociale? L'arbitraire que l'on a voulu éviter reparaît sous une autre forme. Bentham dit qu'il faut rechercher ce qui est utile, fuir ce qui est nuisible; mais qu'est-ce que l'utile et comment reconnaître ce qui est nuisible? Si l'individu doit sacrifier une portion de ce qui lui est utile pour ne pas nuire à la communauté, qui lui dira où commence, où s'arrête ce sacrifice? La loi, répond Bentham. Soit, mais alors on retombe, à peu de chose près, dans le système actuel, puisque le châtiment se charge des définitions et que la justice sociale tranche seule l'arbitraire du principe. Entre des interprétations diverses de l'utilité la loi décide souverainement. Ce n'était pas la peine de

Digitized by Google

changer le nom en reproduisant la chose. Que l'on condamne un homme à la prison parce qu'il a violé le principe de l'utilité au lieu du principe du devoir, cela ne constitue pas une grande différence dans l'ensemble du régime social. Seulement le devoir refrène les écarts individuels, tandis que l'utilité les excite, ce qui ne ferait pas pencher la balance du côté de l'invention moderne.

On a vu ce qu'était Bentham, un esprit dogmatique, raisonneur, pesant jusqu'aux moindres détails de sa vie. Les organisations de ce genre sont toujours portées à juger des autres hommes par eux-mêmes, à les mesurer sur leurs propres impressions. C'est ainsi que le fondateur de la philosophie utilitaire s'imagine que le monde est peuplé de docteurs qui cherchent, en toute occasion, à se rendre compte de leurs actes. Rien n'est moins fondé que cette supposition. L'habitude, l'instinct sont pour beaucoup dans les déterminations humaines. Ceux-ci obéissent sciemment à des passions irréfléchies, à des inclinations malfaisantes; ceux-là ne voient rien au delà du besoin du moment ou de l'intérêt le plus voisin. La modération et la prévoyance ne sont pas encore ici-bas l'apanage du grand nombre; peut-être ne le seront-elles jamais. Dans tous les cas, il est à désirer qu'en aucun temps on ne s'appesantisse sur ce problème de la vie avec les procédés d'analyse que Bentham et ses disciples ont employés.

Digitized by Google

Dans ce travail de décomposition, la partie la plus subtile, l'essence, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'évapore; et substituer, par exemple, en toutes choses, la raison au sentiment, le calcul à l'inspiration spontanée, serait revêtir l'existence d'un manteau de plomb et la condamner par avance au refroidissement de la tombe. A ce point de vue, la doctrine de l'utilité n'est pas seulement erronée, elle est désolante.

Bentham, en défendant son œuvre, a pris à partie l'ascétisme, en qui il voyait un ennemi redoutable et direct. Si par ascétisme il entend ce que l'on désigne communément sous ce nom, les sacrifices outrés et ridicules, les macérations, les jeûnes, la claustration perpétuelle, il se donne une peine gratuite en l'attaquant : personne aujourd'hui ne défend des puérilités semblables, et il convient de les écarter d'une discussion sérieuse. Mais si par ascétisme Bentham a compris cette faculté de s'abstenir qui distingue l'homme de la brute, cette privation volontaire qui forme une bonne partie de la sagesse, cette compression de certains penchants qui atteste et préserve l'indépendance humaine, si c'est un pareil ascétisme que Bentham a voulu combattre, il s'en prend alors au mobile le plus élevé que la terre ait jamais connu, à celui qui seul peut assurer aux individus quelque dignité, aux peuples quelque grandeur. Les vertus, issues de l'utilité, seront certai-

Digitized by Google

nement des vertus plus étroites que celles qui dérivent du détachement : la simple réflexion l'indique et les faits le prouvent. C'est dans ce sens que les doctrines de Bentham ont exercé un effet fâcheux. On en retrouve l'influence dans cette soif immodérée du profit qui tourmente les générations actuelles, dans un besoin de jouissances chaque jour plus vif et plus général. Tous les moyens sont bons pour arriver à la fortune ; ce qui est utile semble toujours assez moral, et l'intérêt s'empare de la société. Sous cette action dissolvante, le calcul se glisse là où régnait le dévouement, dans l'enseignement, dans la magistrature, dans l'armée, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences. Il n'est rien qui peu à peu ne devienne matière à spéculation, et dans plusieurs cas cette effervescence des intérêts va jusqu'à prendre le caractère d'une émotion publique. Des individus la contagion passe jusqu'aux États. Les peuples ne se battent plus pour un faux point d'honneur, mais ils se battent déjà pour la richesse. De mille côtés on se précipite vers l'utile de toute la vitesse du désir, en laissant le long du chemin ce qui fit la parure des générations antérieures, le désintéressement, l'abnégation, la modération dans la soif du bien-être.

Ces ravages sont évidents et il est impossible de n'y pas reconnaître l'action des doctrines de Bentham et de ses disciples. Certes, l'apôtre de l'utile

Digitized by Google

n'avait pas la conscience de ces résultats : s'il les avait entrevus il n'aurait pas déchaîné un tel fléau sur le monde. Mais, en dialecticien systématique, Bentham s'enivra de sa découverte et n'aperçut les choses qu'au travers du prisme qu'il s'était créé. L'antiquité avait imaginé des supplices pour ceux qui cherchaient à pénétrer le dernier mot de l'oracle et tentaient l'escalade du ciel. Cet orgueil est commun de nos jours, et peut-être aurait-il besoin d'un châtiment. Avec moins d'ambition dans la pensée, Bentham eût été un criminaliste de premier ordre, un esprit éminent dans toutes les branches des sciences morales et politiques. Il a voulu viser plus haut, trouver la loi invariable et universelle, la formule des destinées ; cette poursuite l'a fait dévier vers l'utopie. Il s'est dès lors trouvé dans le cas du chimiste qui cherche la transmutation, du mécanicien qui songe au mouvement perpétuel, du géomètre qui rêve la quadrature du cercle. Il est entré dans le pays des chimères, et la société n'a recueilli de cette excursion que des réalités douloureuses.

—

P. S. Après le chapitre que l'on vient de lire, qu'on me permette de citer une singulière preuve anecdotique de la popularité universelle de Bentham.

Digitized by Google

On la trouve dans la *Bible en Espagne,* dernier ouvrage de cet original missionnaire, moitié Gil-Blas, moitié don Quichotte, M. Georges Borrow.

Le *révérend* bohémien raconte qu'après avoir été arrêté à Finisterra, où l'on s'obstinait à le prendre pour don Carlos, on le conduisit à Corcuvion, où il eut la conversation suivante avec l'alcade :

L'ALCADE. Je vois que vous êtes Anglais, et mon ami Antonio m'informe qu'on vous a arrêté à Finisterra comme carliste.

MOI. Non-seulement comme carliste, mais comme don Carlos lui-même.

L'ALCADE. Quelle ridicule méprise! prendre le compatriote du grand *Baintham* pour un pareil Goth!

MOI. Pardon, senor alcade; qui appelez-vous *grand?*

L'ALCADE. Le grand *Baintham,* celui qui a inventé des lois pour tout l'univers. J'espère les voir bientôt adoptées dans notre malheureux pays.

MOI. Ah! vous voulez parler de Jérémie Bentham : oui, homme très-remarquable dans son genre.

L'ALCADE. Dans son genre! dans tous les genres. Le plus universel génie que le monde ait produit : un Solon, un Platon et un Lope de Vega.

MOI. Je n'ai jamais lu ses écrits. Je ne doute nullement qu'il ne fût un Solon, et comme vous dites,

Digitized by Google

un Platon : mais je n'aurais guère pensé qu'on pût le mettre comme poëte à côté de Vega.

L'ALCADE. Est-ce étonnant ! Je vois en effet que vous ne connaissez pas ses écrits, quoique vous soyez Anglais. Eh bien ! moi, tel que vous me voyez, simple alcade de Galice, je possède tous les écrits de Baintham sur ce rayon, et les étudie jour et nuit.

MOI. Vous comprenez sans doute l'anglais ?

L'ALCADE. Oui... c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'anglais dans les écrits de Baintham. Je suis très-enchanté de voir un de ses compatriotes dans ces déserts gothiques. Je comprends et apprécie vos motifs pour les visiter. Excusez l'incivilité grossière que vous avez éprouvée ; mais nous tâcherons de vous faire réparation. Dès ce moment vous êtes libre ; mais il est tard, il faut que je vous loge près d'ici... mais qu'est-ce que je vois... vous avez là un livre.

MOI. C'est le Nouveau Testament.

L'ALCADE. Quel livre est cela ?

MOI. Une partie de l'Écriture sainte, de la Bible.

L'ALCADE. Pourquoi portez-vous un pareil livre avec vous ?

MOI. Un de mes principaux motifs en visitant Finisterra était de porter ce livre dans ce pays sauvage.

L'ALCADE. Ah ! ah ! voilà qui est très-singulier. Oui, je me rappelle... on dit que les Anglais estiment

Digitized by Google

beaucoup ce livre. N'est-ce pas singulier que les compatriotes du grand Baintham fassent le moindre cas de ce vieux livre monacal (1) !

Certes, si le révérend M. Borrow est ici un narrateur véridique, *le grand Bentham* eût été bien heureux de voir ses ouvrages préférés à l'Écriture sainte... et en Espagne encore.

(1) The Bible in Spain, vol. 2, p. 277.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES HUMANITAIRES.

Les mots semblent destinés à jouer un grand rôle de notre temps : aussi s'ingénie-t-on à en inventer chaque jour de nouveaux. Celui qui figure en tête de ce chapitre n'est ni le moins ambitieux, ni le moins ridicule du vocabulaire moderne. Il a eu une fortune assez grande et a fait assez de bruit pour mériter une place dans le catalogue des déceptions que l'époque a vues naître.

Cependant tout ici se borne à un mot : on chercherait vainement au delà quelque chose de consistant et de solide. Il y a des humanitaires, puisqu'il leur plaît de s'appeler ainsi ; mais il n'y a point

Digitized by Google

de système, point de doctrines humanitaires. On en parle beaucoup et personne ne saurait dire au juste ce que c'est. A peine est-il donné d'entrevoir, au fond de cela, un sentiment vague, un vœu confus, une aspiration d'esprits inquiets et hésitants. Point de secte d'ailleurs, point d'école, mais seulement des rêveurs épars et des échos irréfléchis. Le mot se répète sans que la chose s'explique. Il est donc difficile d'exposer et de discuter des théories qui n'ont ni base réelle, ni formule appréciable. Il faut se contenter de quelques indications fugitives et arrriver à cette conclusion que là où l'on s'attend, sur la rumeur publique, à rencontrer un corps d'idées, on n'en trouve que l'apparence.

De ce qui peut constituer le fond des conceptions humanitaires, il convient d'abord de retrancher les maximes et les sentiments qui planent sur les siècles et n'appartiennent en propre à aucun d'eux. Dans le nombre et au premier rang figurent cette affection mutuelle entre les hommes, cette fraternité que le christianisme a enseignées à la terre et que la philosophie ancienne n'avait pas méconnues. Quelques prétentions que puissent nourrir les humanitaires, il faut croire qu'ils n'ont pas celle d'avoir inventé l'Évangile, c'est-à-dire le code de morale le plus pur et le plus universel qui ait paru ici-bas. Les écrivains qui voudraient faire du dévouement et de la solidarité une découverte récente, feignent

Digitized by Google

d'oublier les divins et immortels préceptes qui ont présidé à l'éducation et au développement des civilisations humaines. Ce ne sont ni les grands principes, ni les nobles modèles qui ont manqué au monde; c'est la pratique de ces principes et l'imitation de ces modèles. Ainsi il ne peut être question ici ni de la charité chrétienne, si expansive et si féconde, ni de la loi de dévouement qui convie les êtres à se considérer tous comme les membres d'une même famille. Les humanitaires peuvent s'approprier ces mobiles supérieurs; mais ils ne les ont pas imaginés.

Il convient aussi, en spécifiant l'objet de leur poursuite, de faire le départ de cette vertu récente qui a reçu le nom de philanthropie et qui est désormais passée dans nos mœurs. La philanthropie est plutôt une charité spéciale et définie, qu'une charité générale et indéterminée. Elle s'adresse plutôt à certaines classes qu'à toutes les classes, à quelques hommes qu'à l'humanité entière; elle exerce un patronage particulier et redresse des injustices de détail. Tantôt ce sont les nègres qui la touchent, tantôt les prisonniers : un jour elle s'occupera des enfants qu'énerve avant l'âge le travail industriel; un autre jour elle créera des caisses d'épargne pour inculquer des habitudes de prévoyance aux populations ouvrières. C'est une vertu essentiellement pratique qui n'a rien de vague ni d'indécis. Le

Digitized by Google

domaine de la souffrance lui appartient ; elle se porte au secours des misères les plus urgentes et des douleurs les plus visibles. Elle se préoccupe moins des idées que des faits et soulage plus qu'elle ne discute.

Sans doute les humanitaires, dans leurs desseins vastes et confus, peuvent emprunter quelque chose à ces divers ordres d'idées et de sentiments. Il ne leur est pas interdit d'invoquer la charité expansive que commande la loi évangélique ni d'incliner vers les pratiques louables de la philanthropie. Mais évidemment ce n'est point là leur découverte, s'ils en ont fait une : il faut porter le regard ailleurs pour trouver la voie d'hommes qui semblent s'ignorer eux-mêmes. C'est une recherche difficile, il est vrai, au milieu du vague dont ils s'enveloppent : cependant on peut la conduire à bien. Il suffit pour cela de les juger plutôt sur la tendance que sur l'expression de leurs idées et, faute de pouvoir connaître ce qu'ils veulent, démêler ce qui les préoccupe. Expliquer les humanitaires, c'est leur ménager une surprise à eux-mêmes : aussi faut-il l'entreprendre sans se flatter d'y réussir.

En procédant avec quelque attention on trouve dans les écrivains qui tiennent à ces sectes, deux catégories distinctes, quoiqu'elles se confondent par quelques points. Ainsi l'on peut ranger d'un côté les humanitaires qui relèvent de la politique ; de l'autre ceux qui relèvent de la philosophie. Cette division

Digitized by Google

permet d'examiner ces utopies avec plus de méthode et de les mieux spécifier.

Les humanitaires qui relèvent de la politique sont tous, à un degré plus ou moins élevé, des continuateurs de l'abbé de Saint-Pierre et des apôtres de la paix perpétuelle. Il n'est donc pas sans intérêt de rappeler ici ce rêve d'un homme de bien. L'excellent abbé, au moment où l'Europe était en feu, méditait un pacte d'alliance entre les rois et une diète souveraine instituée pour juger leurs griefs. Rien n'égalait la candeur avec laquelle il s'abandonnait à sa chimère.

« Je vais voir, disait-il, du moins en idée, les « hommes s'unir et s'aimer; je vais penser à une « douce et paisible société de frères, vivant dans « une concorde éternelle, tous conduits par les « mêmes maximes, tous heureux du bonheur com- « mun; et réalisant en moi-même un tableau si « touchant, l'image d'une félicité qui n'est point « m'en fera goûter quelques instants une vérita- « ble. »

A quoi le cardinal Fleury, à qui l'abbé de Saint-Pierre avait envoyé son plan, répondait avec une ironie qui se ressentait un peu des habitudes de la régence :

« Vos projets sont admirables, monsieur; seu- « lement vous avez oublié un article préliminaire « et que je crois essentiel; c'est d'envoyer une

Digitized by Google

« troupe de missionnaires pour y disposer l'esprit « des princes. »

Rien de plus simple d'ailleurs que le projet de paix perpétuelle. L'abbé de Saint-Pierre se demandait comment le monde moderne n'était pas encore parvenu à constituer une solidarité qu'avait réalisée, à l'aide de la conquête, le monde antique; comment l'Europe, brillant théâtre des sciences et des arts, demeurait en proie à ce fléau que l'on nomme la guerre; comment, après tant de siècles d'expérience, on n'en était pas arrivé à comprendre que toute victoire s'expie, et que la force reprend tôt ou tard ce que la force a donné. Là-dessus, il proposait d'appeler l'attention des monarques vers ce problème, et d'octroyer aux peuples un droit commun qui leur manquait. Il prouvait que, la Turquie exceptée, il existait entre les diverses nationalités européennes, des affinités de religion, de mœurs, de coutumes, d'origines, qui rendaient un accord facile et un pacte susceptible de durée.

Voici où le conduisaient ces prémisses :

« Il se forme de temps en temps, disait-il, des « espèces de diètes générales sous le nom de con- « grès, où l'on se rend solennellement de tous les « États de l'Europe pour s'en retourner de même; « où l'on s'assemble pour ne rien dire; où toutes « les affaires publiques se traitent en particulier; « où l'on délibère en commun si la table sera ronde

Digitized by Google

« ou carrée ; si la salle aura plus ou moins de « portes ; si un tel plénipotentiaire aura le visage « ou le dos tourné vers la fenêtre, si un autre fera « deux pouces de chemin de plus ou de moins dans « une visite, et les mille questions de pareille im- « portance, inutilement agitées depuis trois siècles « et très-dignes assurément d'occuper les politiques « du nôtre.

« Il se peut faire que les membres de cette assem- « blée soient une fois doués du sens commun ; il « n'est pas impossible qu'ils veuillent sincèrement « le bien public ; et on peut concevoir encore qu'a- « près avoir aplani bien des difficultés, ils auront « ordre de leurs souverains respectifs de signer la « confédération générale que je suppose contenue « sommairement dans les cinq articles suivants :

« Par le premier, les souverains contractants « établiront entre eux une alliance perpétuelle et « irrévocable et nommeront des plénipotentiaires « pour tenir, dans un lieu déterminé, une diète ou « un congrès permanent dans lequel tous les diffé- « rends des parties contractantes seront réglés et « terminés par voie d'arbitrage et de jugement.

« Par le second, on spécifiera le nombre des « souverains dont les plénipotentiaires auront voix « à la diète ; l'ordre, le temps, la manière dont la « présidence passera de l'un à l'autre par intervalles « égaux ; enfin la qualité relative des contributions

Digitized by Google

« et la manière de les lever pour fournir aux dé-
« penses communes.

« Par le troisième, la confédération garantira à
« chacun de ses membres la possession et le gouver-
« nement de tous les États qu'il possède actuellement,
« de même que la succession élective et héréditaire,
« selon que le tout est établi par les lois fondamen-
« tales de chaque pays ; et pour supprimer tout
« d'un coup la source des démêlés qui renaissent
« incessamment, on conviendra de prendre la pos-
« session actuelle et les derniers traités pour base
« de tous les droits mutuels des puissances con-
« tractantes ; sans qu'il soit permis de prendre
« jamais les armes l'un contre l'autre sous quelque
« prétexte que ce puisse être.

« Par le quatrième, on spécifiera le cas où tout
« allié, infracteur du traité, serait mis au ban de
« l'Europe et proscrit comme ennemi public ;
« savoir, s'il refusait d'exécuter les jugements de
« la grande alliance, qu'il fît des préparatifs de
« guerre, qu'il négociât des traités contraires à la
« confédération, qu'il prît les armes pour lui résis-
« ter et attaquer quelqu'un des alliés.

« Il sera encore convenu par le même article
« qu'on armera et agira offensivement, conjointe-
« ment et à frais communs, contre tout État au ban
« de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les
« armes, exécuté les jugements et règlements de

Digitized by Google

« la diète, réparé les torts, remboursé les frais et « fait raison même des préparatifs de guerre con- « traires au traité.

« Enfin, par le cinquième article, les plénipoten- « tiaires auront toujours le pouvoir de former dans « la diète, à la pluralité des voix pour la provision, « et aux trois quarts des voix cinq ans après pour la « définitive, sur les instructions de leurs cours, les « règlements qu'ils jugeront importants pour pro- « curer à la république européenne et à chacun de « ses membres tous les avantages possibles; mais « on ne pourra jamais rien changer à ces cinq arti- « cles fondamentaux que du consentement unanime « des confédérés. »

Telle était la pacification de l'Europe en cinq articles, et l'abbé de Saint-Pierre avait eu le soin de dresser la liste des souverains qui devaient intervenir dans ce pacte comme parties contractantes. C'étaient l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie, le roi de France, le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, les États-Généraux de Hollande, le roi de Danemark, la Suède, la Pologne, le roi de Portugal, le roi de Prusse, l'électeur de Bavière, l'électeur palatin, les Suisses, les électeurs ecclésiastiques, la république de Venise, le roi de Naples, le roi de Sardaigne. D'autres souverains, comme les ducs de Modène et de Parme, auraient pu s'associer avec des puissances secondaires pour obtenir un

Digitized by Google

droit de suffrage semblable à l'ancien *votum curiatum* des comtes de l'Empire.

Cet arbitrage une fois réglé et assis sur ces bases, voici, d'après l'abbé de Saint-Pierre, les avantages qui devaient en découler :

1° Sûreté entière que les différends présents ou futurs seraient toujours terminés sans effusion de sang.

2° Sujets de contestation réduits à très-peu de chose par l'anéantissement de toutes les prétentions antérieures.

3° Sûreté entière et perpétuelle, et de la personne du prince, et de sa famille, et de ses États et de l'ordre de succession fixé par les lois de chaque pays, tant contre l'ambition de prétendants injustes et ambitieux que contre les révoltes de sujets rebelles.

4° Sûreté parfaite de l'exécution de tous les engagements réciproques entre prince et prince pour la sûreté de la république européenne.

5° Liberté et sûreté parfaite et perpétuelle à l'égard du commerce, tant d'État à État que de chaque État dans les régions éloignées.

6° Suppression totale et perpétuelle de leur dépense extraordinaire, par terre et par mer, en temps de guerre, et considérable diminution de leur dépense ordinaire en temps de paix.

7° Progrès sensible de l'agriculture et de la po-

Digitized by Google

pulation, des richesses de l'État et des revenus du prince.

8° Facilités de tous les établissements qui peuvent augmenter la gloire et l'autorité du souverain, les ressources publiques et le bonheur des peuples.

Ainsi calculait le bon abbé de Saint-Pierre, justifiant ce que Jean-Jacques Rousseau devait dire de lui. « Convenons que, dans tous les projets de cet « honnête homme, il voyait assez bien l'effet des « choses, mais il jugeait comme un enfant les « moyens de les établir. » Par un surcroît d'illusion, le pacificateur universel avait eu recours à l'histoire pour y trouver, parmi les grands noms, des complices de son idée. Ceux de Henri IV et de Sully s'étaient offerts tout des premiers. En effet, Sully avait imaginé, vers 1603, un pacte entre la France, l'Angleterre et diverses autres grandes puissances du continent, et il avait entrepris deux fois le voyage de Londres pour conduire cette négociation. Mais il ne s'agissait pas, dans ce projet, de faire refleurir l'âge d'or sur la terre : bien loin de là. Il s'agissait d'abaisser l'Espagne alors trop menaçante pour le repos du monde, et de lui opposer un contre-poids dans une coalition européenne. C'est la même politique dont notre époque a pu voir une application nouvelle dans l'alliance des monarques européens contre Napoléon.

Digitized by Google

Dans ces combinaisons ingénieuses, l'abbé de Saint-Pierre n'oubliait qu'une chose, c'est que les événements humains ne se déterminent pas seulement par le calcul et la réflexion. La guerre est le fruit des passions et il est plus aisé de blâmer les passions que de les faire disparaître. Sous une monarchie, le caprice d'un roi, sous une démocratie, le point d'honneur ou les intérêts d'un peuple peuvent amener des collisions tantôt légitimes, tantôt injustes. On a vu la guerre s'élever jusqu'au sublime dans une défense héroïque du territoire, comme celle qui accompagna notre première révolution ; on l'a vue prendre un caractère de grandeur qu'il fallait admirer, même en le condamnant, dans le cours de cette épopée impériale qui promena nos aigles au travers du monde. L'emploi de la force a de graves abus; mais il est quelquefois la seule sanction qui reste à la justice.

Tous les hommes qui, après l'abbé de Saint-Pierre, ont repris son plan de paix perpétuelle, n'ont rien ajouté ni aux arguments, ni aux moyens développés par cet écrivain. Le rêveur du siècle dernier est encore l'humanitaire le plus complet et le plus net des humanitaires connus. Cependant les poëtes sont allés plus loin encore. Tandis que le philosophe se contentait de pacifier les nationalités et les invitait à la concorde, les poëtes ont proposé une réforme plus radicale, celle de les supprimer. Le plus illustre

Digitized by Google

de tous et qu'il ne faut combattre qu'avec les égards dus au talent, a cédé à cet entraînement quand il a dit (1) :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes et ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations, mot pompeux pour dire barbarie !
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux, une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas.

Quelques strophes plus loin, le poëte, complétant sa pensée, ajoute :

. . . . . .
Les bornes des esprits sont les seules frontières ;
Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où sa langue répand ses décrets obéis !
Chacun est du pays de son intelligence.
Je suis concitoyen de tout homme qui pense.
La vérité, c'est mon pays.

Sans doute, ce sont là de nobles et chevaleresques sentiments; mais l'expression en est-elle suffisamment mesurée et raisonnable? Sous le prétexte d'établir un lien universel entre les hommes, n'est-il pas à craindre qu'on n'affaiblisse l'instrument le plus parfait que jusqu'ici la civilisation ait connu, celui de la nationalité? Non, quoi qu'en dise le

(1) M. de Lamartine : *La Marseillaise de la paix*, insérée dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1841.

Digitized by Google

poëte, la nationalité n'est pas la barbarie, elle a servi au contraire à tirer le globe des langes de la barbarie; elle a continué, en l'agrandissant, le rôle qu'ont joué la famille, la tribu, la ville, la caste, la race ; elle a créé un faisceau de ce qui était épars, une force là où il n'y avait que faiblesse, une action simultanée où il n'y avait qu'isolement, un droit où régnait la violence. Plus le rayon de cette solidarité s'est agrandi, plus elle s'est dépouillée de l'esprit d'égoïsme, cela est vrai; mais, en l'étendant outre mesure, on risque de quitter la réalité pour courir à la poursuite d'un rêve, et de sacrifier à une association chimérique des associations effectives, puissantes et fécondes.

Quand on parle de paix et de guerre, il faut éviter les exagérations et ne tomber ni dans la déclamation, ni dans l'idylle. Oui certes, les temps ne sont plus aux défis belliqueux ; le désir du repos est aujourd'hui dans presque toutes les âmes. D'une part les nationalités ne se montrent plus ni aussi jalouses, ni aussi turbulentes ; de l'autre, le commerce et l'industrie étendent leur réseau sur le globe et rendent les ruptures plus difficiles en les rendant plus douloureuses. L'esprit de conquête semble s'être retiré des mœurs des peuples et des conseils des souverains. On commence à entrevoir que la fortune d'un État ne correspond pas toujours à l'étendue de son territoire, et qu'un développement exagéré s'ex-

Digitized by Google

pie par de cruelles représailles ; on se fie moins à la force, davantage à la modération ; on ne veut ni du rôle d'opprimé, ni de celui d'oppresseur ; on ne se joue plus légèrement du sang et de la fortune des hommes. Les prétextes de guerre semblent aussi s'amoindrir : les peuples ne se résignent plus à payer les folies des rois. Les luttes d'équilibre politique et de rivalité nationale sont en défaveur, les luttes de principes paraissent trop dangereuses. Au milieu du déchaînement des cupidités, il n'est qu'une seule guerre vraiment à craindre, celle des intérêts. Mais là encore le remède est près du mal. Dès que la guerre devient un calcul, elle est presque impossible : toute guerre coûte plus qu'elle ne rapporte, et les intérêts que froisse une rupture seront toujours hors de proportion avec ceux qu'elle aura pour but de venger ou de défendre.

Ainsi vont les choses, et pourtant il serait d'une imprévoyance extrême de se fier à ce calme apparent. Les passions humaines ont ménagé plus d'une surprise aux générations antérieures, et de ce qu'elles sommeillent, il ne faut pas s'imaginer qu'elles soient mortes. Le point d'honneur est toujours vif parmi les nations, et bien des malentendus peuvent s'élever entre elles. Naguère encore on contestait à un peuple le droit de disposer de lui-même ; cette prétention ne peut-elle pas renaître et se traduire en voies de fait ? Il ne faut pas se plaindre de ces

Digitized by Google

dispositions ombrageuses ; elles font partie des titres d'une race, elles indiquent un caractère fortement trempé. Il vaudrait mieux, à la rigueur, une susceptibilité exagérée qu'une résignation apathique ; car céder toujours est un mauvais moyen d'éloigner la lutte.

Sans doute rien n'est plus charmant que l'idylle, mais il ne faut pas être seul à en faire. Il est bien d'enseigner le cosmopolitisme et de convier les peuples à détruire les barrières qui les séparent : seulement il importe de ne se livrer à un pareil jeu qu'avec précaution et en se tenant sur la défensive. Si en effet pendant qu'on célèbre ainsi la concorde, d'autres entonnent un chant de guerre, si d'un côté on transforme les glaives en socs de charrue, tandis que de l'autre on les aiguise, il est évident qu'on se prépare une paix semblable à celle dont parle Tacite, la paix de la solitude. Oui, la modération est la première des vertus ; il y a pourtant quelque chose au-dessus d'elle, c'est l'indépendance. Tout en ne défiant personne, il faut se tenir prêt à répondre à tous les défis. On a beau se promettre de n'être point agresseur, il est dans la vie d'un peuple des moments où il ne peut, sans déchoir, manquer au souci de son honneur et au soin de sa défense.

Le tort des tendances des écrivains qui prennent le nom d'humanitaires est précisément d'affaiblir l'esprit de nationalité et d'amortir dans les cœurs

Digitized by Google

le plus noble des sentiments, l'amour de la patrie. En exagérant la pensée de l'abbé de Saint-Pierre, ils en ont changé le caractère innocent et calme. Au lieu d'un accord c'est une abdication qu'ils poursuivent. Quand on feuillette l'histoire, il est aisé de voir que le dévouement au pays, les services et l'honneur militaires y occupent une grande place, et qu'à côté d'inconvénients réels la vie militante offre d'incontestables avantages. C'est elle en effet qui donne du ressort aux caractères, affermit les courages, excite le désintéressement. Les humanitaires supprimeraient tout cela, et Dieu sait ce qu'il arriverait à un peuple qui, à tous les mobiles fiers et généreux d'autrefois, substituerait le calcul poussé jusqu'à la faiblesse, la modération poussée jusqu'au déshonneur.

Telles sont, dans l'ensemble, les idées des humanitaires qui relèvent de la politique. On voit qu'elles sont précises et catégoriques. Il n'en est pas de même de la seconde classe d'humanitaires, c'est-à-dire de celle qui, par la forme et le mouvement des doctrines, se rattache plutôt à la philosophie. Ici, l'on entre dans des régions nébuleuses, où quelques jalons à peine peuvent servir de guides. Le plus saillant de tous est un document émané du chef présumé de cette école (1). Il peuvent servir à constater où en sont les choses.

(1) *De l'Humanité*, par M. Pierre Leroux.

Digitized by Google

Avant tout examen, une réflexion se présente. Si ce siècle doit consacrer l'égalité, ce ne sera pas, on peut l'assurer, l'égalité des intelligences. Jamais on ne vit s'élever plus de prétentions à une science supérieure ; jamais on ne compta plus d'esprits disposés à s'exagérer leur portée et leur influence. C'est le temps des sectaires : il s'en forme sur tous les points. Quand le chef s'est déclaré, les disciples arrivent rapidement. Le monde est plein d'enthousiasmes irréfléchis qui ont des couronnes pour tous les amours-propres. Dès lors les admirations conditionnelles ne sont plus permises : il faut se livrer sans réserve, sous peine de passer pour un ennemi. Le moindre mot de critique est pris en mauvaise part ; on trouve de l'hostilité, même dans le silence. Malheur aux plumes qui se mettent au service de semblables vanités ; elles ne savent pas à quel rude métier elles se vouent.

Pour plusieurs motifs, il n'est pas bon que cela soit ainsi. Cet abus de l'enthousiasme tend à dénaturer l'opinion et à fausser le sentiment public. Que d'idoles ont été, depuis vingt ans, dressées de la sorte sur un piédestal, puis insultées par ceux même qui avaient concouru à l'apothéose. C'est un jeu cruel que d'élever ainsi des hommes pour les précipiter de plus haut, de les enivrer de leur gloire pour jouir ensuite de leur abaissement. Dans le vertige du succès, il n'est personne qui ne soit tenté de se

Digitized by Google

prendre au sérieux. Quand autour de lui tout le monde célèbre son infaillibilité, quel est l'individu qui se refusera à y croire et restera seul de son parti contre ses admirateurs ? L'encens cause des vertiges aux meilleures natures, et la modestie la plus enracinée ne tient pas devant un perpétuel panégyrique.

L'auteur du livre : *De l'Humanité* a été l'une des victimes de cette disposition à l'engouement qui semble être particulière à notre époque. De la meilleure foi du monde, il s'est laissé placer sur un piédestal et n'a pu se défendre contre les obsessions de ses amis. Autour de lui, il entendait répéter avec chaleur que le monde attendait sa parole et qu'il ne pouvait refuser à la terre la révélation dont il avait la conscience. Vaincu par cet enthousiasme, il dut céder, au risque de donner à ses adversaires la preuve de son impuissance et le spectacle de sa chute ;

. . . . . *Tolluntur in altum*
Ut lapsu graviore ruant. . . . .

Cette circonstance nous a valu le seul programme humanitaire qui soit digne de quelque attention et dont voici les principales données.

L'homme, dit l'auteur, est de sa nature et par essence sensation — sentiment — connaissance ; indivisiblement unis : telle est la définition psycholo-

Digitized by Google

gique de l'être. Par ces trois *faces* (1) de sa nature l'homme est en rapport avec les autres hommes et avec le monde, qui, s'unissant à lui, le déterminent et le révèlent. De là, entre l'homme et ses semblables, deux relations qui donnent lieu au bien et au mal. L'homme se met en communion et en société avec ses semblables et c'est la paix ; ou bien il veut violemment les asservir à son profit et c'est la guerre. Du reste le besoin de relation avec d'autres êtres est si inhérent à l'homme qu'il ne se conçoit pas sans famille, sans patrie, sans propriété. Malheureusement ces trois termes de relations ne sont pas aujourd'hui ce qu'ils devraient être. Dans la famille il y a le père et l'enfant, c'est-à-dire l'autorité et l'obéissance ; dans la patrie il y a les chefs et les simples citoyens, c'est-à-dire la hiérarchie, mère de l'oppression ; dans la propriété, il y a les riches et les pauvres, c'est-à-dire la servitude du besoin. Ainsi la famille, la patrie et la propriété, inventées pour le bien de l'homme, peuvent devenir un mal pour lui, et ce qui devait lui donner la liberté lui apporte l'esclavage. La famille a son despotisme, la patrie a le sien, la propriété également.

Ceci posé, l'auteur se sépare et de ceux qui pen-

(1) Il est utile de faire observer ici que plus d'une fois j'emploierai les expressions mêmes de l'auteur afin de ne pas affaiblir sa pensée, mais en déclinant la responsabilité des locutions dont il se sert.

Digitized by Google

sent que la famille, la patrie et la propriété, en raison des vices qui y sont inhérents, doivent être radicalement abolies, et de ceux qui prétendent enchaîner l'avenir au présent et immobiliser, au lieu de les transformer, la propriété, la patrie, la famille. L'auteur n'accepte aucune de ces conclusions, ou plutôt il fait un départ de ce qu'elles renferment, suivant lui, de sain et de raisonnable, et en compose sa formule. Changer en persistant ou se continuer en changeant, voilà ce qui constitue la vie normale de l'homme et par conséquent le *progrès*. Le progrès a donc deux termes en apparence contradictoires. Permanence ou durée et mobilité ou changement. Jusqu'ici la révélation, pour être abstraite, n'en est pas plus neuve. Ce qui devient vraiment original et appartient en propre à l'auteur, c'est cette idée qu'il faut désormais chercher une combinaison où la famille, la propriété, la patrie soient telles que l'homme puisse se développer et progresser dans leur sein sans en être opprimé. En d'autres termes, qu'elles cessent toutes les trois d'être constituées à l'état de *caste ;* en d'autres termes encore, que la famille ne crée pas *l'héritier*, la patrie *le sujet*, la propriété *le propriétaire*, car ce sont les trois seules manières de diviser le genre humain et d'asservir l'homme.

Développant sa pensée, l'auteur explique ce qu'il entend par l'état de caste. Pour la famille, il est deux manières d'en concevoir l'organisation : l'une

Digitized by Google

en vue d'elle-même ; l'autre en vue d'elle-même et du genre humain. Dans le premier cas, l'homme y est esclave ; dans le second cas, l'homme y est libre. Ainsi de la patrie et de la propriété. La loi de l'humanité, ajoute l'auteur, c'est que l'homme tend, par la famille, la patrie et la propriété, à une communion complète, soit directe, soit indirecte avec tous ses semblables et tout l'univers, et qu'en bornant à une partie plus ou moins restreinte cette communion par la famille, par la cité, par la propriété, il en résulte nécessairement une imperfection et un mal. La famille est un bien, la famille-*caste* est un mal ; la patrie est un bien, la patrie-*caste* est un mal ; la propriété est un bien, la propriété-*caste* est un mal. De là cette nécessité de trouver un principe supérieur à l'aide duquel ces trois ordres de relations deviennent complétement réguliers et véritablement satisfaisants.

Le christianisme a donné le sien ; c'est la charité. L'auteur le regarde comme insuffisant et imparfait. La charité ordonne d'aimer le prochain au nom de Dieu, et la nature ordonne à l'homme de s'aimer lui-même. Auquel des deux amours faut-il obéir ? Ils sont saints tous les deux, ajoute notre socialiste, et tous les deux légitimes. La charité chrétienne a le tort de ne fonder l'un que sur les ruines de l'autre. Elle méconnaît les lois de la nature et procède au rebours des instincts de l'homme ; elle ne tient pas

Digitized by Google

compte de la vie terrestre et aspire surtout vers Dieu. Ce n'est pas en vue du fini qu'elle s'exerce, mais en vue de l'infini. L'auteur de *l'Humanité* trouve ce principe étroit, et reproduit contre la loi de renoncement une portion des critiques émises par les sectes saint-simoniennes. Ainsi la charité ne serait pas de l'affection, de l'amour, mais de la compassion, de la pitié, ce qui la rend à la fois défectueuse quant à nous-mêmes et quant aux autres. En elle et par elle, nous ne pouvons ni aimer véritablement les autres, ni nous aimer nous-mêmes. Il y a plus : en croyant ainsi rendre hommage à Dieu, nous le blessons dans ses décrets, car Dieu ne se manifeste que dans le perfectionnement du monde.

De tout ceci l'auteur conclut que la charité a fait son temps et qu'il faut lui substituer un autre principe, celui de la solidarité. Voici quelle en serait la première formule : « *Aimez Dieu en vous et dans les autres.* » Ou bien : « *Aimez-vous par Dieu dans les autres.* » Ou bien : « *Aimez les autres par Dieu en vous.* »

« Le christianisme, dit l'auteur, avait laissé nos « semblables hors de nous, le monde hors de nous. « Donc jamais nos semblables, ni jamais le monde, « unis à nous, ne devaient nous donner ce après « quoi l'homme aspire, le bonheur en Dieu, c'est-« à-dire le bien, le beau, le juste.

« De là le rejet de la vie et de la nature par le

Digitized by Google

« christianisme. De là son Dieu terrible. De là son « paradis et son enfer, également chimériques, « placés qu'ils sont en dehors de la vie. De là son « dogme de la fin prochaine du monde. De là aussi « sa division du temporel et du spirituel. De là « l'Église et l'État. De là les affaires humaines aban- « données aux laïques, les affairs célestes confiées « au clergé. De là le pape et César.

« D'ailleurs les temps n'étaient pas arrivés. Le « christianisme avait une œuvre intermédiaire à « faire. Il fallait, par une communion mystique, « préparer les hommes à une plus parfaite et plus « réelle communion (1). »

En d'autres termes, Jésus-Christ a précédé M. Pierre Leroux, comme la charité a précédé la solidarité. Dans la solidarité se trouve donc le principe supérieur que l'auteur du livre *De l'Humanité* est venu révéler au monde, et qui consiste à s'aimer dans les autres et à aimer les autres dans soi, car s'aimer ainsi, c'est aimer Dieu. L'homme cesse alors d'être isolé ; il n'a plus une famille isolée, une propriété isolée. Son *moi* se retrouve dans toutes ces choses ; il reçoit des autres et leur donne, les a tous pour objet et est à tous leur objet. Il a, c'est toujours l'auteur qui parle, cette possibilité de vivre dans la nature, c'est-à-dire dans l'égoïsme et pourtant de

(1) *De l'Humanité*, p. 212.

Digitized by Google

vivre dans l'humanité, car connaissant sa loi, il réalise cette loi par la politique et le gouvernement.

« Donc, ajoute le révélateur, dans l'enthousiasme « de sa découverte, la société temporelle qui, jus- « qu'à présent, n'avait pas de principe religieux, « en a un. L'Église peut cesser d'exister. Ce qu'elle « avait mission de faire est devenu notre propre « mission. L'Église n'était réellement, dans les « desseins de la Providence, qu'une figure de la « grande Église qui réunira dans son sein ce qui « avait été faussement séparé jusqu'ici, le règne « de Dieu et le règne de la nature (1) !

Voilà une ambition bien grande pour un mot substitué à un autre, sans qu'on puisse voir précisément en quoi l'avenir de la solidarité différera de celui de la charité. Du reste, une fois entré dans la sphère des témérités, l'auteur ne s'arrête plus. D'un trait de plume, il supprime l'enfer et le paradis, l'expiation et la récompense, et déclare que la terre n'est pas hors du ciel. Ici commence une suite de chapitres qui semblent être détachés des *Vers dorés* de Pythagore. L'ordre naturel s'efface devant l'ordre surnaturel, le raisonnement devant le don de seconde vue. Diverses religions ont placé, jusqu'à ce jour, le ciel hors de la terre; c'est une erreur; notre ciel est sur ce globe. Nous y avons vécu, nous y vivons,

(1) *De l'Humanité*, page 219.

Digitized by Google

nous y vivrons. Notre bonheur sera de nous y reproduire dans des conditions de plus en plus parfaites, toujours meilleurs, toujours plus heureux. Insistons sur cette révélation singulière pour ne pas la qualifier plus sévèrement.

« Il y a deux *ciel*, dit l'auteur :

« Un ciel absolu, permanent, embrassant le « monde entier et chaque créature en particulier, « et dans le sein duquel vit le monde et chaque « créature ;

« Et un ciel relatif, non permanent, mais pro- « gressif, qui est la manifestation du premier dans « le temps et dans l'espace.

« Encore une fois ne me demandez pas où est « situé le premier. Il n'est nulle part, dans aucun « point de l'espace, puisqu'il est infini.

« Ni quand il viendra, ni quand il se montrera. « Il ne viendra jamais, il ne se montrera à aucune « créature ; il ne tombera jamais dans le temps, pas « plus qu'il n'appartiendra à l'espace, puisqu'il est « l'éternel.

« Il *est*, il est toujours, il est partout, et tou- « jours et partout les créatures communiquent avec « lui, car c'est lui qui les contient, qui les soutient, « qui les fait vivre. Nous puisons notre raison en « lui, notre amour en lui, la force et la lumière « de nos sens en lui.

« Quant à l'autre ciel, c'est la vie du monde et

Digitized by Google

« des créatures, c'est la vie puisée en Dieu, c'est « la vie manifestée ; c'est le temps, c'est l'espace, « c'est le fini, manifestation de l'infini ; le présent, « manifestation de l'Éternel (1). »

Ainsi, la vie future ne diffère pas de la vie présente, et il ne faut pas chercher de ciel hors du temps et de l'espace. Vous êtes, donc vous serez : ce qui périt, ce sont les manifestations de l'être et non l'être lui-même. Descartes qui, avant Condorcet, avait rêvé l'immortalité pour nos corps, au moyen d'une découverte physique et médicale, était sur la voie du problème. Seulement il rêvait une perpétuité impossible, au lieu d'entrevoir une série de métamorphoses. L'homme, suivant l'inventeur de ce nouveau pythagorisme, fait partie intégrante de l'humanité et ne saurait s'en distraire. L'homme n'est pas seulement une force, une virtualité, mais cette virtualité, cette force, ont, en tant que telles, une nature déterminée. La mort tranche une manifestation de la vie, mais non l'essence même de la vie. L'homme ne peut être ni anéanti, ni s'en aller ailleurs ; car chaque homme est *humanité* et son perfectionnement est indivisiblement uni au perfectionnement de l'humanité. C'est là ce que Giordano Bruno voulait exprimer par cette phrase : « Quand « je vois un homme, ce n'est pas un homme que je « vois, c'est la substance. »

(1) *De l'Humanité*, page 234.

Digitized by Google

Mais si l'homme est l'humanité, qu'est-ce que l'humanité? L'homme, répond très-naturellement notre auteur; « L'homme-humanité, c'est-à-dire « l'homme ou chaque homme, dans son développe- « ment infini, dans sa virtualité qui le rend capable « d'embrasser la vie entière de l'humanité et de « réaliser en lui cette vie. » Est-ce clair? et faut-il pousser plus loin le luxe des définitions?

« L'humanité, donc, est *un être idéal, composé* « *d'une multitude d'êtres réels qui sont eux-mêmes* « *l'humanité en germe, l'humanité à l'état virtuel.*

« Et réciproquement, l'homme est *un être réel* « *dans lequel vit, à l'état virtuel, l'être idéal ap-* « *pelé humanité.* L'homme est l'humanité dans une « manifestation particulière et actuelle.

« Il y a pénétration de l'être particulier homme « et de l'être général humanité. Et la vie résulte « de cette pénétration (1). »

L'homme étant l'humanité et *vice versâ*, le problème de la vie future se réduit à ces termes, que la vie future est en germe dans la vie présente et qu'elle en sera le développement et la continuation. Nous-mêmes, aujourd'hui, que sommes-nous? Les fils et la postérité de ceux qui ont vécu? Mieux que cela : nous sommes au fond et réellement, dit notre auteur, les générations antérieures elles-mêmes.

(1) *De l'Humanité*, pages 251 et 256.

Digitized by Google

Toute solution de continuité dans la vie lui paraît étrange. Un enfant va naître : pourquoi refuserait-on au Créateur le pouvoir de faire renaître dans cet enfant un homme ayant déjà vécu antérieurement ? On oppose, à cette continuation de l'être individuel dans l'être collectif humanité, l'absence de mémoire. A cela, l'auteur répond que le soupçon d'une faculté de réminiscence a souvent circulé parmi les écoles philosophiques. Platon incline dans ce sens, Descartes parle des idées innées, et Leibnitz l'appuie. Il n'y a pas mémoire formelle, mais il y a vague ressouvenir. L'identité ne persiste pas, cela est vrai, mais dans le cours de la vie, l'identité ne se modifie-t-elle pas également ? D'ailleurs, à quelque âge que l'on prenne l'homme, enfant ou vieillard, on trouve chez lui, au même degré, le sentiment de son être, de son *moi*. Cependant le vieillard a vécu et l'enfant commence à peine à vivre. D'où vient que les virtualités sont les mêmes chez l'un et chez l'autre ? N'est-ce pas que la conscience d'un état antérieur, quoique latente, persiste chez l'enfant dans sa nouvelle initiation à la vie ? Ainsi, ajoute l'auteur du système, nous serons, nous nous retrouverons. La mémoire n'est que le cachet fragile de la vie ; il se fait probablement, dans le phénomène de la mort, quelque chose de semblable à ce qui a lieu dans le sommeil. Le sommeil nous régénère ; nous sortons plus vivants, plus forts, avec un certain oubli. La

Digitized by Google

mort est un grand oubli suivi d'une renaissance. Nous n'avons plus le sentiment de l'ancienne existence, mais la nouvelle nous replace au point où l'autre nous a laissés. Pour compléter cette démonstration, l'auteur ajoute que l'antiquité n'a pas pensé là-dessus autrement que lui, et il en cherche dans Virgile, dans Platon, dans Pythagore, dans Apollonius de Thyane, dans Moïse, dans Jésus-Christ, la preuve surabondante et compendieuse. Il est superflu de le suivre dans ce travail d'érudition qui n'ajoute rien à la valeur intrinsèque de son idée fondamentale.

Tel est le document le plus essentiel qu'ait livré au public l'école humanitaire. C'est à dessein qu'il a été analysé ici avec étendue et certes avec plus de sérieux qu'il n'en mérite. Voyons maintenant si ces inventions merveilleuses soutiennent l'examen le plus superficiel.

Dans l'ensemble, il est facile de se convaincre que l'écrivain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves. Il déclare qu'il entend respecter la famille, la patrie, la propriété, et il demande une famille sans chefs, une patrie sans gouvernement, une propriété sans titres. Y a-t-il à discuter des écarts semblables ? La famille lui semble un mal parce que le père y commande au fils ; la patrie lui semble un

Digitized by Google

mal parce que les citoyens y obéissent aux hommes investis du pouvoir ; la propriété lui semble un mal parce que le titulaire en garde la jouissance paisible, à l'exclusion de ceux qui n'y ont aucun droit. Voilà quels vices affreux notre réformateur trouve dans cette triple institution. Est-il possible qu'il ne se soit pas aperçu que la propriété, la famille et la patrie n'existent qu'à ces conditions, et qu'il faut qu'elles soient ainsi, sous peine de ne pas être ? Y aurait-il une famille là où il n'y aurait plus ni ascendant, ni lien, ni ordre successoral ? Y aurait-il une patrie là où tout citoyen discuterait les conditions de son obéissance ? Y aurait-il une propriété là où la sécurité du détenteur se trouverait chaque jour menacée et affaiblie ? Ces questions sont si faciles à résoudre qu'il est presque puéril de les poser.

Notre socialiste n'est pas plus heureux dans la querelle qu'il cherche au christianisme et au mobile fécond qui en émane, la charité. Reproduisant la donnée déjà vieille des saint-simoniens, il reproche à la loi évangélique d'avoir enseigné l'abnégation personnelle et de n'avoir pas fait une assez grande part à l'amour de soi, si puissant dans le cœur de l'homme. C'est là une accusation au moins singulière. A quoi bon stipuler ici-bas pour l'égoïsme ? Il sait se faire une place toujours trop grande et n'a pas besoin d'être excité. Est-il nécessaire d'encourager l'homme dans le penchant qu'il a à s'aimer, à

Digitized by Google

se placer au-dessus de tout, à ne voir rien de préférable au culte de sa propre personne ? Un pareil mobile garde une énergie suffisante pour résister souvent aux conseils de la morale et aux devoirs de la religion, et l'on voudrait en empirer encore les effets par une sanction ostensible. A cela les saint-simoniens et l'auteur du livre *De l'Humanité* répliquent que puisque la compression n'a pas pu, dans le cours des siècles, réduire un pareil instinct, c'est qu'il est dans la volonté du Créateur et dans la nature de l'homme que cet instinct persiste. Qu'est-ce à dire et de quoi se compose la vie ? N'est-elle plus un combat perpétuel contre les instincts les plus vifs ? N'est-il pas dans la destinée de l'homme de trouver presque toujours, à côté du penchant, un devoir, à côté de toute jouissance, une restriction. Dérober ce qui plaît est un mouvement instinctif, d'où vient que la réflexion le maîtrise ? Désirer une femme est un mouvement spontané et involontaire, s'ensuit-il que la promiscuité doive être considérée comme la loi des relations entre les sexes ? Pour dominer les appels des sens et les inspirations de l'égoïsme, l'homme a besoin de lutter ; mais où serait le mérite sans la lutte, où serait la liberté ? La résistance aux instincts est le plus beau titre de l'homme ; hors de là on retombe dans ce fatalisme dégradant qui accompagne l'obéissance aux impulsions naturelles.

Digitized by Google

L'auteur du livre *De l'Humanité* ne semble pas pardonner au christianisme de prendre son point d'appui hors de cette terre, et d'offrir à l'homme, comme perspective et comme récompense, les joies d'un monde meilleur. Cette explication du problème de la vie lui paraît erronée, et il en donne une autre pour faire suite à la théorie de la solidarité. Quand on est révélateur complet, il convient en effet de tout régler, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel. Cependant ce sont là des entreprises téméraires, et le vertige gagne facilement la pensée, quand elle gravit de telles cimes. Le voile qui couvre nos existences est toujours bien épais, et si nous avons puisé dans l'éducation de l'esprit et dans l'expérience des siècles, quelques notions plus vraies sur la pratique de la vie, sur son but social, sur son caractère définitif, si nous entrevoyons d'une manière plus claire le rôle que l'humanité est appelée à jouer sur ce globe, il faut avouer que notre puissance s'arrête là, et qu'une fois hors des sphères qui lui sont assignées, notre raison s'agite, sans point d'appui, dans un cercle d'hypothèses aventureuses. Cette ardeur à poursuivre une solution impossible prouve autant la vanité de nos efforts que la grandeur de leur objet. En de telles matières, la véritable philosophie est celle qui avoue son impuissance; la fausse philosophie a plus d'ambition et moins de scrupules.

Digitized by Google

Dans le système surnaturel de notre auteur, il ne faut pas que l'homme porte son regard hors de la terre. La vie future, c'est la vie actuelle avec quelques douceurs de plus et un mouvement incessant vers la source de toute grandeur et de toute joie, vers Dieu. Telle est notre immortalité. Certes, la perspective n'excitera qu'un médiocre enthousiasme : le séjour terrestre n'est guère fait pour engendrer des regrets profonds. Encore si la vie future continuait complétement la vie présente, on pourrait se plaire dans l'idée de retrouver un jour les souvenirs qui nous sont chers, les lieux familiers, les personnes aimées. Par un certain côté le cœur se rattacherait à cette idée de renaissance. Les êtres dont la mort brise les liens auraient la chance de se rejoindre, de se revoir. Hélas! la nouvelle métempsycose n'invite pas même à un tel espoir : les êtres reparaissent dans leur identité, mais la vie nouvelle ne se rattache en rien aux manifestations antérieures. On a une suite d'existences isolées, sans lien entre elles, et n'ayant pas la conscience les unes des autres. Ainsi le veut l'inventeur de ce système : il faut que l'humanité s'y résigne. Elle est vouée désormais au supplice que les poëtes païens infligeaient à Sisyphe et aux Danaïdes ; elle roulera éternellement le même rocher et emplira la même cuve sans fond. Toutefois, au point de vue numérique, cette explication de la vie future offre quelques embarras. Comment

Digitized by Google

concilier l'hypothèse de la renaissance des êtres dans leur identité avec un accroissement ou une diminution de population sur l'étendue du globe? Si le nombre augmente, il y a nécessairement une émission nouvelle; s'il décroît, il y a des identités évanouies. D'où viennent ceux qui sont en plus? Où vont ceux qui sont en moins? Les excédants et les vides sont autant de problèmes.

Au fond de ce triste système, se cache une pensée plus funeste encore, c'est celle d'un égoïsme poussé au delà de cette vie. On dirait que l'auteur a voulu exciter l'homme à l'amélioration du séjour terrestre par l'espérance de retours successifs. Parez le globe, dit-il aux hommes, car c'est votre demeure éternelle que vous parez. On a eu tort de croire que vous irez habiter d'autres sphères, vous êtes enchaînés à celle-ci. Embellissez donc votre maison; vous profiterez de ces embellissements; l'œuvre de vos mains ne sera pas entièrement perdue pour vous. Tel est le conseil qui découle de cette loi de perpétuité des individus au sein de l'espèce. On ne saurait prêcher un égoïsme plus raffiné. Qu'il y a loin de là au désintéressement délicat qui respire dans les vers du fabuliste :

> Eh bien! défendez-vous au sage
> De se donner des soins pour le bonheur d'autrui?

A quelque point de vue qu'on l'envisage, le programme humanitaire ne soutient pas la discussion.

Digitized by Google

C'est ce qui arrive toujours quand l'homme veut toucher à des questions interdites à son intelligence. Platon raconte que le temple de Delphes portait deux inscriptions mystérieuses. L'une, éloquent résumé de la sagesse des Grecs, disait : « *Connais-toi toi-même;* » l'autre, expression d'une sagesse plus élevée encore, disait : « *Rien de trop.* » Les écrivains humanitaires ont péché contre le second de ces axiomes. En interrogeant l'homme, ils ont voulu trop le connaître. Ils en ont été punis ; l'esprit de vertige est descendu sur eux.

En résumé, aucune de ces sectes n'a fait des ravages dont on puisse s'inquiéter. Les unes s'en prenaient aux nationalités, les autres à la tradition religieuse ; les forces n'étaient pas à la hauteur de pareilles entreprises. La religion et les nationalités ont essuyé des assauts plus rudes et ce n'est ni les chimères d'une métempsycose, ni le rêve d'une paix perpétuelle qui pourront les mettre sérieusement en péril.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Cette suite de déviations et d'écarts auxquels notre temps est en butte, et dont il importait de fixer le caractère, peut se rattacher à deux causes dominantes, les inspirations de l'orgueil et les calculs de l'intérêt. La vanité individuelle et l'égoïsme humain y occupent une grande place. On peut y voir, d'un côté, l'effort de quelques hommes qui aspirent à se faire un nom par le sophisme, de l'autre, la tactique de quelques mauvaises passions qui essayent de surprendre un brevet de légitimité.

Quant à l'orgueil, jamais le monde des écrivains n'en fut plus infecté; jamais on ne vit autant d'hommes s'enivrer d'eux-mêmes et de leur gloire,

Digitized by Google

se décréter l'immortalité et conduire leur propre apothéose. Les lettres ont été ainsi encombrées de réputations parasites, acceptées dans un jour de surprise, et contre lesquelles le bon sens public n'a pas su entièrement se défendre. Le sanctuaire de la science n'a point été épargné non plus; les faiseurs de systèmes l'ont pris d'assaut et en ont fait le théâtre de leurs expériences. Il n'a pas dépendu de cette pléiade de faux prophètes que la société ne fût bouleversée de fond en comble.

Quant aux calculs de l'intérêt, ils se font jour de mille manières et procèdent par des envahissements successifs. Sans doute un pareil culte n'a, en aucun temps, disparu de dessus la terre, mais il n'avait pas la prétention d'y jouer le premier rôle, et d'ailleurs la morale ne l'amnistiait pas. Tout en cédant à de pareils penchants, on honorait les hommes qui avaient la force d'y résister, on regardait le désintéressement, le détachement des richesses comme des titres à l'estime et des vertus dignes de respect. Aujourd'hui cet hommage même est supprimé et cette dernière pudeur s'efface. On obéit aux appels de l'intérêt, non-seulement avec l'élan de la passion, mais encore avec le calme d'une bonne conscience. Cette poursuite seule semble importante; tout le reste paraît bien petit. Voilà par quel point se touchent les sectes et les doctrines qui font l'objet de cet ouvrage; l'ambition d'un rôle excessif chez les

Digitized by Google

uns, chez les autres, la soif immodérée des jouissances.

Cependant il serait injuste de les confondre dans une même condamnation. Les utilitaires, entre autres, demandent à être classés à part. Chez beaucoup d'entre eux des qualités supérieures s'unissent à des intentions saines, et, en repoussant la doctrine, il convient de rendre justice aux hommes. Si leurs idées appartiennent à cette suite d'études par un côté, celui d'un système de calcul et d'évaluation appliqué à la vie morale, elles s'en séparent par la modération, la sagesse et la régularité qui les distinguent. Il y a aussi une réserve à faire pour les humanitaires qui, au milieu de bien des folies, ont su néanmoins se tenir en garde contre la provocation directe et la déclamation turbulente.

En somme, ce spectacle est curieux à examiner. Avec l'audace particulière aux temps agités, notre époque aura repris un à un les plus grands problèmes que puisse aborder l'esprit humain, et, après bien des excursions inconsidérées, elle en reviendra au point de départ, plus lasse qu'éclairée, heureuse de se reposer sur une combinaison imparfaite, mais réelle, des déceptions essuyées dans cette revue de combinaisons imaginaires. Il est bon que ces expériences se fassent, et que des éclaireurs aventureux marchent en avant de la société; mais il importe aussi de faire justice des fausses lueurs que ces

Digitized by Google

hommes sèment sur le chemin, afin que le monde ne soit pas détourné des voies régulières que la Providence lui a tracées.

Digitized by Google

APPENDICE.

HOBBES ET HARRINGTON (1).

Les temps agités sont féconds en systèmes. Le désordre des faits passe alors dans les esprits, et l'imagination, mal contenue, reçoit le contre-coup de l'indiscipline extérieure. On s'égare parce que tout s'égare; les écarts de raisonnement suivent les écarts de conduite. Un coup d'œil sur l'histoire fournirait au besoin ce témoignage que les époques de révolution ont toujours déterminé l'apparition de nombreux sophismes, et qu'avant de retrouver leur assiette,

(1) Quoique ces deux penseurs n'appartiennent pas à l'époque contemporaine, ils trouvent ici une place naturelle parmi les écrivains qui se sont occupés de questions sociales, Harrington surtout en sa qualité d'utopiste très-peu connu et fort original.

Digitized by Google

les sociétés ont eu, en ces temps de crise, à traverser à la fois la turbulence des actes et l'égarement des idées.

Le dix-septième siècle presque tout entier se produit, en Angleterre, sous cet aspect et avec ce caractère. Il s'ouvre par la conspiration des poudres, à l'avénement de Jacques Ier; et ballotté dès lors de la monarchie à la république, de la persécution puritaine à la réaction catholique, marqué, juste au milieu de son cours, par le supplice d'un roi, il ne trouve de repos que dans un changement de dynastie et le couronnement de Guillaume III. Aucune ère, si ce n'est l'ère française qui vient de s'écouler, n'offre de catastrophes plus grandioses et de bouleversements plus soudains. Les passions religieuses s'y mêlent aux fureurs politiques; la dictature militaire s'y exerce tantôt avec le protecteur au nom d'une piété farouche, tantôt avec Monck au profit d'intrigues privées. Jamais contraste plus tranché ne sépara une nation en deux factions plus diverses: ici une austérité habile, là une légèreté imprévoyante; des deux côtés le courage et le dévouement. Quel peuple et quel temps! Cromwell, par l'acte de navigation, assure au pavillon national un monopole justifié par le succès, et Jacques II lui-même, oubliant que les vaisseaux de la France portent alors sa fortune, s'écrie, du haut du promontoire de la Hogue: « Dieu! que mes braves Anglais se battent

Digitized by Google

bien ! » L'amour de la patrie est le seul lien qui survive à ces déchirements et à ces luttes.

Hobbes et Harrington sont, dans l'ordre philosophique, l'expression de cet état des esprits et de ce choc des croyances. Ils ont aussi leur terrain commun, celui des systèmes ; leur drapeau commun, celui de l'innovation. Mais l'un poursuit ses recherches dans le sens du pouvoir absolu, l'autre dans le sens d'une liberté extrême, et tous les deux arrivent aux dernières conséquences de leur idée. Ils vivent dans le même tourbillon, s'inspirent des mêmes événements pour en tirer des interprétations inverses ; ils meurent presque ensemble, à vingt-sept mois de distance, après avoir glorifié l'un le despotisme, l'autre l'anarchie. A ce titre, l'étude de ces penseurs offre un intérêt particulier. Il est curieux de voir les faits se réfléchir dans leur intelligence d'une manière opposée, et les conduire à des conclusions diamétralement contraires. Hobbes avec sa vigueur de raisonnement, Harrington avec la sincérité de ses illusions, résument assez bien les deux grands partis qui divisaient alors l'Angleterre : le trône d'un côté, le peuple de l'autre, sans conciliation possible entre eux et avec l'épée pour les départager.

Commençons par Hobbes. On sait que, chargé, à l'âge de vingt ans, de l'éducation du jeune comte de Devonshire, il parcourut le continent avec son élève, et rapporta de ce voyage des connaissances

Digitized by Google

étendues et variées. L'Italie était alors le foyer des grandes lumières ; il y séjourna longtemps, et se montra à Florence l'un des disciples les plus assidus de Galilée. L'étude des sciences exactes donna dès ce temps à son esprit une direction à la fois dogmatique et positive, et avant Locke il se fit, d'une manière ouverte, le représentant du sensualisme philosophique. On se tromperait toutefois si l'on jugeait de ce premier mouvement vers les doctrines de la sensation par les conséquences qu'en tirèrent plus tard les encyclopédistes français, et notamment Condillac et Cabanis. Hobbes aurait plutôt, à ce point de vue, une tendance vers le scepticisme, dont il est le véritable père; car Spinosa ne vint qu'après lui. Avant le célèbre juif d'Amsterdam, Hobbes avait dit que hors du fini, il n'y a pour l'homme ni connaissance ni certitude. Le temps et l'espace, voilà son domaine ; et ainsi Dieu, s'il n'échappe pas au sentiment, échappe au raisonnement. Hobbes va plus loin encore, il nie la certitude morale. Le vrai et le faux, d'après lui, ne sont que des termes de convention dont on ne saurait en aucune façon vérifier la réalité. La raison naît en nous d'une manière artificielle. L'être aime ce qu'il désire, et sa volonté n'est que le dernier objet de son désir. Posséder ce que l'on a souhaité, tel est le bonheur, et il s'éteint par la satisfaction. Il y a sans doute une vertu; mais elle consiste à régler les mouvements de la volonté

Digitized by Google

de la manière la plus utile, la plus saine, la plus raisonnable.

Certes, voilà une philosophie qui, pour un temps religieux, s'en tenait bien exclusivement à la terre. Aujourd'hui même on n'oserait pas professer une doctrine où les fonctions de l'âme occupent une place aussi secondaire. Hobbes était moins timide ; il disait résolûment et ouvertement ce qu'il pensait. Sa philosophie affectait, comme celle de Spinosa, des formes géométriques; sa métaphysique se composait de théorèmes. C'est là l'écueil de tous les esprits qui appliquent aux objets surnaturels les procédés des sciences exactes. Repoussant tout ce qui ne peut pas se démontrer, ils aboutissent nécessairement à une négation universelle. Les éléments de cette doctrine se révèlent dans le premier ouvrage de Hobbes : *De cive* (du citoyen), qu'il écrivit à Paris, où il était venu chercher un asile contre les persécutions politiques ; mais ses véritables développements ne se trouvent que dans le *Leviathan*, et surtout dans le *Décameron philosophique*, qui semble être la dernière expression de son système.

Les idées de Hobbes sont complètes en ce sens qu'il a étudié l'homme dans trois ordres de relations, celles qui l'élèvent à Dieu, celles qui stipulent ses droits vis-à-vis de ses semblables, celles qui règlent ses devoirs envers les souverains. Les sphères religieuse, sociale et politique sont ainsi parcourues.

Digitized by Google

On vient de voir combien le philosophe se montre réservé en ce qui touche le ciel : il est en revanche très-formel pour ce qui ne se dérobe pas à nos moyens de connaître. L'homme devient pour lui l'objet d'une enquête minutieuse, et, il faut l'ajouter, très-peu flattée. Hobbes est humoriste ; il ne voit pas l'espèce en beau, et la grande famille humaine est à ses yeux une race de loups toujours prêts à s'entre-dévorer (1). L'expression est dure, fût-elle vraie. On reconnaît là une victime des tempêtes politiques, un proscrit que la guerre civile a exilé de ses foyers, et qui est sorti de ce spectacle le cœur saisi de pitié et de douleur. L'homme, ajoute notre philosophe, n'est pas sociable si on le considère dans son essence, dans sa nature. Sa vie en société est un accident : ce n'est pas la bienveillance qui le maintient dans cet état, mais la crainte. Ainsi toute civilisation est un phénomène factice, sans consistance, sans motif. Le hasard a terminé le premier rapprochement, la violence seule en a maintenu la durée, changeant de la sorte un fait fortuit et involontaire en un fait permanent et oppressif.

De prémisses pareilles devaient découler des conséquences singulières. Hobbes n'en affaiblit aucune. Tous les hommes sont nécessairement armés les uns contre les autres : la volonté réciproque de se

(1) *Homo homini lupus.*

Digitized by Google

nuire les anime invariablement. De la part de ceux-ci, c'est un désir de s'imposer ; de la part de ceux-là, c'est la nécessité de résister à ces usurpations. Ainsi la nature pousse tous les êtres au combat, les bons comme les méchants ; les méchants pour attaquer, les bons pour se défendre. En même temps elle leur inspire le sentiment d'une égalité naturelle ; car la vie d'un homme est constamment à la merci du premier bras venu. De là trois principes : l'un, que tous ont droit sur toute chose par suite de l'égalité naturelle ; l'autre, que tous ont un égal besoin de faire valoir ce droit nécessaire à la conservation de chacun ; enfin le troisième, que chacun est juge de la convenance des moyens à employer pour atteindre ce but.

Ces principes signifient une guerre, une guerre implacable, comme état régulier des sociétés. L'égalité d'individu à individu se reproduit de peuple à peuple, ou d'un certain ensemble de populations à un autre ensemble, et l'égalité des combattants détermine l'égalité de la lutte, c'est-à-dire son éternité. Cela peut-il être accepté, subi sans espoir de remède ? Hobbes pense qu'il faut essayer de sortir de cette situation, et d'après lui il n'y a qu'un moyen, c'est de consacrer pour les uns le droit de conquête, pour les autres l'obligation de la servitude. Ou de gré ou de force, il faut que cette combinaison prévale, soit que le vainqueur l'impose au vaincu, soit

Digitized by Google

que d'un commun accord on s'y réfugie. Dans l'état naturel, il importe donc de constituer une puissance qui ne souffre point de résistance, que rien ne limite et ne contienne, et qui possède immédiatement et essentiellement le droit de faire ce que bon lui semble. En d'autres termes, l'anarchie n'a qu'un contrepoids, le pouvoir absolu. Plus ce pouvoir est fort, mieux l'ordre est assuré, et avec l'ordre le bonheur des populations. Telles sont les conclusions de Hobbes en ce qui touche la vie sociale : il veut un pasteur et un troupeau, un maître et des esclaves.

Historiquement, voici comment il amène les hommes à l'état de société. Il suppose un mobile qu'il nomme la *droite raison*, et qui n'est autre chose que le calcul personnel à l'aide duquel on recherche ce qui sert et l'on évite ce qui peut nuire. La vie naturelle a des inconvénients qui sollicitent les populations à s'unir, à devenir solidaires sous de certaines conditions et avec l'aide de certaines règles. Or cette solidarité, cette union, ne peuvent s'accomplir qu'au moyen de l'abandon d'une partie des droits que l'homme tient de la nature. Si chacun retenait le droit qu'il a sur toute chose, il est évident que le même droit s'exerçant sur le même objet provoquerait un conflit sans fin. Il faut donc, pour obtenir quelque trêve, procéder par voie de concessions. C'est ainsi, par exemple, que la propriété individuelle a été fondée, et que la communauté

Digitized by Google

s'est trouvée légitimement dessaisie en faveur de divers possesseurs, investis en outre d'une faculté de transmission. Ce pacte a été le fait décisif des agrégations humaines. Le pouvoir qu'a chaque membre de disposer de ce qui lui appartient est le vrai lien des sociétés, et Hobbes donne à cette libre disposition un tel caractère d'inviolabilité, qu'il soutient même que les conventions extorquées sont obligatoires. Il se pose le cas suivant : « Si j'ai promis à « un voleur, pour racheter ma vie, de lui compter « mille écus le lendemain sans le citer en justice, « dois-je tenir ma promesse ? » Et il n'hésite pas à répondre affirmativement, en s'appuyant sur la logique. Quel motif invoquer pour manquer à sa parôle ? La crainte ? mais il n'est rien dans notre contrat social qui ne soit fondé sur ce mobile. Croit-on que le pauvre subisse par un autre motif que la crainte du châtiment le spectacle d'une richesse dont d'autres jouissent et sur laquelle il ne peut porter la main ? Ainsi dit Hobbes, et il ne voit pas qu'il tombe ici dans une pétition de principe. Une promesse extorquée est précisément l'une des violences contre lesquelles la force sociale a pris les armes ; c'est une usurpation de la propriété, et parce qu'elle s'exerce sur la volonté au lieu de s'exercer sur la chose même, elle ne change pas de caractère. Le vol immédiat serait de dérober une somme dans la poche du passant ; le vol médiat, c'est de lui arracher la promesse

Digitized by Google

de la payer le lendemain. Le procédé seul est changé; au fond l'acte est le même.

En cela la vue de Hobbes est de ne point affaiblir le principe de terreur qu'il croit salutaire pour les sociétés. Il ne veut pas que l'on discute l'obéissance. Si aujourd'hui la révolte a lieu pour des fins légitimes, demain elle peut éclater à propos de vues qui le seront moins. La soumission au pouvoir ne peut-elle pas aussi être considérée comme une promesse extorquée? Ne peut-il pas venir dans l'esprit du sujèt la pensée de débattre les conditions de son assujettissement? C'est la crainte de Hobbes; et à ses yeux, une autorité qui, à un degré quelconque, se laisse mettre en discussion, n'est plus une autorité. On ne l'attaquerait que par un imperceptible détail, qu'elle n'en serait pas moins compromise : sa véritable puissance est de ne pouvoir être entamée. De là naît le droit politique qui résume et absorbe le droit naturel et le droit social. Jamais dans cette extension des pouvoirs suprêmes on n'alla plus loin que Hobbes : il a consacré l'idéal du despotisme et de l'autocratie. Comme gage de sécurité publique, l'association des bons citoyens ne lui paraît pas suffisante; il prévoit entre eux des dissidences, et craint de voir naître la diversité là où l'unité est nécessaire. Cette perspective lui fait repousser les systèmes de gouvernements pondérés, et il ajoute : « Puis donc « que la conspiration de plusieurs volontés, ten-

Digitized by Google

« dant à un même but, ne suffit pas pour le main-
« tien de la paix, il faut qu'il s'élève une seule
« volonté qui obtienne ce résultat. Or cela ne peut
« se faire si chaque particulier ne soumet sa volonté
« à celle d'un autre ou d'une assemblée dont l'avis
« sera absolument suivi et tenu pour celui de la
« généralité. » On peut voir ici que Hobbes, en constituant le pouvoir absolu, n'entend pas en saisir exclusivement un prince, un roi, un souverain, mais qu'il admet au contraire que l'exercice pourrait en être déféré, avec le même fruit, à une assemblée unique.

A cette puissance formidablement organisée, notre philosophe remet sur-le-champ deux épées, comme il les nomme : l'épée de justice et l'épée de guerre. L'épée de justice est le droit de punir, délégué au prince ou à l'assemblée ; l'épée de guerre est le droit d'entretenir une armée et d'en disposer librement, sans contrôle, dans un intérêt de répression intérieure ou de défense extérieure. Au milieu de ces délégations sans limites, il ne reste plus qu'une garantie au peuple gouverné, c'est la modération et la justice de celui ou de ceux qui gouvernent. Toute attribution leur appartient; ils font des lois et veillent à leur exécution ; ils nomment à tous les emplois civils et militaires sans autre règle que leur caprice. Hobbes va plus loin : il leur abandonne un contrôle souverain sur la pensée. La discussion, d'après lui, ébranle l'obéissance, et

Digitized by Google

hors de l'obéissance il n'y a plus de sécurité. A quoi bon d'ailleurs répandre des nuages dans l'intelligence des peuples, les faire douter du régime sous lequel ils vivent ? Il ne suffit pas que l'abandon de leurs droits soit entier, il faut encore qu'il soit sans retour, sans arrière-pensée. Cet état doit devenir une seconde nature, passer dans les mœurs, dans la vie des générations, sans que jamais leur conscience puisse être troublée par une aspiration furtive ou un regret mal contenu. Pour couronner cette conception, Hobbes ajoute : « De ce que « chaque particulier a soumis sa volonté et subor- « donné sa force à celui qui possède la souveraine « puissance, il s'ensuit que le souverain doit être « injusticiable quoi qu'il entreprenne. »

Récapitulons les sacrifices divers qu'exige notre penseur pour arracher les générations aux misères de l'anarchie. Il lui faut un peuple sans volonté, sans droits, presque sans activité, soumis à une assemblée ou à un prince qui résume toutes les activités, toutes les volontés, tous les droits. Ce prince est juge, législateur, arbitre de la paix ou de la guerre : il dispense les emplois et pose les limites dans lesquelles doit s'exercer la pensée ; supérieur aux lois, il est infaillible et inviolable. Vraiment c'est à ce point de vue qu'un souverain serait, comme l'ont dit les courtisans de toutes les époques, l'équivalent d'un Dieu sur la terre. On ne saurait

Digitized by Google

imaginer une abdication plus formelle de tous en faveur d'un homme ou d'un corps constitué.

L'exemple de Hobbes est le témoignage frappant des erreurs où peut conduire l'abus de la logique. Il faut croire que les troubles de l'époque avaient réagi sur cet esprit vigoureux, et qu'au milieu de l'absence de tout frein et de toute loi, il désirait pousser ses contemporains vers l'exagération contraire. A l'aspect de tant de passions déchaînées, il s'était demandé si la terre n'était pas en effet peuplée d'animaux féroces qu'il fallait museler par des institutions arbitraires. Cette manière d'envisager la société, en ne s'isolant pas suffisamment de circonstances accidentelles, dut faire de Hobbes un juge partial et un critique prévenu. D'un point de départ excessif, il fut ainsi entraîné vers des conclusions effrayantes. Il glorifia l'absolutisme, et le présenta au globe comme sa seule planche de salut; il ne laissa aux générations humaines, dans le présent comme dans l'avenir, d'autre alternative que celle d'un éternel déchirement ou d'une abjection éternelle. Il n'admettait pas que l'harmonie pût aussi bien naître de l'éducation des peuples que de leur assujettissement, du concours des volontés que de leur soumission. Il ne croyait ni à la perfectibilité de l'espèce, ni à l'amélioration du milieu dans lequel elle est destinée à vivre. Ce sont là des ellipses qui condamnent irrévocablement le système

Digitized by Google

de ce philosophe, et font de lui une sorte d'Héraclite décidé à ne voir que le mauvais côté des choses d'ici-bas.

Sa principale erreur consiste à considérer un état social comme une institution fixe, et l'homme comme une organisation immuable. Rien de plus variable pourtant que ces deux éléments d'appréciation. L'échelle des sociétés, même de notre temps, compte de nombreux degrés depuis la civilisation la plus raffinée jusqu'à l'anthropophagie, et ce qui convient aux unes comme forme de gouvernement conviendrait difficilement aux autres. Que dans l'enfance des peuples il ait fallu leur choisir des tuteurs, auxquels on déléguait des droits étendus, l'histoire le prouve et les résultats le justifient. Mais pour l'humanité comme pour l'homme il y a aussi un travail de croissance qu'il est impossible de méconnaître. Quand les nations touchent à leur majorité, elles demandent des comptes de tutelle quelquefois terribles, et s'emparent, soit de gré, soit de force, de l'administration de leurs intérêts.

Il y a d'ailleurs dans la donnée de Hobbes une inconséquence qui n'a pas été assez remarquée. La base de son argumentation est celle-ci : que l'homme est essentiellement méchant, et qu'il faut agir sur lui par voie de compression en lui donnant un chef despotique. Mais ce chef apparemment sera un

Digitized by Google

homme, et comme tel méchant aussi. Voici donc l'autorité placée entre des mains disposées à en abuser, et dans ce poste élevé la dépravation va se produire en raison de la puissance. Pour éviter de s'entre-dévorer, les populations se seront mises à la merci d'un homme qui les dévorera. On ne peut pas réprouver l'espèce humaine en masse, et croire qu'elle fournira des exceptions pour les seuls pasteurs des peuples. On condamne alors des êtres insociables et méchants à vivre sous le joug d'un être méchant et insociable. Avec sa logique pessimiste, c'est pourtant là que Hobbes est amené. Il y a plus : quand on proclame l'infaillibilité d'un simple mortel, il faut au moins nourrir l'illusion qu'à quelques égards il pourra justifier ce privilége exorbitant, cette immunité excessive. Mais ici rien de pareil : Hobbes déclare tous les hommes méchants, et en même temps il veut qu'il y en ait un d'infaillible. Explique qui pourra ces contradictions !

Une autre chimère de Hobbes c'est de voir, dans un régime arbitraire, le gage d'une paix assurée entre les hommes. Historiquement c'est le contraire qui est prouvé. On peut lire dans les annales du monde à quels bouleversements le pouvoir absolu l'a livré sur tous les points, dans tous les temps. Ces hommes qui disposaient souverainement du sort de leurs semblables et qui n'avaient en face d'eux ni contrôle ni contre-poids, ont presque tous dépassé

Digitized by Google

la mesure d'une oppression supportable, et la révolte est née des excès d'une autorité sans limites. Quand cette explosion n'éclatait pas à l'intérieur, les princes absolus trouvaient d'autres moyens de compromettre la paix du monde. Ils faisaient payer aux peuples la folle enchère de leurs vanités et de leurs défis de souverain à souverain. Le plus futile prétexte, un caprice d'ambition, une querelle d'étiquette, suffisaient pour engager les nations dans d'interminables guerres, et il s'ensuivait alors la situation décrite par le poëte latin :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Ainsi, la donnée de Hobbes n'est pas seulement inadmissible au point de vue abstrait, elle reçoit en outre de la part des faits le plus complet démenti; elle ne remplit pas l'objet qu'elle s'est proposé; elle n'affranchit pas du désordre. On a beau immoler à ses pieds la liberté des individus, leur dignité, même leur conscience, ces sacrifices sont insuffisants et n'atteignent pas leur but. La société demeure ce qu'elle était, exposée au trouble, incertaine du lendemain : seulement elle s'est dessaisie de tout ce qui faisait sa parure et sa force. Les idées absolues ont toujours cet inconvénient, de ne pas s'adapter aux réalités de la vie humaine, qui se compose de tempéraments et de transactions. Tout ce qui se produit, tout ce qui se fait ici-bas, manifeste un

Digitized by Google

caractère essentiellement relatif; relatif quant au temps, relatif quant à l'espace. Sous des types en apparence stationnaires, l'humanité se modifie d'une manière profonde, et chacune de ces métamorphoses est accompagnée des angoisses inséparables de tout enfantement. Ceux donc qui voudront enfermer l'humanité dans un système rigoureux, inflexible, s'égareront comme l'a fait Hobbes, et n'auront pas au même degré que lui ce talent de dialectique qui l'a placé au rang des esprits les plus originaux de l'Angleterre.

En jugeant ce philosophe sur ses écrits, on serait tenté d'y voir un misanthrope qui se tenait à l'écart du monde pour mieux le juger, et se défiait d'un contact qui assouplit toujours les convictions. Hobbes n'était rien moins que cela. Aubrey, son contemporain, qui a écrit sa vie, le peint comme un homme aimable, spirituel et même un peu caustique. Ses relations étaient des plus sûres. Le comte de Devonshire lui voua un attachement qui ne se démentit jamais, et qui fait autant d'honneur au maître qu'à l'élève. Dans les orages de sa vie, Hobbes trouva toujours chez ce seigneur un asile contre la persécution, et ce fut dans un de ses châteaux, à Hardwick, qu'il s'éteignit en 1679, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Il faut croire que cette mort fut paisible, quoi qu'aient pu écrire les biographes qui l'accusent d'athéisme et lui reprochent de n'avoir

Digitized by Google

pas soutenu son rôle jusqu'au bout avec une égale fermeté. La vie de Hobbes se partagea, pour ainsi dire, entre la France et l'Angleterre. Ce fut à Paris qu'il composa le meilleur de ses ouvrages, *De cive;* ce qui n'empêcha pas de le remplir de diatribes contre le catholicisme. Dans le *Leviathan* ces attaques sont poussées plus loin encore : le sarcasme y est prodigué à pleines mains. Aussi le clergé français s'émut-il de cette guerre qu'on venait allumer sur son propre théâtre, au mépris des devoirs de l'hospitalité. Il parvint à faire expulser Hobbes, qui se trouva alors sous le coup d'un double ostracisme, et fut obligé de se tenir, pendant plusieurs années, caché dans les terres de son élève. Cette vie errante et persécutée explique beaucoup d'assertions du philosophe, et trahit le sentiment dont il s'inspira pour juger les sociétés. Cependant l'avénement de Charles II lui rendit quelque repos. Ce prince avait connu Hobbes à Paris, où il reçut même de lui quelques leçons de mathématiques. L'accueil qu'il fit au savant fut des plus gracieux : il lui accorda plusieurs audiences, et lui assura une pension sur sa cassette. Hobbes n'aimait pas les courtisans; mais il savait les ménager. « Il est permis de se servir de mauvais « instruments, avait-il coutume de dire, pour se « faire du bien. » Quelqu'un le plaisantait un jour sur cette tolérance, et s'étonnait qu'elle fût compatible avec la philosophie humoriste dont il était le

Digitized by Google

propagateur. « Si l'on me jetait dans un puits, ré-
« pliqua Hobbes, et que le diable me présentât son
« pied fourchu pour en sortir, je le saisirais à l'in-
« stant même. » Hobbes était donc un homme d'esprit plutôt qu'un censeur morose, et il est à croire qu'il n'avait pas la conviction complète du système auquel il voua sa plume. La thèse lui parut belle, et il l'adopta. Cette gymnastique du raisonnement n'était pas étrangère aux compositions d'alors, et dans le siècle dernier Jean-Jacques Rousseau lui dut une partie de sa célébrité. Prendre une idée absolue et la conduire jusqu'à ses derniers confins, est une tâche qui a toujours souri aux hommes de quelque valeur. Le paradoxe est une arme brillante; manié avec habileté, il tient l'attention en haleine. On ne lui doit pas des conquêtes solides; mais il répand quelque gloire et provoque quelque bruit autour des noms qui s'y appuient. Tel fut Hobbes, qu'on peut regarder comme le précurseur de Spinosa dans la philosophie de la sensation, et comme le continuateur de Machiavel dans l'empirisme politique. Ingénieux et profond, il mit une vaste érudition au service de pensées fausses. Vers la fin de ses jours, il se servait de toute espèce de lecture, en disant avec finesse qu'à un certain âge l'esprit a tout au plus la force de digérer les choses dont il est rempli (1).

(1) Ce mot de Hobbes a été repris, dit-on, par l'un de nos plus doctes esprits philosophiques, M. Royer-Collard.

Digitized by Google

Cette lassitude frappe surtout les écrivains qui sacrifient au sophisme. Le champ de l'erreur est borné; la raison seule a devant elle un espace sans limites.

Digitized by Google

APPENDICE.

HOBBES ET HARRINGTON. (SUITE.)

Voici maintenant, à côté de Hobbes et dans le même cercle d'événements, un penseur qui peut être regardé comme son antithèse. On le nomme Jacques Harrington ; il est issu d'une fort ancienne famille du Rutland. Ce n'est plus là une intelligence de la trempe de celle de l'auteur du *Leviathan ;* mais, par certaines facultés délicates, par quelques éclairs où perce le génie, il se montre supérieur à son contemporain et en avant de lui. En célébrant la force brutale et la domination du petit nombre, Hobbes s'est posé comme l'énergique défenseur du passé ; Harrington, en ouvrant l'accès du pouvoir à

Digitized by Google

presque toutes les classes, en se déclarant pour l'ensemble contre le détail, pour le droit de tous contre le droit de quelques-uns, a plus particulièrement pressenti l'avenir et entrevu le gouvernement des classes moyennes, qui prévaut aujourd'hui dans plusieurs États du globe. Dans ce sens, Harrington a pour ascendant direct le célèbre chancelier Thomas Morus, qui lui-même relève en ligne directe de Platon. Harrington, pourquoi éviter le mot? est un utopiste et l'un des enfants de cette nombreuse famille qui, pour échapper au réel, s'abrite dans l'imaginaire. Le spectacle des mêmes violences conduisit ces deux penseurs vers des combinaisons opposées. L'un voulut comprimer les passions; l'autre leur donner un aliment qui les rendît moins malfaisantes. Évidemment, dans l'œuvre d'Harrington l'intention est plus saine que les moyens; tandis que dans l'œuvre de Hobbes le moyen a plus de valeur que le principe. Un âge de fer est plus facilement réalisable qu'un âge d'or, et il sera toujours plus aisé d'étouffer la plainte d'un peuple que de le rendre heureux.

Harrington est donc un rêveur; mais un rêveur innocent, sans engagement avec les partis, absorbé dans un idéal qui le met au-dessus des intrigues contemporaines. Ce n'est pas qu'il n'eût dans l'esprit et dans les manières une finesse et une distinction remarquables, et qu'à certains égards il n'offrît

Digitized by Google

les qualités du courtisan accompli. On va le voir échapper, quoique gentilhomme de la chambre de Charles Ier, aux foudres puritaines, et résister au choc qui brise la royauté. Volontiers parmi les têtes rondes on le prend pour un cavalier, et parmi les cavaliers pour une tête ronde. Il n'a ainsi ni les avantages ni les inconvénients d'une situation décidée ; il n'est jamais ni triomphant ni vaincu. De la part d'Harrington, cette modération n'est pas un calcul ; elle est dans le caractère ; elle a ses racines dans la réflexion, dans un système arrêté. C'est une âme sans passion, où le sentiment de la justice domine surtout, et qui ne comprend la haine à aucun point de vue. Il a son monde chimérique dans lequel il se rejette toutes les fois que les perspectives s'assombrissent et que l'horizon se trouble. Sa véritable vie est là, non ailleurs. La monarchie, la république, la restauration passent à ses côtés, sans lui inspirer ni une sympathie entière, ni une entière répugnance. Comme un célèbre politique de la révolution française, l'abbé Sieyès, notre utopiste a son plan de constitution dans la poche, et il n'en admet pas d'autres.

La jeunesse d'Harrington fut, comme celle de Sydney, de Milton et de Gray, studieuse et réfléchie. Ses professeurs eurent plutôt à le contenir qu'à l'exciter, et ses camarades ne pouvaient se défendre d'un peu de respect pour sa gravité précoce. En-

Digitized by Google

fant, il s'était promis d'occuper la première période de sa vie par de longs voyages sur le continent, et afin de s'y préparer, il se livra à l'étude de presque toutes les langues européennes. La mort de son père, survenue pendant sa minorité, le mit en état de réaliser son projet. Jusque-là pourtant, l'esprit du jeune Harrington ne s'était point encore arrêté sur la science qui plus tard allait devenir sa passion dominante. Quand il quitta l'Angleterre, la politique n'entrait pas encore dans le programme de ses études; et comme il le dit dans une page de ses livres : « Monarchie, anarchie, aristocratie, dé-« mocratie et oligarchie, étaient pour moi des mots « barbares, dont le dictionnaire seul pouvait me « donner la signification. »

Ses voyages furent longs et heureux. La Hollande l'attira d'abord : c'était un pays curieux, qu'animait une nationalité récemment conquise par les armes. Ce jeune peuple, à peine délivré du joug de l'Espagne, se livrait à cette ardeur d'entreprises qui suit toujours l'avénement à la liberté. Harrington fut frappé de ce spectacle et ravi de ce phénomène. En Hollande, il rencontra la reine de Bohême, alors fugitive et victime des vicissitudes de la guerre de trente ans. Son oncle, lord Harrington, avait été le gouverneur de cette spirituelle princesse; cette circonstance valut au neveu le plus gracieux accueil. L'électeur découronné demandait en ce moment des

Digitized by Google

secours à toutes les puissances du Nord contre la ligue catholique qui l'avait expulsé de ses États. Harrington l'accompagna à la cour de Danemark ; mais, malgré les instances dont il fut l'objet, il sacrifia ces nobles amitiés au désir de poursuivre ses projets. De Copenhague il vint en France, où il ne fit pas un long séjour, passa en Allemagne, où le retinrent longtemps ses observations et ses études, puis il gagna l'Italie, siége des grandes connaissances et patrie des esprits supérieurs. C'est en Italie surtout qu'Harrington devait recueillir les éléments de ses recherches futures. La variété des régimes sous lesquels ce pays vivait alors, les républiques dont il était semé, le mélange des pouvoirs temporels et religieux, les règles de hiérarchie qui présidaient à ces organisations diverses, l'influence des lettres et des arts présente sous tous les points, enfin cet ensemble de grandeur ancienne et de civilisation nouvelle, ce prestige des souvenirs et des traditions, tout passionna au plus haut degré le jeune voyageur, et le rendit accessible aux rêves d'une combinaison systématique qui devait être l'idéal de ces institutions éparses.

Parmi ces gouvernements, celui qui étonna le plus Harrington fut la république de Venise. Ce mystérieux pouvoir, malgré ses sévérités sombres, portait en lui un tel caractère de force, que l'âme du voyageur en fut comme subjuguée. Ce n'était pas là

Digitized by Google

sans doute l'organisation qu'il devait plus tard imaginer, mais c'était du moins un gouvernement, et dans l'état de crise où l'Europe se trouvait alors, entre l'embrasement de l'Allemagne et les symptômes d'une révolution en Angleterre, ce calme apparent de l'État vénitien, la discipline qui y régnait, la vigueur de ses lois, l'autorité de son aristocratie, formaient un contraste plein d'intérêt et une exception qu'il était impossible d'envisager avec indifférence. A Florence, Harrington trouva les souvenirs, récents encore, du prince des politiques, de Machiavel. Il recueillit ses traditions et s'y procura ses livres. Cependant, quelque impression que la lecture de tels écrits eût laissée dans la pensée du jeune philosophe, ce n'est pas le nom de Machiavel qui se trouve en tête de son grand ouvrage, mais celui de l'historien de la république de Venise, Giannotti, publiciste moins téméraire et aussi bien plus obscur, qui supplanta l'auteur du *Prince* dans la place de secrétaire de l'État de Florence, et fut ainsi la cause d'un échec d'amour-propre auquel Machiavel fut, dit-on, sensible jusqu'à en mourir. En plaçant Giannotti au-dessus de Machiavel, Harrington continuait l'outrage, et faisait peser sur sa mémoire une nouvelle humiliation. A Rome, notre voyageur trouva un admirable théâtre pour des recherches en tout genre, et y enrichit ses collections d'un butin précieux. C'est à son séjour dans cette ville

Digitized by Google

que se rattache une anecdote qui a été souvent racontée. Harrington avait obtenu une audience du saint-père, il s'y rendit; mais quand le pape, suivant l'usage, lui présenta sa mule à baiser, l'Anglais se refusa à ce singulier honneur. Plus tard, le bruit de ce petit scandale arriva jusqu'en Angleterre, et des amis officieux en informèrent Charles Ier. Harrington était alors bien en cour, et, même avant son départ pour le continent, il avait été admis au baise-main du roi, selon l'étiquette anglaise. Quand il reparut à White-Hall, Charles alla vers lui pour lui reprocher sa susceptibilité en matière de cérémonial, et l'affront inusité qu'il avait fait au souverain pontife. Directement mis en cause, Harrington se tira d'affaire comme le courtisan le plus délié : « Sire, dit-il, quand un homme a baisé la main de « Votre Majesté, il ne doit baiser l'orteil de per- « sonne. » Cet à-propos spirituel valut à Harrington la place de gentilhomme de la chambre.

A son retour en Angleterre, Harrington était un cavalier accompli. Il avait successivement visité les États de l'Europe septentrionale, la Hollande, la France, l'Allemagne, l'Italie, et rien n'avait échappé à sa pénétrante observation. Quand plus tard il eut à émettre les vues qui lui étaient personnelles, cet ensemble de voyages et d'études se réfléchit dans les pages qu'il signa, dans les projets qu'il mit en avant. Cependant cette œuvre laborieuse n'appar-

Digitized by Google

tient pas à ses jeunes années ; il attendit pour s'y livrer les inspirations de la maturité et les conseils de l'expérience ; aussi trouve-t-on à cette date comme une lacune dans sa vie et une page blanche dans ses travaux. On voit néanmoins que ses relations avez la cour continuent, et qu'il s'y maintient sur un pied de domesticité familière. Plus tard, Harrington tente un autre effort : il tourne les yeux vers la carrière politique, et brigue un siége au parlement ; mais il échoue dans sa candidature, quoique ses sympathies pour un gouvernement populaire fussent de notoriété publique. Les passions commençaient à être très-fougueuses, et sans doute on trouva Harrington trop modéré. Lui-même, il faut le dire, n'aurait pas voulu d'un succès acheté par des concessions indignes de lui.

Une circonstance décisive vint pourtant mettre notre philosophe en évidence. Quand il s'agit de ramener de Newcastle, en 1646, le roi Charles que livraient les Écossais, ce fut lui que l'on désigna pour l'accompagner en sa qualité d'homme neutre entre les divers partis, et personnellement bien vu du monarque. Tels sont les termes qui caractérisèrent sa mission. Harrington avait alors trente-cinq ans, et commençait la période sérieuse de sa carrière. Le roi se montra fort aise de sa présence ; il savait combien Harrington avait le cœur sûr et les manières élevées ; il trouva en lui un ami, et, dans

Digitized by Google

une certaine mesure, un confident. Pendant longtemps Harrington fut attaché à la personne du roi, qui se plaisait à ses entretiens. Ils raisonnaient ensemble de livres et de peinture, de politique et de diplomatie, et Charles reconnut bientôt dans on interlocuteur un esprit singulier mais exercé, une intelligence que débordaient les notions spéculatives et l'ardeur des théories. La plus grande liberté régnait dans leurs rapports; le roi déchu pouvait désormais tout entendre. Harrington ne lui cachait pas ses préférences pour les institutions républicaines, et le roi défendait de son côté l'établissement monarchique avec toute la chaleur d'un intéressé. Aucune conversion n'était, il est vrai, possible; il y avait, des deux parts, une opinion trop arrêtée sur le sujet du débat. Cependant cette discussion, renouvelée souvent, ne changea pas la nature des rapports affectueux qui existaient entre le monarque et le démocrate : leurs âmes s'étaient comprises.

Dans Charles Ier, Harrington découvrit un personnage bien différent de ce que l'avaient fait les passions politiques. Quand l'adversité l'eut frappé, ce monarque ne fut plus que l'homme des douleurs. Aucun outrage, aucune violence ne purent altérer sa sérénité, troubler sa résignation. Harrington assista à cette suite d'épreuves, et fut frappé de la grandeur avec laquelle elles furent subies. Ses sympathies se manifestèrent dès lors d'une manière plus

Digitized by Google

ouverte, et dans une occasion importante il se rangea du parti du roi, en déclarant que la mesure des concessions était comblée. C'en fut assez pour lui faire encourir la disgrâce de Cromwell et des parlementaires. On s'alarma de cet attachement qui éclatait d'une manière aussi hardie, et on priva le roi de la compagnie de l'homme qui avait su adoucir sa captivité. Harrington ne revit plus Charles qu'à Saint-James, et dans le triste jour où le souverain monta sur l'échafaud. Avant le moment du supplice, l'infortuné monarque honora son ami d'un dernier souvenir. Voici ce que dit Aubrey, écrivain contemporain, au sujet de cette scène : « Harrington « se trouvait sur l'échafaud même quand le roi fut « exécuté. A diverses fois, il m'a, depuis ce temps, « parlé de Charles Ier dans des termes de dévoue- « ment et d'affection incroyables. Sa mort fut pour « lui le sujet d'un tel chagrin, qu'il en fit une longue « et dangereuse maladie. » En effet, ce lamentable spectacle affecta Harrington au point qu'il ne se releva jamais de cette secousse. On le vit tomber dans une mélancolie profonde, et se renfermer dans une retraite absolue ; on craignit d'abord que ses facultés intellectuelles n'eussent été dérangées, et l'on ne se rassura que lorsqu'on le vit reprendre ses études avec plus d'ardeur et d'opiniâtreté que jamais.

Dès ce moment commence pour lui une période nouvelle. Il a vu ce que la société réserve à ceux

Digitized by Google

qui aspirent à y jouer un rôle ; il a le sentiment complet d'un état meilleur que celui qui prévaut. Peut-être la scène récente a-t-elle laissé dans son esprit quelques dispositions qui ressemblent à une idée fixe, et qui, sans avoir le caractère d'un trouble mental, déterminent néanmoins un autre ordre d'impressions que celles du bon sens vulgaire. Pour la moyenne des intelligences, le génie est une exception qui, dans bien des cas, côtoie la folie. Ce dédain des choses présentes, cette aspiration intense vers l'inconnu, qui ont été le partage des grands penseurs, n'obtiennent pas toujours, de leur vivant, le nom et la valeur que la postérité leur assigne ; on y voit volontiers le signe d'un égarement individuel, et les écarts d'une imagination qui n'est pas complétement saine. Harrington, sans avoir la puissance ni d'un Socrate ni d'un Galilée, en était là. Il se retranchait dès lors du monde réel pour vivre dans le monde de ses rêves ; il avait trouvé la clef des destinées humaines, le mystère de l'harmonie politique, le problème de la paix perpétuelle ; cela suffisait pour remplir sa vie et illustrer son nom. Son opinion fondamentale était qu'un gouvernement n'est pas une institution aussi arbitraire, aussi accidentelle que communément on le suppose ; que dans l'ordre des phénomènes sociaux comme dans celui des phénomènes naturels, certaines causes doivent invinciblement produire des effets faciles à prévoir,

Digitized by Google

et non moins faciles à dominer. Appliquant cette donnée aux désordres dont l'Angleterre était alors le théâtre, il ajoutait que ces désordres ne provenaient entièrement ni des fautes du prince, ni des erreurs du peuple, mais de circonstances qui avaient altéré la vie nationale, et modifié les relations entre le souverain et les sujets. De là, un conflit inévitable, une lutte nécessaire dont il ne fallait pas accuser les hommes, mais les événements. Que faire pour prévenir le retour de ces métamorphoses sanglantes, de ces déchirements douloureux? Harrington avait sa recette toute prête dans un plan de république idéale, modèle d'un gouvernement sans défaut, qu'il intitulait *Oceana*.

Oceana, c'est l'Angleterre, et voici comment Harrington entend sa régénération. Océana est un pays libre, sous la loi d'une égalité politique fortement garantie. Un petit nombre de devises et d'axiomes suffit pour le rendre parfaitement heureux : il est vrai que ces devises sont d'un prix inestimable. Ainsi, Harrington pose ce principe, qu'un état réfléchit dans sa situation intérieure la condition de la propriété, suivant qu'elle repose sur un seul détenteur, ou sur le plus petit nombre, ou sur le plus grand nombre. Toland (1) affirme que

(1) Ce Toland est l'un des esprits les plus bizarres de ce temps : il se fit remarquer par un scepticisme effronté, par des débauches scandaleuses et une prodigalité folle. Il fut éditeur des œuvres de

Digitized by Google

c'est là une découverte aussi noble et aussi féconde que celle de la circulation du sang, de l'imprimerie, de la poudre à canon, de la boussole et des verres lenticulaires : il y eût sans doute ajouté l'attraction newtonienne s'il eût écrit quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, Harrington fondait son égalité politique sur l'équilibre du pouvoir et de la propriété. Dans son système, une répartition agraire, combi-

Jacques Harrington et y ajouta ses propres rêveries. Catholique irlandais, il passa au protestantisme, et, comme gages de son apostasie, écrivit des libelles contre la religion romaine. Par une dernière singularité, il se composa lui-même l'épitaphe suivante, aussi ambitieuse que mensongère :

H. S. E.

JOANNES TOLANDUS.

Qui in Hiberniâ propè Deriam natus,
In Scotiâ et Hiberniâ studuit.
Quod Oxonii quoque fecit adolescens;
Atque Germaniâ plus semel petitâ
Virilem circâ Londinum peregit ætatem.
Omnium litterarum excultor,
Et linguarum plus decem sciens.
Veritatis propugnator,
Libertatis assertor,
Nullius autem sectator aut cliens
Nec nimis, nec malis est inflexus,
Quin quam elegit viam perageret
Utili honestum anteferens.
Spiritus cum æthereo patre
A quo prodiit olim, conjungitur.
Ipse verò æternum est resurrecturus;
At idem futurus *Tolandus* nunquàm.
Natus nov. 30.
Cætera ex scriptis pete.

Digitized by Google

née en vue du rang de chaque individu, et qui ne pourrait être ni agrandie, ni réduite, devait empêcher les individus et les castes d'opprimer la masse à l'aide d'un monopole territorial. Suivant lui, tous les États de l'Europe, régis par les institutions féodales et marqués du sceau de la domination gothique, étaient jetés dans de perpétuels désordres par le manque de contre-poids. Le manque de contre-poids dans le règne d'un seul homme amenait la tyrannie; dans celui du petit nombre, l'oligarchie; dans celui de la multitude, l'anarchie et la révolte. Tout défaut d'équilibre, toute altération dans ce contre-poids nécessaire, livraient les États à des fluctuations sans fin, à des souffrances, à des désordres. Comme preuves à l'appui de sa proposition, Harrington invoquait l'histoire des gouvernements éteints et celle des gouvernements en cours d'expérience. Il avait apporté à cette recherche un soin si minutieux et si attentif, qu'il était parvenu à constater que les rois d'Angleterre avaient, depuis la proclamation de la grande charte, porté trente fois atteinte à ce pacte politique, et que, sous Charles Ier, cette violation presque inaperçue ne s'était pas répétée moins de neuf fois. On peut ajouter qu'il en est ainsi de toutes les chartes.

Cet équilibre nécessaire dans la propriété, ces limites infranchissables devenant la base de la république, les assises supérieures allaient se compo-

Digitized by Google

ser d'une magistrature organisée d'après un mode particulier à Harrington. Cette magistrature résultait d'une élection par la voie du scrutin ; elle se renouvelait à l'aide d'un roulement. Un sénat nommé à majorité de suffrages toujours libres, toujours sincères, était investi du pouvoir, et à des époques déterminées le tiers de ses membres se retirait pour faire place à d'autres. Par ces éliminations obligatoires et ces acquisitions successives, cette assemblée écoulait ses vieux éléments pour s'infuser une vie nouvelle ; et l'autorité souveraine, à la fois muable et fixe, rajeunissait sa physionomie et maintenait son intégrité. Tel était l'idéal d'Harrington. Dans ce régime fondé sur une égalité systématique, aucune faction ne pouvait surgir pour s'attribuer soit la puissance, soit les richesses. L'élection réglait l'une, la loi limitait les autres. Dès lors, plus de révoltes, plus de luttes : de quoi auraient-elles pu naître ? Un peuple n'attente pas à son repos sans motif, et ne se condamne pas à un suicide gratuit. Quand l'intérêt public prévaut, ce sont les lois qui gouvernent ; quand l'intérêt privé prend le dessus, ce sont les hommes. Harrington repoussait le gouvernement des hommes ; il appelait le gouvernement des lois. On voit que rien ne manque à son idylle, pas même une certaine sagacité dans les aperçus.

Harrington n'était pas, bien s'en faut, l'admirateur d'une monarchie tempérée, et il n'est pas inu-

Digitized by Google

tile, à ce sujet, de reproduire quelques-uns des reproches fort justes qu'il adresse à cette forme de gouvernement : « Dans une monarchie tempérée « d'aristocratie, dit-il, la noblesse pesant à la fois « sur le roi et sur le peuple, le roi est obligé tout « à la fois de combattre la noblesse dans l'intétêt du « peuple, et le peuple dans l'intérêt de la noblesse. « De son côté, le peuple a deux ennemis, les nobles « et le souverain, et il s'insurge contre eux. La « lutte dure ainsi jusqu'à ce que l'un de ces pou- « voirs absorbe les deux autres, ou qu'ils s'affaiblis- « sent tous les trois dans ces chocs quotidiens, au « point de devenir une proie offerte à un état mieux « constitué et plus puissant. Une monarchie tem- « pérée n'est donc pas un bon régime ; mais s'il est « vrai que de telles conditions d'énervement et de « décadence ne puissent pas se produire dans notre « *Oceana*, on sera obligé de convenir que c'est là « une excellente, une parfaite, une immortelle « république ! »

Quel enthousiasme d'auteur !

On se tromperait, toutefois, si l'on allait croire que l'égalité d'Harrington est l'égalité vulgaire que poursuivent les démocrates niveleurs. L'auteur de l'*Oceana* s'empresse, au contraire, d'exprimer des réserves et de maintenir des distinctions dans les rangs de la société. Il va plus loin : il assure que, depuis Moïse, toute république a eu pour fondateur

Digitized by Google

un gentilhomme, car, dit Harrington, le génie de la poésie, de la législation, des arts, des lettres, peut visiter toutes les professions ; mais le génie de la politique est l'apanage exclusif du gentilhomme Et plus loin, il ajoute : « Il est tout aussi impossible « de se figurer une armée composée de soldats sans « officiers, ou d'officiers sans soldats, qu'une répu- « blique digne de ce nom composée d'un peuple sans « noblesse et d'une noblesse sans peuple. » Étrange contradiction ! Voici un esprit téméraire, qui n'a rien respecté dans la sphère politique, qui voue les fortunes à une mutilation légale, soumet le pouvoir à un système de rotation incessante, ne respecte rien de ce qui est, ni institutions, ni coutumes, ni préjugés, et pourtant, au milieu des ruines qu'il a faites, ce novateur impitoyable se souvient qu'il est issu d'une ancienne famille, qu'il est gentilhomme, et par un retour sur ses idées, il déclare qu'il n'y a pas sans gentilshommes de république possible. Le cœur humain a vraiment des capitulations singulières.

Un livre ainsi conçu, animé par une invention originale, devait tenter la curiosité publique. L'auteur, à l'appui de sa conception essentielle, avait prodigué les détails curieux. Dans un coup d'œil historique, il commençait par récapituler toutes les institutions des temps passés, depuis la communauté théocratique de Moïse jusqu'à la jeune république de Hollande ; il en résumait les avantages et les in-

Digitized by Google

convénients, les bienfaits et les vices ; il opposait à la loi écrite les mécomptes de l'interprétation ; il suivait le genre humain dans cette voie de tâtonnement et de doute où il marche depuis l'origine du monde et le berceau des sociétés. De là, passant aux annales de l'Angleterre, il les envisageait avec plus d'étendue et plus d'autorité, mêlant à une critique ingénieuse de curieux passages d'érudition ; montrant partout l'activité de sa science et l'étendue de ses recherches. Cette étude le conduisait à l'exposition de ses propres plans, auxquels, dans un intérêt de lecture, il avait donné la forme d'une fiction. Devant un grand concile de législateurs comparaissaient les défenseurs des diverses formes de gouvernement, et la république d'*Oceana* était à son tour appelée à faire valoir son système. Ces débats, on le devine, étaient conduits de manière à assurer le succès de la combinaison favorite, mais ils étaient néanmoins exposés avec une certaine mesure et une apparente impartialité.

Malgré l'attrait que ce livre pouvait offrir, l'*Océana* ne fut publiée qu'après beaucoup d'hésitation et de longs retards. Harrington reculait toujours devant l'émission d'une œuvre qu'il regardait comme imparfaite, et d'ailleurs son régime imaginaire allait soulever les passions de deux partis également alarmés. Une notoriété prématurée s'était pourtant emparée de l'ouvrage ; les amis d'Harrington en avaient

Digitized by Google

porté les lignes essentielles, les points capitaux, à la connaissance du public. Ainsi l'idée était déflorée ; elle courait la ville, exposée à tous les commentaires. Ces indiscrétions lui furent fatales. On sut qu'il s'agissait d'un équilibre à établir entre le pouvoir et la propriété, et l'on trouva que c'était beaucoup de bruit pour une petite découverte. Tant que le secret s'était maintenu, et qu'il avait été seulement question d'un plan de gouvernement dont on se promettait des merveilles, un grand émoi s'était manifesté au sein des partis politiques triomphants ou abattus. Les pachas du nouveau sultan, les lords et les majors généraux du protecteur se sentirent mal à l'aise sur leurs siéges usurpés, tandis que les cavaliers, qui connaissaient les sympathies républicaines d'Harrington, lui adressaient de vifs reproches de son adhésion publique à des doctrines subversives. Cela dura tant que l'*Oceana* fut une énigme : ébruitée, elle n'effraya plus personne. On comprit que c'était plutôt l'œuvre d'un utopiste que celle d'un politique pratique. Les craintes se calmèrent ; la curiosité même s'émoussa. Cependant la publication, ainsi compromise, ne pouvait plus être différée. Les amis et les ennemis d'Harrington la sollicitaient également ; le soin de sa gloire et de son honneur lui en faisait un devoir. Il obéit aux circonstances, et livra son manuscrit à une impression hâtive, faite par pièces et morceaux, distribuée dans divers ateliers.

Digitized by Google

La première édition de l'*Oceana* porte le témoignage de cette exécution en quelque sorte improvisée ; on y remarque un singulier mélange de types et de caractères, les uns romains, les autres italiques, le tout couronné par une incroyable table d'*errata*, qui forme plusieurs pages *in-folio*, et à doubles colonnes. Les partisans de Cromwell attendaient leur proie ; ils étaient impatients de pouvoir la dévorer. Harrington a comparé lui-même les mésaventures de son malheureux volume à celles d'un gibier chassé de taillis en taillis. Enfin les limiers du protecteur parvinrent à s'en saisir, après l'avoir ainsi traqué d'une presse à l'autre, et, triomphants, ils l'apportèrent encore humide sur la table de White-Hall.

Toutes les sollicitations, toutes les instances d'Harrington pour désarmer ses censeurs et sauver son ouvrage, furent d'abord infructueuses. En désespoir de cause, il eut recours à un expédient singulier. Lady Claypole, la fille du protecteur, s'étudiait à paraître extrêmement gracieuse, et prenait volontiers des airs de princesse. Harrington résolut de tirer parti de ce travers : quoique sans relations avec elle, il lui fit demander une audience. Introduit dans l'antichambre, il attendait le moment où il serait admis, quand la fille de lady Claypole traversa cette pièce et attira son attention. A l'instant, une idée lui traversa l'esprit : il prit la jeune enfant dans ses bras, et entrant dans la chambre où se

Digitized by Google

tenait la mère, il déclara qu'il allait immoler l'innocente victime à sa vengeance personnelle.

« Quelle injure vous a-t-on faite ici? dit alors lady Claypole.

— Aucune, madame, répliqua Harrington ; mais votre père m'a ravi mon enfant, et vous n'avez pas intercédé pour qu'il me fût rendu. »

Cette allusion à son livre avait le tort de sentir un peu le madrigal, mais il ne fallait pas à la fille de Cromwell des plaisanteries plus raffinées. Elle comprit celle d'Harrington, et s'y associa gaiement. L'auteur de l'*Oceana* était d'ailleurs un élégant cavalier, et les hommes distingués étaient rares à la cour du protecteur. Aussi la princesse du nouveau régime se montra-t-elle sur le champ sensible à l'élégance des manières, à la grâce, à l'esprit du solliciteur, élevé à l'école de l'ancienne cour.

« Êtes-vous bien sûr, dit-elle, que votre livre ne renferme rien d'hostile contre le gouvernement de mon père?

— C'est un roman politique, madame, répondit Harrington ; il sera dédié au protecteur, et le premier exemplaire sera pour vous : vous en jugerez. »

Lady Claypole comprit qu'un roman ne pouvait guère renfermer de trahisons, et elle obtint de Cromwell qu'il examinerait lui-même le livre. Le protecteur s'y prêta donc ; et avec son regard prompt et sûr, il vit qu'il avait affaire à un rêveur. Quoique

Digitized by Google

le personnage de lord Archon de l'*Oceana* pût s'appliquer parfaitement à lui, et eût été conçu dans cette intention, il voulut affecter quelque grandeur, et renvoyant le volume à l'auteur, il dit « qu'il avait « reçu son épée de Dieu, et qu'il ne désarmerait « pas devant un petit morceau de papier ; » puis, fidèle à sa politique sentencieuse et hypocrite, il ajouta « que, pas plus que l'auteur, il n'approuvait « le gouvernement d'une seule personne ; mais qu'il « avait été forcé par les circonstances à s'investir « de la fonction de haut constable, pour faire régner « entre les partis une paix que jamais ils n'auraient « obtenue livrés à eux-mêmes. »

Ce fut ainsi que l'*Oceana* échappa aux animosités des têtes rondes. L'époque où ce livre fut publié était encore pleine des illusions qu'avait fait naître le mot de république ; mais pourtant un sentiment de réaction vague commençait à s'emparer des opinions. La misère était plus grande qu'en aucun temps, et les souvenirs qu'avait laissés la monarchie déchue n'étaient pas sans danger pour le régime nouveau ; il ne pouvait soutenir la comparaison qu'avec un grand désavantage. Harrington compare familièrement l'État inquiet des esprits à cette époque à celui d'une compagnie de petits chiens qu'on entasse dans un sac, et qui, s'y sentant mal à l'aise, se mordent les jambes les uns les autres, comme s'ils s'attribuaient mutuellement la gêne où

Digitized by Google

ils sont. A un peuple fatigué, malheureux, un système de roulement dans le pouvoir paraissait une réforme salutaire; il ne pouvait pas perdre à changer de maître. Aussi la *rota* (le roulement) d'Harrington devint bientôt si populaire, qu'un club fut fondé sous ce nom et ouvrit ses portes au public. Les clubs politiques étaient le théâtre où l'on voyait se produire les plus grands esprits du temps; c'est de là que s'élevèrent des noms qui ont laissé de glorieuses traces dans l'histoire. Le club de la *Rota* devint célèbre. Ses membres s'asseyaient autour d'une grande table circulaire, la table de l'ancienne chevalerie et de l'égalité moderne, avec une échancrure sur l'un des points de la périphérie, pour qu'on pût servir le café chaud, sans interrompre l'orateur qui devisait de l'état de la nation. Un contemporain assure que ces débats étaient pleins de saillies et d'originalité, et qu'ils présentaient un intérêt que les discussions du parlement n'offraient plus alors. Chaque mesure à prendre sur les affaires de cette république chimérique se décidait par un scrutin, scrutin exempt de fraude, comme le fait observer le créateur du système. Ainsi Harrington faisait déjà secte.

Son principe d'élection et de roulement était particulièrement odieux aux parlementaires, qui tenaient à leur puissance et ne voulaient pas s'en dessaisir. Cependant Henri Neville, auteur du *Plato redivivus*,

Digitized by Google

confident d'Harrington et son partisan le plus dévoué, le même dont Hobbes a dit, en parlant de l'*Oceana*, qu'il trempait dans ce système, Henri Neville eut un jour l'incroyable audace de proposer à la chambre de communes la méthode de roulement alors célèbre, disant tout haut que si l'on n'acceptait pas ce modèle des gouvernements, il n'existerait bientôt plus en Angleterre que des ruines d'institutions. Les membres des communes, comme on le pense, n'acceptèrent pas ce conseil d'un suicide anticipé; ils remercièrent l'orateur de son intention, et gardèrent résolûment leurs siéges.

A tout prendre, le système d'Harrington était loin d'avoir la valeur que lui attribuaient des partisans enthousiastes. Au premier coup d'œil, cette espèce d'horloge politique fonctionnant au moyen de contre-poids, ce mécanisme intellectuel avec des pièces de rechange, pouvaient bien paraître une combinaison ingénieuse, mais il était facile, même aux esprits les moins réfléchis, de s'assurer que ce n'était là qu'un jeu de l'imagination, sans application possible. A l'épreuve, les balancements de cette horloge se seraient souvent compliqués d'irrégularité, et plus d'une fois ce mécanisme aurait été arrêté dans sa marche ou dérangé dans ses rouages. Dès le premier jour, on reprocha à l'auteur d'avoir voulu transporter dans la politique la chimère du mouvement perpétuel. Harrington se défendit contre cette

Digitized by Google

imputation avec une grande vivacité. Il savait, disait-il, que la puissance de la matière est toujours en raison de sa durée, et que le mouvement perpétuel est incompatible avec des objets susceptibles d'une altération quelconque. « Mais, ajoutait-il, il en est « tout autrement de la république de l'égalité, fon- « dée sur l'intelligence d'un peuple. Le peuple n'est « pas une vile matière, il est impérissable. Le prin- « cipe par lequel il se meut, émané de Dieu même, « est, par conséquent, éternel comme lui. »

Malgré son inconsistance évidente, le roman politique d'Harrington a eu la fortune de rallier des suffrages éminents, non-seulement parmi ses contemporains, mais encore parmi les esprits les plus compétents du siècle dernier. Ainsi Hume appelle son livre l'une des gloires de la littérature anglaise, et son projet imaginaire, le seul modèle de république digne d'attention. Peut-être y avait-il dans les expressions du célèbre philosophe quelque peu d'ironie, et il est probable qu'il trouvait cette république d'autant meilleure qu'elle était plus innocente. Il est du reste curieux de remarquer que dans le grand auto-da-fé de publications politiques qui eut lieu à Oxford en 1688, au moment même où l'on livrait aux flammes la *République sainte* (*Holy common wealth*) de Baxter, c'est-à-dire la réfutation de la *République païenne* (*Heathen common wealth*), comme Baxter, Milton et Hobbes nomment l'*Oceana*,

Digitized by Google

il ne vint à l'esprit d'aucun des exécuteurs d'infliger un châtiment aux mânes d'Harrington et de condamner son œuvre au bûcher expiatoire. Un roman trouva grâce à leurs yeux, et ils se sentirent désarmés par le caractère même de la fiction. Cependant le parti républicain avait puisé dans l'*Oceana* une grande portion de son programme, et c'était dans ce sens que Toland avait voulu s'en faire l'éditeur. Comme admirateur, Toland alla plus loin encore : dans sa *Vie de Milton*, il déclara que l'*Oceana* était un modèle de gouvernement complet, praticable, consacrant la véritable égalité. Enfin, à un siécle de là, Thomas Hollis (1), qui avait entrepris de fonder une république en Corse, rendait un hommage public à l'*Oceana*, en déclarant qu'on y trouvait le type du seul gouvernement parfait et libre.

L'*Oceana* n'est pourtant qu'un rêve; mais ne se glisse-t-il pas quelques réalités, même au sein des rêves? Que d'apparitions fugitives, mystérieuses, n'entrevoit-on pas ainsi, sans qu'il soit donné de

(1) Ce Thomas Hollis est encore une de ces organisations excentriques si communes en Angleterre. Il consacra une grande partie de sa fortune au service des peuples qui combattaient pour la liberté. C'est ainsi qu'il fit passer de l'argent aux Anglo-Américains pour les aider dans leurs luttes contre ses compatriotes. Il se disait ouvertement républicain et avait dans sa chambre sept portraits de Milton, avec quelques meubles qui avaient appartenu au grand poëte et qu'il conservait religieusement.

Digitized by Google

pouvoir les saisir et les fixer ! Les tableaux imaginaires d'Harrington reposaient d'ailleurs sur une base solide ; ils étaient le fruit de longues et sérieuses études, embrassant tout le cercle des sciences philosophiques et politiques, depuis Aristote jusqu'à Machiavel, depuis Machiavel jusqu'à Hobbes. Plusieurs passages sont des chefs-d'œuvre de raisonnement et de sagacité. D'importantes et nombreuses vérités y sont proclamées avec une conviction profonde. Quant au style, celui d'Harrington manque parfois de clarté et d'élégance ; mais aucun écrivain ne l'a surpassé pour le bonheur et la verve de l'expression : quoique contenue par des matières toujours sévères, sa plume rencontre souvent l'image, et la revêt d'un certain éclat.

Ce que c'est que l'infirmité de la raison humaine ! Certes, on ne saurait refuser à Harrington un esprit judicieux et quelquefois prophétique (1). Dans une

(1) Harrington a pour ainsi dire pressenti la révolution française. L'intérêt de ce passage fera excuser sa longueur :

« Quant un peuple s'agite sur son lit d'agonie, il faut qu'il « meure ou qu'il se rétablisse. Cependant les peuples du monde, « encore dans la fange du régime gothique, se debattent comme « des malades qui ne peuvent ni mourir ni guérir. Si la France, « l'Italie et l'Espagne n'étaient pas toutes les trois malades, toutes « les trois rongées par la corruption, aucune d'elles ne pourrait « supporter un état pareil ; car les empires malades ne sauraient « tenir tête aux empires sains, et les empires sains guériraient les « États malades, afin de se préserver eux-mêmes de la contagion. « *La première de ces nations qui, à mon avis, s'affranchira de ce*

Digitized by Google

foule de pages, il se révèle avec ses qualités, et fait preuve d'une grande pénétration de vues. Eh bien, voici que cette perspicacité l'abandonne. Plein de ses souvenirs de voyage, il exalte constamment le mystérieux pouvoir de l'aristocratie vénitienne, qu'il considère comme « une république ne portant dans « son sein aucun germe de dissolution. » Il insiste sur le roulement des membres du sénat et sur les procédés d'un pouvoir mystérieux et sans appel. Ce gouvernement, à en croire Harrington, devait être éternel, et la preuve de cette éternité pouvait se déduire de dix siècles d'existence paisible. Hélas ! combien sont fragiles les opinions spéculatives ! Un seul jour de trahison suffit pour renverser ce qu'Harrington regardait comme inébranlable ; un seul jour consomma la chute de cette république de Venise, avec ses scrutins et son roulement, avec son horrible et ténébreuse dictature, avec ce conclave souterrain où siégeait le conseil des Dix, aussi implacable, aussi puissant que le ciseau des Parques. O folie d'un sage, qui sacrifie la vérité aux besoins de sa fiction ! Quoi ! le défenseur d'un régime libre, l'homme qui appuie son œuvre sur la souveraineté du peuple, se fait l'apologiste de la tyrannie la plus raffinée qui ait jamais pris place sous le soleil !

« *mal, c'est la France ; si elle recouvre la santé, elle gouvernera* « *le monde.* »

Digitized by Google

Certes, si Harrington vivait encore, il aurait, pour l'honneur de ses prévisions, bien des pages à supprimer dans le volume de l'*Oceana*.

De son vivant même, il put assister à divers démentis que les faits lui donnèrent. Ainsi, après avoir établi que l'équilibre dans le pouvoir dépend de l'équilibre dans la propriété, il applique son principe au temps où il vit, et il déclare que désormais aucune institution monarchique ne pourra se naturaliser dans l'Angleterre républicaine. La propriété avait changé de mains ; elle ne devait plus retourner dans les mains anciennes. Sur ce terrain, un nouveau mécompte attendait Harrington. Quatre ans après la publication de l'*Oceana*, et quoique le *Rota-Club* remplît encore le monde de ses clartés, la république céda la place à la monarchie au premier mot et sans la moindre résistance. Les théoriciens politiques négligent trop souvent dans leurs calculs artificiels et leurs combinaisons idéales un mobile plus puissant que l'intérêt, c'est-à-dire les phases des ambitions individuelles et la fluctuation des passions populaires, tantôt portées vers la démocratie pure, tantôt ramenées avec la même impétuosité vers les formes monarchiques. Tout peuple est comme ces malades qui s'agitent sur leur couche et changent souvent de place pour tromper leurs douleurs.

Rien d'ailleurs, dans cette utopie d'Harrington,

Digitized by Google

n'a de valeur bien sérieuse. Le novateur semble compter beaucoup sur les limites qu'il impose à l'essor de la propriété, et trouve un gage infaillible d'harmonie dans l'égalité, sinon absolue, du moins relative d'une répartition agraire. Ce sont là des illusions que l'état de la science économique au VIIe siècle peut seul excuser. Sans doute la richesse territoriale est une chose appréciable, mais il est une foule d'autres richesses qui ne sont pas dans ce cas. Qu'importe de faire régner une sorte de niveau dans la propriété du sol, si l'inégalité se perpétue dans les fortunes financières, industrielles et commerciales? Par quel moyen l'État pourrait-il connaître, saisir, fixer toutes les valeurs, en dresser l'estimation exacte, afin de les distribuer ensuite selon le vœu d'un nouvel équilibre? Si un recensement de ce genre était ordonné, il aurait pour effet immédiat de faire disparaître la moitié au moins des richesses qui existent. La passion de l'accaparement est vive chez l'homme : il aura recours, s'il le faut, à la fraude, aux dissimulations de tout genre pour la satisfaire ; il trompera, il déjouera la surveillance. Il y aura donc des richesses connues et des richesses mystérieuses. On thésaurisera, on enfouira même l'argent comme aux temps de troubles civils. Il y a mieux encore : cet amour de l'épargne est l'un des plus énergiques mobiles de l'activité humaine : limitée aux seuls besoins du jour, la production tombe-

Digitized by Google

rait sur-le-champ dans une décadence, dans un marasme incalculables. Ainsi, toute limite imposée à l'essor de la fortune particulière est fatale à la fortune publique, et pour accroître le bonheur de chacun, on commence par diminuer la moyenne du bien-être intégral.

La magistrature renouvelée au moyen d'un roulement est aussi un expédient plus ingénieux qu'acceptable. De deux choses l'une : ou ce roulement s'exercera sur la population entière, dans de certaines conditions d'âge, ou il se renfermera dans une classe privilégiée. S'il porte sur l'ensemble et appelle chaque citoyen à prendre à son tour en main le pouvoir, il livre les affaires aux mille chances de la passion et de l'incapacité. Quand tout le monde gouverne, personne ne gouverne. Si au contraire le renouvellement ne s'opère que dans un cercle limité, il s'établit sur-le-champ une lutte entre ceux qui jouissent de ce privilége et ceux qui en sont exclus, et c'est exactement la situation actuelle de plusieurs sociétés européennes. Malgré le pacifique horoscope d'Harrington, on peut s'assurer que ce régime n'a pas encore ramené l'harmonie sur la terre. Du reste, l'auteur de l'*Oceana* a une prétention plus singulière encore, celle de fonder le règne de l'égalité en maintenant l'institution de la noblesse. C'est toujours ainsi que procèdent les esprits aventureux : ils posent résolûment des prémisses et les détruisent

Digitized by Google

non moins résolûment par leurs conclusions. Il faut croire que l'inconséquence est la compagne du génie.

L'imperturbable confiance qu'Harrington avait dans son système ne l'abandonna jamais. La restauration de 1660 le surprit sans l'ébranler. Il avait pourtant déclaré qu'aucune monarchie ne se greffe-rait plus sur l'arbre républicain. Comment répondre au démenti que les faits lui donnaient? Harrington ne se montra point embarrassé pour si peu de chose. Il déclara que si le roi composait un parlement de cavaliers, tous choisis dans les grandes familles, au bout de sept ans d'exercice, ces gentilshommes proclameraient eux-mêmes la république. Plus que jamais il persistait dans ses vues. Afin de rendre l'*Oceana* plus populaire, il la réduisit à un petit nombre d'axiomes, la dégagea de ses digressions dogmatiques et de ses démonstrations ardues, et en fit un petit traité à la portée des intelligences les plus vulgaires. Dans ce travail, il fut facilement entraîné à jeter un coup d'œil sur le régime qui venait de se remettre en vigueur et à y ajouter quelques conseils à la royauté nouvelle. Là-dessus, grande fut l'alarme parmi les courtisans, toujours disposés à prendre ombrage de ce qui ne leur est pas favorable et à crier à la trahison contre tout ce qui ne sert pas leurs intérêts. Un jour donc qu'Harrington travaillait dans son cabinet et s'occupait à ranger en bataille

Digitized by Google

son armée d'aphorismes, il vit entrer à l'improviste sir William Poulteney, accompagné de quelques agents, et chargé d'appréhender le philosophe et l'œuvre philosophique, comme suspects de desseins et d'actes de haute trahison. A l'instant les hommes de la police se mirent à l'œuvre, et comme en ramassant les membres épars de la fiction *océanique*, ils en brouillaient l'ordre régulier, le naïf écrivain demanda, comme faveur spéciale, d'être admis à les réunir et à les coudre ensemble, avant qu'on portât le corps du délit à White-Hall. Même sous le coup d'une prévention dont il ne pouvait prévoir l'issue, le dérangement de son système lui paraissait une calamité plus grande que son emprisonnement dans la Tour de Londres.

Harrington avait conservé des relations avec d'anciens amis, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de républicains, entre autres le major Wildman et divers membres du long-parlement. Ces relations, on le devine bien, avaient été fugitives et toutes conformes à l'ordre de pensées qui animait Harrington. Cependant on ne craignit pas de l'envelopper dans un complot puéril et insoutenable au dire du chancelier lui-même. Les prévenus s'étaient rassemblés plusieurs fois, mais rien ne prouvait qu'il y eût rien de repréhensible dans leurs réunions et de coupable dans leur concert. Assurément Harrington n'était pas un conspirateur. Tout au plus pou-

Digitized by Google

vait-il passer pour un rêveur politique, et c'était à ce titre que la persécution l'atteignait. Il comparut donc devant lord Lauderdale et subit plusieurs interrogatoires dont il envoya des copies à sa sœur. Rien n'est plus curieux que ces dialogues où les rôles semblent intervertis et dans lesquels le prévenu fait la leçon au juge. En voici un passage singulier. C'est Harrington qui parle : « Vous m'accusez, milord, dit-il au chancelier, de professer ouvertement des principes hostiles au gouvernement du roi et aux lois du pays. On prétend qu'en ma qualité d'homme privé je n'avais aucun droit de m'immiscer dans les problèmes politiques et d'agiter les questions du gouvernement. Milord, il n'y a pas de fonctionnaire public ni de magistrat qui, jusqu'à ce jour, ait écrit, en matière politique, une seule ligne qui vaille quelque chose. Tous ceux qui ont excellé à traiter ces sujets ont été des hommes privés comme je le suis. Il y a Platon, il y a Aristote, il y a Tite-Live, il y a Machiavel. Milord, je puis résumer ici en peu de mots la politique d'Aristote. Il nomme une monarchie barbare, celle où le peuple ne concourt pas à la confection des lois ; il nomme une noble et grande monarchie, celle où le peuple concourt à la confection des lois ; de là découle, ajoute-t-il, la démocratie, et hors de la démocratie il n'y a point de véritable liberté. »

Lord Lauderdale, qui jusque-là avait tranquille-

Digitized by Google

ment écouté le prévenu, commença à manifester quelque impatience. Harrington poursuivit :

« Je dis qu'Aristote parlait ainsi ; je n'ai pas été aussi hardi que lui. Et sous quel prince vivait-il ? N'était-ce pas sous Alexandre, le plus grand monarque du monde ? Alexandre envoya-t-il Aristote au supplice, l'inquiéta-t-il seulement ? »

D'Aristote, Harrington passe à Tite-Live, qui écrivit sous César, et au républicain Machiavel qui écrivit sous Médicis. Il continue la même démonstration et prouve que la persécution ne s'attacha ni à leurs ouvrages ni à leurs personnes ; puis il ajoute :

« J'ai écrit, milord, sous un usurpateur, sous Cromwell. Quand il monta sur le trône, ses officiers accueillirent son élévation avec des murmures et prononcèrent le nom de république. Il leur dit qu'il ignorait ce que signifiait ce mot, mais qu'il ne demandait pas mieux qu'on lui en fît connaître la valeur et les applications, et qu'une fois convaincu de l'efficacité d'un semblable régime, il prouverait que dans toute sa conduite il n'avait jamais songé à lui-même, mais seulement, et il prenait Dieu à témoin, au triomphe de la bonne cause. Là-dessus quelques hommes éclairés pensèrent que si quelqu'un en Angleterre pouvait montrer ce qu'est une république, c'était moi. Ils me pressèrent, j'écrivis. Quand j'eus écrit, Cromwell n'osa plus renouveler sa réponse à ses officiers. Je n'ai donc rien publié contre le gou-

Digitized by Google

vernement. Si j'avais enfreint la loi, Cromwell m'aurait puni; mon œuvre est donc innocente. Après Cromwell, le parlement prétendit s'être constitué en république ; je lui dis et lui prouvai que cela n'était pas, au point que l'on me prit alors pour un cavalier, travaillant au retour du roi, tandis qu'aujourd'hui le roi veut faire de moi une tête ronde. »

Tel fut le langage que tint Harrington à lord Lauderdale, et il était difficile de réfuter victorieusement son dilemme.

Ici commence la phase calamiteuse de la vie de notre philosophe. En vain sa sœur demanda-t-elle avec instance que le prisonnier fût admis à prouver son innocence devant un tribunal : personne n'osa présenter sa pétition au parlement. Les traitements rigoureux commencèrent. Harrington fut transféré dans l'île de Saint-Nicolas, près Plymouth, et autorisé plus tard, par une sorte de faveur, à habiter le château de Plymouth, dont le gouverneur eut pour lui quelques égards. Sa santé s'était graduellement altérée, et quelques désordres se laissaient voir dans ses facultés intellectuelles. La prison avait d'affreux tourments pour ce cerveau exalté et cet esprit actif; des hallucinations étranges traversaient parfois son intelligence et affectaient le caractère d'une folie tranquille. L'empirisme ajoutait à cet état maladif d'autres complications. Un certain docteur, chargé du service du château, s'était imaginé

Digitized by Google

de traiter Harrington avec des doses de gayac mêlées à son café. Cette drogue minait sa constitution. Enfin la famille envoya d'autres médecins : ils trouvèrent un vieillard amaigri, privé de sommeil, et purent s'assurer qu'un semblable traitement eût suffi pour déterminer une hypocondrie et même une altération mentale chez le sujet le plus robuste. Quant au docteur de la prison, il ne voulut pas revenir de son système, et déclara qu'Harrington simulait la folie.

Ses hallucinations ne le quittèrent plus qu'au tombeau. Il avait des idées étranges sur les opérations des esprits vitaux, bons ou mauvais, et alarmait souvent ses amis par d'étranges descriptions de ces agents invisibles. « La nature qui travaille « sous un voile, disait-il, est l'œuvre de Dieu. » D'autres fois, il s'imaginait que ses pensées s'échappaient de son corps, et s'envolaient au loin sous la forme d'oiseaux ou d'abeilles. Son biographe Aubrey a tracé un long et minutieux récit de ces accès d'hypocondrie compliquée d'un désordre cérébral. Harrington s'était fait construire un petit pavillon qui roulait sur un pivot, et tournait à volonté du côté du soleil. C'est là que venait s'asseoir tout le long du jour l'auteur de l'*Oceana,* armé d'un balai de crin pour disperser ses pensées qui se transformaient en oiseaux ou en abeilles. Quand il s'imaginait les voir sortir par des fentes imperceptibles, il

Digitized by Google

prenait à témoin de ce phénomène les personnes présentes et tenait à leur faire constater que ces pensées émanaient bien de lui. Un médecin renommé s'était flatté de venir à bout de cette hallucination par un remède approprié au malade, c'est à-dire par la vigueur et la solidité du raisonnement; mais il se convainquit bientôt qu'il était impossible de lutter avec de semblables armes contre l'un des plus forts ergoteurs de son siècle. Le bon sens du guérisseur ne servit qu'à augmenter la folie du patient. Plus tard, Harrington s'imagina qu'il avait trouvé un nouveau système de physiologie qu'il intitulait *la Mécanique de la nature*. Il ajoutait que son sort était celui de Démocrite, qui, ayant fait une grande découverte en anatomie, fut déclaré fou par ses contemporains, jusqu'à ce qu'Hippocrate fût venu confirmer sa glorieuse invention, et confondre les détracteurs de ce génie. Sa monomanie inclina bientôt dans ce sens, et l'un de ses soucis était de prouver à ses médecins que ses visions n'étaient pas, comme ils le prétendaient, des lubies d'hypocondriaque. Cette bonne opinion de lui-même persista jusqu'au dernier jour. Parmi ses ouvrages posthumes, on trouva un écrit qui porte le titre suivant : « Ayant vécu pendant neuf mois, à ce qu'on prétend, dans un état de maladie, et selon moi en cours de guérison, j'ai été la surprise de tous les médecins, et eux la mienne. » La première partie

Digitized by Google

de ce singulier travail nous est seule parvenue; on y trouve plus d'ordre qu'on ne pouvait en attendre d'une pareille tête, et, en dehors d'une foule d'applications chimériques, quelques vues saines, cohérentes et philosophiques. Malheureusement la suite manque, et c'est une perte. Le récit de la maladie d'Harrington, tracé par lui-même, eût été un document psychologique du plus grand intérêt. Il devait y expliquer « comment il avait senti et vu la nature, « c'est-à-dire comment elle pénétra d'abord dans « ses sens, et de ses sens dans son intelligence. » Peut-être le délire logique d'Harrington eût-il jeté quelque lumière sur ce grand problème que Hobbes nomme celui de la nature humaine, et Locke celui de l'entendement humain. L'aberration intellectuelle, dans un sujet chez lequel le raisonnement n'avait rien perdu de sa vigueur, et qui discutait gravement sa folie, devait offrir des phénomènes curieux. Il est à regretter qu'Harrington n'ait pas écrit ce livre, certainement aussi précieux que l'*Oceana*. Après quelques années d'une vie languissante, il mourut à Westminster le 17 septembre 1677.

Voilà ce que furent ces deux hommes, Hobbes et Harrington, esprits originaux, qui, dans un sens contraire, envisagèrent sans faiblir le problème social, et eurent le courage de proposer chacun une solution. Celui-ci la trouve dans l'asservissement; celui-là dans une sorte de liberté qui procède par

Digitized by Google

librations : l'un et l'autre sont hors du vrai. Hobbes a plus de vigueur dans l'intelligence ; Harrington plus de ressources. L'auteur du *Léviathan* est plus profond ; l'auteur de l'*Oceana* plus ingénieux. Hobbes n'a qu'une idée ; mais elle renferme la plus grande des forces, l'unité. Il tient d'une seule main les rênes de sa théorie, en demeure constamment le maître, la conduit où il veut et comme il veut. Harrington est obligé de disperser davantage son effort, car il s'adresse à des instruments divers, plus rebelles, moins éprouvés. Il croit à l'efficacité d'un pouvoir dont les éléments se renouvellent, et qui, par sa mobilité même, échoit à qui peut lui servir, échappe à qui veut en abuser. Hobbes prétend organiser le despotisme : Harrington espère le désarmer. Dans sa vie particulière, Hobbes offre l'exemple d'une des plus grandes longévités qui se soient produites dans les rangs des penseurs célèbres : il meurt à l'âge de quatre-vingt-douze ans, sain d'esprit et dans l'entière jouissance de ses facultés. Cela s'explique : une fois son principe émis, Hobbes n'avait plus qu'à s'y reposer avec calme. Ce principe excluait a contention d'esprit. Il était aussi simple que violent, aussi clair que redoutable. Harrington ne se trouvait pas dans le même cas. Ses plans de pondération et d'équilibre maintenaient toujours sa pensée dans un état flottant ; il avait à défendre son régime de rotation contre les objections des autres

Digitized by Google

et contre les siennes propres ; il avait chaque jour à vérifier la valeur de ce mécanisme, qui comportait des détails infinis, et à conjurer les difficultés de l'exécution. Il n'est donc pas surprenant que son cerveau n'ait pas pu longtemps suffire à cette tâche et qu'il ait été livré de très-bonne heure au trouble de visions fantastiques. A tout prendre, Harrington était un plus noble caractère que Hobbes. Par une calomnie d'éditeur, Toland, après sa mort, inséra en tête de ses œuvres un pamphlet intitulé : *Des fondements et des causes de la monarchie :* pamphlet dans lequel Charles Ier est abominablement traité. Harrington n'a rien écrit ni pu écrire de pareil. Il assista aux derniers moments de l'infortuné monarque, et pleura sincèrement sa mort : jamais il n'eût outragé sa mémoire. Le véritable auteur de ce libelle est John Hall, l'une des plumes les plus fougueuses de la démocratie d'alors. Harrington avait dans le cœur quelque chose de chevaleresque, qui manqua toujours à Hobbes ; mais ce dernier possédait mieux le secret de la vie pratique, et, même dans ses exagérations, il n'allait pas au delà des limites qu'on ne dépasse pas impunément.

Digitized by Google

Digitized by Google

MANIFESTE DE ROBERT OWEN,

INVENTEUR ET FONDATEUR

D'UN

Système de société et de religion rationnelles (1),

Traduit de l'anglais.

I

Le système de société qui a prévalu jusqu'à nos jours a pris sa source dans des notions imaginaires,

(1) Ce manifeste curieux, récemment échappé à la plume de M. Owen, se rattache à l'audience que lord Melbourne, alors chef du cabinet anglais, lui fit obtenir de la reine Victoria, en janvier 1840, et semble avoir été provoqué par les plaintes que le clergé anglais éleva à cette occasion, dans la chambre des lords. Comme on le verra, cette pièce comprend à la fois une exposition de système et une auto-biographie. A ce double titre, elle nous a paru, malgré ses longueurs, digne d'être reproduite. Le style fera connaître l'homme.

Digitized by Google

issues d'un état primitif, grossier et inexpérimenté de l'esprit humain.

II

Toutes les circonstances extérieures qui régissent le monde sont l'ouvrage de l'homme et se ressentent de ces notions primitives et imparfaites.

III

Les faits qui ressortent de l'expérience, prouvent, d'une manière évidente, à quiconque veut observer avec soin et sagement réfléchir que ces notions primitives et grossières sont déplorablement erronées, et que, dans les âges précédents, qui peuvent être justement appelés *la période irrationnelle de l'existence humaine*, l'homme a été trompé par elles au sujet de sa propre nature, et conduit ainsi à devenir le plus imparfait et le plus inconséquent de tous les êtres.

IV

L'histoire de la race humaine démontre invinciblement l'état grossier de l'esprit humain, et chacune de ses pages contribue à établir, avec détail, combien sa tendance est insensée et irrationnelle.

V

Cette histoire a été une suite de guerres, de mas-

Digitized by Google

sacres, de pillages, de divisions interminables, d'opposition mutuelle à un état de paix et de bonheur ; une longue période dans laquelle *chacun a été en lutte avec tous et tous avec chacun ;* principe de conduite admirablement calculé pour enfanter le moins de prospérité et le plus de misère possible.

VI

Toutes les institutions qui gouvernent le monde sont des émanations directes de ces primitives, grossières et graves erreurs de nos ancêtres.

VII

En place de ce système d'une ignorance profonde qui force l'homme à devenir, dès son enfance, tant comme esprit que comme conduite, un être irrationnel, inconséquent et incompétent pour juger ses erreurs les plus saillantes, je propose aujourd'hui à tous les peuples du globe un autre système de société; un système entièrement nouveau, fondé sur les principes issus de faits invariables et en parfaite harmonie avec les lois de la nature; un système dans lequel *l'assistance de tous sera acquise à chacun et l'assistance de chacun sera acquise à tous,* principe admirablement calculé pour enfanter le plus de prospérité et le moins de misère possible;

Digitized by Google

VIII

Un système de vie humaine opposé en tout point au système passé et présent, un système qui créera un nouvel *esprit* et une nouvelle *volonté* dans tout le genre humain, et conduira ainsi chacun par une nécessité irrésistible, à devenir conséquent, rationnel, sain de jugement et de conduite;

IX

Un système nouveau pour l'homme qui ouvrira les yeux sur la dégradation présente et passée de la race humaine, sur la démence et l'absurdité de nos institutions, sur l'impérieuse nécessité où l'on se trouve de changer toutes ces circonstances extérieures pour d'autres institutions basées sur les faits connus et en harmonie avec notre nature. Ces derniers signes caractéristiques sont ceux auxquels tout homme peut distinguer la vérité de l'erreur;

X

Un système si énergique qu'il peut seul mettre promptement un terme à l'ignorance humaine; arrêter les progrès du paupérisme et en anéantir le retour; couper court aux diverses superstitions qui règnent sur le globe et éloigner toutes les causes qui ont jusqu'ici divisé les humains, soit en fait,

Digitized by Google

soit en intention ; introduire une abondance inépuisable dans tout ce qui est nécessaire à la vie et aux plaisirs de l'homme, et lui rendre sa tâche de producteur plus agréable et plus facile ;

XI

Un système si méconnu et si puissant que, dans l'année même de son adoption, il réalisera sur cette terre plus de bien-être, plus d'aisance, plus de moralité, que n'a pu le faire, depuis des siècles, le vieux système, et qu'il ne le fera tant qu'il sera debout ;

XII

Un système si différent du système actuel, en théorie et en pratique, et dans son caractère général, qu'il effectuera ces réformes radicales avec calme, avec tranquillité, graduellement et sous l'empire d'un tel ordre, que personne n'aura à souffrir le moindre dommage dans ses intérêts moraux et matériels ; mais qu'au contraire chacun y trouvera une satisfaction et un bénéfice, en tout lieu, dans tout pays.

XIII

Bien plus, par égard pour les erreurs de l'ancien état social et pour ne blesser en aucune manière les consciences, le nouveau système arrangera les

Digitized by Google

choses de manière à ce que les vieilles superstitions de chaque peuple meurent de leur mort naturelle, avec le moins d'inconvénients possible pour les individus dont l'existence y est attachée, et avec le plus grand respect pour les faiblesses humaines.

XIV

Comme ces deux systèmes sont parfaitement distincts, il est évident qu'il n'y aura jamais fusion entre eux, même dans la période où l'un absorbera l'autre. Le vieux système est fondé sur une erreur, et il ne pourrait se défendre qu'à l'aide de subtilités et de mensonges. Le nouveau système est basé sur la vérité, et il n'admettra aucune déception ni dans la vie publique, ni dans la vie privée, pas plus entre individus, qu'entre peuples.

XV

Le fondateur du nouveau système a été, dans la première période de sa vie, un industriel, un homme d'affaires, d'ordre, d'expérience, et il s'est inspiré de cette connaissance et de cette pratique, pour combiner des institutions basées sur les principes de notre nature et en harmonie avec eux.

XVI

Ces institutions nouvelles sont si extraordinaires dans leurs combinaisons qu'elles assurent à *toute* la

Digitized by Google

race humaine, en retour de la même somme de travail, des avantages cent fois plus grands que ceux dont l'ancien système a jamais pu doter *aucun* individu. Et ces plans, inouïs jusqu'à ce jour, ces combinaisons qui doivent former un nouveau monde moral et donner à l'homme un caractère rationnel, sont prêts à subir l'examen des hommes les plus savants, les plus pratiques, les plus expérimentés dans les quatre branches essentielles de la vie humaine qui sont : la première, la production ; la seconde, la distribution des richesses ; la troisième, la formation du caractère humain depuis l'enfance ; la quatrième, l'établissement d'un gouvernement local et général.

XVII

Le nouveau système moral ne peut intervenir dans l'ancien et immoral système que pour amener son entière et pacifique destruction. Déjà il est évident, d'après la consternation des hommes qui croient avoir un intérêt matériel à maintenir l'ancien état de choses, que l'heure d'une transformation complète a sonné.

XVIII

L'attention des peuples est appelée, dans la vue de leur bonheur, sur cet important sujet, qui intéresse ceux qui vivent et ceux qui vivront.

Digitized by Google

XIX

Le fondateur de ce système, qui travaille depuis un demi-siècle à le perfectionner, demande à être entendu à la barre des deux chambres du parlement, afin de pouvoir non-seulement combattre des adversaires qui ne le comprennent pas, mais encore dérouler aux yeux de l'univers les immenses avantages de sa doctrine.

XX

Le conseil central, qui est le pouvoir exécutif de la société communiste et universelle des religionnaires rationnels, demande aussi à être entendu à la barre des deux chambres pour y réfuter les calomnies monstrueuses que divers critiques, se croyant intéressés à combattre notre réforme, ont cherché à accréditer dans le pays, tant par la parole que par la plume; calomnies ayant surtout pour objet d'infirmer les tendances d'une société qui éclaire et prépare un changement glorieux et fécond dans les destinées humaines.

Déjà pourtant le fondateur du système rationnel et de la religion rationnelle a réalisé quelques parties de sa conception et donné au monde comme un avant-goût de ce qu'il est capable d'accomplir dans l'intérêt des sociétés terrestres.

Digitized by Google

1. Par son exemple, ses écrits, ses discours, ses démarches auprès de divers législateurs, il obtint une amélioration dans le sort des enfants, à l'aide desquels on bat monnaie dans les manufactures anglaises; système odieux de production qui énerve les races et qui, en dehors du parti légitime qu'en pourra tirer une société rationnelle, aurait dû ne jamais recevoir une application aussi barbare dans un monde qui se prétend civilisé. (Voir *les Enquêtes du Parlement dans les sessions de* 1816, 1817 *et* 1818.)

2. Il imagina, introduisit et fonda, en harmonie avec les principes d'un système rationnel de société « *des écoles d'enfants* » où un système de circonstances extérieures, supérieur et nouveau, agissait sur ces jeunes caractères, de manière à leur inspirer des habitudes, des manières uniformément bienveillantes, un esprit de charité universelle; de manière aussi à ne leur inculquer que des connaissances justes et droites, grâce à des conversations amicales avec des instituteurs initiés à la science de la nature humaine. (Voir *l'ouvrage du fondateur:* NOUVELLES VUES DE SOCIÉTÉS; *et son* ADRESSE *concernant l'ouverture d'une nouvelle institution destinée à former le caractère humain.* 1er *janvier* 1816.)

3. En 1816, il donna à M. Falck, ambassadeur de Hollande, un plan pour l'extinction de la men-

Digitized by Google

dicité à l'aide de maisons d'asile et de travail ouvertes aux pauvres. M. Falck approuva le projet, le transmit à son gouvernement, qui l'exécuta l'année suivante sous le nom de *Colonies des pauvres de Hollande*, et par l'entremise de la *Société de Bienveillance*. Francis, duc de Bedford et le fondateur du système rationnel de société, sont, à ce qu'il paraît, les deux seuls membres honoraires anglais de cette méritante société. L'auteur avait préalablement offert son plan de soulagement pour les pauvres au cabinet de lord Liverpool; et sans doute ce dernier eût consenti à un essai, si l'influence ecclésiastique n'avait pas dominé, dans les conseils de la couronne, celle de l'administration purement séculière. Si le plan avait été adopté avec les développements que l'auteur indiquait à notre gouvernement, les classes pauvres et laborieuses auraient été depuis lors bien élevées et utilement employées. Plus d'un million sterling de dépenses inutiles aurait été ainsi épargné, et, en revanche, plus de cent millions de produits eussent été créés à l'aide d'une industrie régulière et nouvelle. Le bill d'amendement à la loi des pauvres n'eût pas été demandé; on n'aurait pas eu à compter, en Angleterre et en Irlande, avec des populations mourant de faim; les plaintes de tant de malheureux ne se seraient pas fait entendre, et le chartisme n'existerait pas. (*A l'appui de ces assertions*, voir *le rapport de M. Owen sur la loi*

Digitized by Google

des pauvres, devant la commission des communes, présidée par M. Sturges Bourne. Ce rapport est la reproduction identique d'un travail demandé à M. Owen, dans un meeting public de Londres, sur les causes du manque d'emploi des ouvriers des villes et des campagnes et sur les remèdes à apporter à cet état anormal. L'archevêque de Cantorbéry présidait la commission à laquelle ces idées furent soumises.)

4. Dans la même année, 1816, le fondateur du système rationnel de société, remit à l'ambassadeur prussien, M. le baron Jacobi, un plan pour un système national d'éducation et une exposition détaillée des saines doctrines du gouvernement général. En retour de cette ouverture, le fondateur du système reçut, par l'entremise du même ambassadeur, une lettre autographe de S. M. le roi de Prusse, lettre dans laquelle ce monarque remerciait l'inventeur de sa communication et s'en déclarait tellement satisfait, qu'il allait charger son ministre de l'intérieur d'en faire l'application à toutes les localités de son royaume qui en étaient susceptibles. Et en effet, l'année suivante le nouveau système d'éducation nationale était en vigueur dans la Prusse. (Voir *les règlements pour une éducation nationale dans* LES NOUVELLES VUES DE SOCIÉTÉ, OU FORMATION DU CARACTÈRE HUMAIN. 1re *édition, Longman, éditeur,* 1812 — 1813 *et éditions postérieures.*)

Digitized by Google

5. Le fondateur du système rationnel aida activement Joseph Lancaster et le docteur Bell à établir leurs divers plans d'éducation. Il donna au premier, en plusieurs fois, plus de mille livres sterling ; et au comité national du docteur Bell, cinq cents livres sterling, avec offre de porter sa souscription à mille livres si ces écoles nationales étaient ouvertes à tous les enfants, sans exception, ni de religion ni de classe. Cette proposition fut débattue devant le comité durant deux jours et ne fut repoussée que par une majorité très-réduite. (Voir *les procès-verbaux du comité.*)

6. Dans les années 1816 et 1817, le fondateur visita les personnages les plus éminents et les plus libéraux, tant en France qu'en Suisse et dans une partie de l'Allemagne. Dans ce dernier voyage il eut pour compagnon de route l'illustre Cuvier, de Paris, et le célèbre Pictet, de Genève. Au retour il fut présenté par le dernier duc de Kent à S. A. R. le duc d'Orléans, aujourd'hui roi des Français. Il visita également les principaux établissements d'éducation sur le continent, notamment ceux de Pestalozzi et de Fallenberg, recueillant de la bouche des hommes d'État, des législateurs et des instituteurs, des renseignements tels que pouvaient les donner les plus savantes intelligences de ce temps.

7. En 1822 et 1823, le fondateur du système

Digitized by Google

rationnel agita l'Irlande au sujet de l'éducation nationale et de l'emploi des pauvres dans les manufactures. Il y fut reçu par les évêques protestants et catholiques, par les autorités aristocratiques et par les hommes les plus éclairés de la contrée. Il provoqua plusieurs *meetings* nombreux et intéressants dans la Rotonde de Dublin et se chargea de porter aux deux chambres du parlement des pétitions en faveur du système rationnel. Des sommes considérables, quoique pourtant insuffisantes, furent aussi offertes et souscrites dans un but de réalisation. (Voir *le rendu-compte de ces meetings, publié peu de temps après le départ de M. Owen de Dublin*).

8. En 1824, le fondateur du système rationnel se rendit aux États-Unis, y visita tous les présidents alors vivants, recueillit sur les plus importantes questions politiques, administratives et sociales, l'avis d'hommes aussi éminents, aussi expérimentés que John Adams, Thomas Jefferson, Monroë, le président en exercice, et son successeur immédiat, John Quincy-Adams. Il s'aboucha avec les juges de la cour suprême, il fut entendu deux fois dans le congrès et reçut de tous les côtés des remercîments de ses communications, qui réunirent l'approbation générale. Ensuite il développa publiquement ses vues dans les principales villes de l'Union, et dans deux voyages qu'il y fit, il se mit

Digitized by Google

en rapports avec les personnages les plus considérables de cet État.

9. En 1828, le fondateur poussa jusqu'à Mexico avec l'intention de se faire investir d'une manière officielle du gouvernement du Texas, jaloux en cela de prévenir les désastres dont ce district a été depuis lors le théâtre. Il adressa à ce sujet au cabinet mexicain un mémoire qu'il avait rédigé en Europe et préalablement soumis aux ambassadeurs des principales puissances américaines. Fort de leur appui et d'une recommandation de lord Wellington auprès du ministre anglais à Mexico, M. Pakenham, il entra en pourparlers avec le président Victoria. Ce fut M. Pakenham lui-même qui se chargea d'exposer les plans du fondateur de la société rationnelle dans une conférence officielle ; il fit l'éloge le plus complet tant de la méthode de M. Owen que de sa personne et des qualités qui le rendaient propre à la mission projetée. Le président répliqua que le gouvernement mexicain allait prendre la chose en sérieuse considération, qu'il était à regretter seulement que l'administration du Texas ne ressortît pas directement du gouvernement de Mexico, puis il ajouta : « Si M. Owen veut accepter la gestion d'un territoire beaucoup plus important, nous avons à ui offrir un district qui s'étend entre l'océan Pacifique et le golfe du Mexique, et qui forme en

Digitized by Google

grande partie la limite de la confédération mexicaine du côté des États de l'Union. » A cette ouverture si généreuse, M. Pakenham et M. Owen ne purent retenir leur surprise. Cependant des explications survinrent, et M. Owen demanda préalablement que toute liberté fût accordée à son district en matière religieuse. A quoi le président Victoria répondit qu'en effet cette condition pourrait être un obstacle, le culte catholique dominant dans le Mexique, mais que cependant il soumettrait au congrès une proposition pour établir dans le pays une tolérance semblable à celle des États-Unis. « Sur ces bases, dit alors M. Owen, j'accepte : quand la loi aura été votée, je me chargerai de réaliser mes procédés de gouvernement. » Durant le reste de son séjour au Mexique, M. Owen fut présenté aux sommités législatives et administratives de la contrée, et à la Vera-Cruz, il eut plusieurs entrevues avec le général Santa-Anna, qui se montra un vif partisan de ses projets d'amélioration sociale. M. Owen quitta la Vera-Cruz sur un brick de guerre de dix canons, envoyé de la Jamaïque pour le conduire à la Nouvelle-Orléans.

10. Dans ces voyages, M. Owen avait pu reconnaître combien il existait entre les États-Unis et l'Angleterre, de dissentiments et d'antipathies funestes. Il comprit que la chose pouvait en venir au

Digitized by Google

point de jeter les États américains dans une alliance avec les puissances du Nord, hostiles au royaume-uni. M. Owen voulut essayer de ramener les rapports sur un pied plus bienveillant et plus sincère, Il se rendit à Washington, exposa à M. Van Buren. alors secrétaire d'État, combien le système des deux gouvernements était impolitique, et dans des conférences qui durèrent dix jours, la question fut parfaitement éclaircie entre les deux interlocuteurs. On en référa au président Jackson qui approuva l'objet et l'issue des pourparlers, et donna son adhésion à des ouvertures amicales entre les deux puissances. Il désira voir M. Owen, l'invita à dîner, et on tomba d'accord que désormais l'Union américaine adopterait une politique nouvelle et bienveillante vis-à-vis de la Grande-Bretagne, si cette dernière voulait entrer dans la même voie et obéir au même esprit de conciliation. M. Owen partit sur cette assurance. A peine arrivé à Londres, il se présenta chez lord Aberdeen, lui rendit compte de ce qui s'était passé, et obtint de lui que désormais les meilleures relations s'établiraient entre le royaume-uni et l'Amérique du Nord. Des lettres et des dépêches confidentielles enjoignirent aux ambassadeurs américains de se conformer, en ce qui pourrait concerner cette négociation, aux conseils de M. Owen. La chose marcha donc au mieux et fut terminée à la satisfaction mutuelle. M. Owen

Digitized by Google

avait insisté formellement sur la nécessité de vider tous les petits différends de détail ; et il est à regretter aujourd'hui que l'on n'ait pas profité de cette circonstance pour statuer définitivement sur la question des limites du côté du Canada. A propos de cette négociation, il a été dit par l'un des princes Murat, dans un livre publié aux États-Unis, que M. Owen avait abusé le gouvernement américain. M. Owen eût répondu plus tôt à cette imputation s'il l'eût connue. Le jeune Murat a été induit en erreur. M. Owen n'a abusé personne : il se plaît à déclarer qu'aucun gouvernement au monde n'aurait pu se conduire plus dignement et plus honorablement que ne l'a fait celui des États-Unis en cette circonstance, et que, d'un autre côté, il a grandement à se louer de l'accueil et des égards de l'administration anglaise et principalement de celle de lord Liverpool et de lord Wellington. Cependant, il doit ajouter que ce vénérable général vient récemment de se refuser à présenter aux lords une pétition de M. Owen, et qu'il n'a pas même voulu écouter ses explications : ce qui ne doit être attribué qu'à l'influence de quelques personnes qui ne peuvent par *comprendre* et *apprécier* les vues de la société rationnelle (1). (*Consulter, pour la vérité de ces divers*

(1) On pourra remarquer dans ce document que M. Owen ne dit jamais de mal, même des personnes qui lui sont hostiles, et qu'il ne regarde la malveillance que comme une erreur. Les personnes dont

Digitized by Google

faits, le général Jackson, le président Van Buren, le comte Aberdeen, M. Pakenham, le général Santa-Anna et une foule d'autres.)

11. Voyant que le gouvernement mexicain ne pouvait pas conduire à bien la question religieuse, dans les termes où il l'avait posée, et comprenant que la situation du Mexique ne lui offrait pas des garanties suffisantes pour une réalisation tranquille et suivie, M. Owen renonça à sa grande expérience à l'étranger et tourna ses soins vers son pays natal, qui en avait besoin autant et plus qu'aucun autre. Il a, en conséquence, employé ces dix dernières années à propager parmi les populations anglaises de saines connaissances, et à préparer cette paisible transformation qu'il est aujourd'hui en mesure d'annoncer au globe. Aussi, une grande partie des classes aborieuses commencent-elles à avoir en Angleterre, plus qu'en d'autres contrées, des notions saines sur toutes les questions qui intéressent son bien-être et sa sécurité. Ces résultats seront plus évidents dans quelques années, parce qu'on reconnaîtra mieux encore, à l'application, la vérité, la pureté et l'importance de cet enseignement. Robert Owen a aussi visité récemment quelques-uns des vieux

Il veut parler ici, sont le haut clergé qui siége à la chambre des lords.

Digitized by Google

gouvernements de l'Europe, pour les préparer aux changements que rendent inévitables les progrès des connaissances parmi les classes ouvrières. Déjà, il y a vingt-deux ans, M. Owen avait prévu ce résultat. Aujourd'hui, il est imminent et personne n'en peut conjurer les effets.

Pendant cette même période, Robert Owen a également écrit et publié la première des sept parties du *Livre du Nouveau-Monde-Moral*, destiné à expliquer la science de la nature humaine, livre qui manquait au genre humain et que l'auteur défendra contre tous ceux qui croiront de leur devoir ou de leur intérêt de l'attaquer.

Cette publication a été accompagnée d'une foule d'autres sur divers sujets, sur la religion, sur le mariage, sur la propriété individuelle, sur l'éducation nationale; sur l'emploi des travailleurs, lesquels écrits, une fois bien compris, seront reconnus pour être d'une valeur inestimable autant vis-à-vis de l'Angleterre que vis-à-vis du reste du monde.

Mais au-dessus de tous ces services, Robert Owen en a rendu un bien autrement précieux par la découverte et la révélation d'un système rationnel de société et de religion dont il devient désormais impossible d'arrêter l'essor; système qui aura plus d'effet sur le bonheur à venir de l'homme, que n'en ont eu les systèmes impraticables et erronés, suivis jusqu'à ce jour : un système vrai, charitable envers tous, avan-

Digitized by Google

tageux pour tous, et qui doit assurer la prospérité et la paix de l'univers. Le monde était encore dans l'ignorance au sujet de ce mystérieux système, mais le révérend prélat d'Exeter s'est chargé de lui donner une publicité retentissante en le traduisant à la barre des lords (1).

Voilà, en abrégé, une partie de ce que Robert Owen a fait pour un monde vieilli, caduc, immoral. Mais ce n'est rien encore auprès de ce qu'il médite pour arracher les humains à leur pauvreté, à leurs divisions, à leur dégradation, à leurs vices et à leurs misères.

Un mot maintenant sur ma présentation à Sa Majesté la reine. Je le demande, qui d'entre nous trois a été le plus honoré de cette visite ? Ou d'un homme de près de soixante et dix ans, qui a employé plus d'un demi-siècle à acquérir une rare sagesse avec la seule pensée de l'appliquer aux créatures souffrantes, et qui, pour arriver à la réalisation de ses desseins, s'est assujetti à s'habiller comme un singe et à fléchir le genou devant une jeune fille, charmante sans doute, mais sans expérience; ou bien du ministre qui engagea ce vieillard à subir ces formes de l'étiquette, et qui ensuite, dans un dis-

(1) Allusion ironique à un débat, survenu à l'occasion de la présentation de M. Owen à la reine Victoria, débat dans lequel l'évêque d'Exeter, Philpot, se fit remarquer par une sortie fougueuse contre le chef des socialistes en le dénonçant à la justice du pays.

Digitized by Google

cours plein d'absurdités, désavoua presque un acte dont il était le promoteur; un acte qui, quelque jour peut-être, comptera comme le fait le meilleur et le plus important de son administration; ou bien enfin de la jeune fille devant laquelle un septuagénaire a plié le genou. Quant à moi, je ne tiens point à honneur d'avoir été présenté à aucun être humain, quel qu'il soit.

Il y a vingt-deux ans, dans un mémoire adressé au souverains européens assemblés en congrès à Aix-la-Chapelle et qui leur fut présenté par lord Castelreagh, je déclarai que je n'étais influencé dans mes vues par aucune sorte de désir d'honneurs ou de priviléges, que j'ai toujours regardés comme des hochets d'enfant ou des vanités de petites âmes.

Cependant le chef de l'opposition, dans la chambre des communes, a qualifié d'offense grave ma présentation à Sa Majesté, et il s'en est fait une arme contre le ministre qui y a consenti.

Le sir Robert Peel actuel a-t-il pu produire cette motion sérieusement et sans rougir ?

Ne se souvient-il plus que l'ancien Robert Peel, le père de l'orateur, demeura, pendant de longues années, en excellents rapports avec moi, qu'il eût l'avantage de poursuivre devant la chambre des communes la réalisation de mes idées, et d'y faire accepter, quoique au prix de nombreuses mutilations, mon

Digitized by Google

bill pour l'emploi des enfants dans les manufactures.

L'ancien sir Robert Peel était un homme d'affaires, cherchant à s'appuyer, non sur des mots sans valeur, mais sur des objets d'une utilité réelle, d'une application fructueuse ; un homme d'expérience, qui pesait et jugeait avec gravité et avec conscience les idées qui lui étaient soumises. Je demande maintenant à l'honorable chef de l'opposition désespérée qui s'agite dans les communes, s'il se rappelle ma visite à son respectable père à la veille de l'un de mes voyages aux États-Unis, dans un moment où lui, le sir Robert actuel, membre de l'administration de lord Liverpool, se trouvait dans leur résidence de famille à Drayton-Hall ? Si ce fait n'est pas sorti de sa mémoire, il doit également se souvenir que je portais alors avec moi environ deux cents plans ou dessins pour une réorganisation générale de la société, lesquels dessins, ainsi qu'un coûteux modèle en relief, je destinais au président des États-Unis, dans les appartements duquel ils furent exposés, et où ils sont peut-être encore. Sir Robert Peel le père employa plusieurs heures à examiner cette combinaison, unique au monde, dans laquelle je déroulais les moyens de transformer les circonstances extérieures qui déterminent le caractère de l'homme, et d'obtenir pour les générations futures un bien plus noble emploi de leurs forces et une source bien plus

Digitized by Google

féconde de plaisirs. Après avoir longuement examiné et étudié l'objet en lui-même, les moyens de réalisation, les procédés scientifiques qui en réglaient l'harmonie et lui donnaient une belle valeur d'ensemble, sir Robert Peel le père demeura quelques minutes muet d'étonnement, et les paroles qui suivirent ce silence sont remarquables par leur vérité et leur profondeur. « M. Owen, me dit-il, il n'y a pas quatre personnes dans tout le royaume dont l'instruction soit assez étendue et assez variée pour sentir la valeur de combinaisons d'une si grande magnificence ; mais s'il existait beaucoup d'hommes qui vous comprissent comme moi, ils prouveraient sur-le-champ que le changement par vous proposé, tiendrait beaucoup plus encore que vous ne pouvez le promettre. » Puis il ajouta : « Mon fils Robert est maintenant ici. Probablement il ne comprendra pas vos combinaisons, n'ayant point eu encore l'occasion de poursuivre de semblables études ; mais demeurez avec nous cette nuit ; vous le verrez à dîner, et nous essayerons de faire quelqu'impression sur son esprit en lui développant vos projets. » Je demeurai, comme m'en priait le digne baronnet, mais il me fut facile de me convaincre que le sir Robert Peel actuel n'avait, à aucun degré, ni les connaissances, ni l'expérience nécessaires pour embrasser un sujet placé en dehors de sa portée. Je professe un grand respect pour cette famille ; mais il est douloureux de voir à

Digitized by Google

quel point les préoccupations politiques dénaturent les plus brillantes qualités.

Quant au révérend prélat d'Exeter, de son discours, prononcé la semaine dernière dans la chambre des lords, je suis autorisé à conclure qu'il lui reste encore à connaître les erreurs, les immoralités, les blasphèmes contre lesquels il a si longuement tonné, et je serais bien trompé si le plus arriéré des milliers d'enfants qui fréquentent les écoles placées sous ma direction, n'expliquait ces matières d'une manière plus satisfaisante et plus rationnelle que ne l'a fait le noble lord en plein parlement.

Mais en réfléchissant bien à toutes ces choses, je suis conduit à me dire que l'honorable vicomte, ministre d'État, que l'honorable chef de l'opposition des communes, et le révérend prêtre d'Exeter ont chacun leur caractère particulier formé pour eux, et auxquels ils sont impérieusement soumis, ce qui rend leurs erreurs forcées, nécessaires et par conséquent dignes de compassion et non de blâme. La charité de la religion rationnelle qui, d'une façon ou d'une autre, sommeillait en moi à la lecture des discours de ces nobles sénateurs, me parle de nouveau dans toute sa force et dans toute sa pureté; et j'oublie en conséquence, et j'absous tout ce qu'ils ont pu dire. Il me semble que le vieux système social ne doit pas leur inspirer à mon égard une charité

Digitized by Google

aussi franche et aussi sincère, et, dans ce cas, ma compassion pour eux s'en accroît encore.

Ayant soulagé mon cœur au sujet de ces bagatelles, j'arrive à de plus graves, à de plus importantes considérations.

Certaines personnes dans le parlement anglais ont conseillé de poursuivre et de punir quelques disciples du système rationnel de société. Ceci, en vérité, serait bien peu rationnel.

Je suis le découvreur, le fondateur, le promulgateur avéré de ce système, de toutes les erreurs, immoralités et blasphèmes qu'il renferme (si tant est qu'on y en trouve l'ombre), moi seul en suis l'auteur, et seul, par conséquent, dois être poursuivi et puni, s'il y a lieu, pour les scélératesses qu'il peut recéler. Je suis prêt à prouver au premier ministre de la couronne que le système rationnel et la religion rationnelle, comme je les ai enseignés, sont autre chose que des *absurdités ;* au chef de l'opposition dans les communes, que ce système proclame les plus importantes et les plus utiles vérités ; enfin, au revérend évêque d'Exeter que la religion rationnelle que j'ai donnée au monde, renferme infiniment moins d'immoralités et de blasphèmes qu'aucune autre des innombrables religions qui abrutissent et enchaînent depuis si longtemps les âmes humaines.

Si ceux qui gouvernent notre pays ou d'autres

Digitized by Google

pays du globe avaient quelque sagesse, voyant que l'esprit humain s'est emparé de ce sujet dans toutes les portions civilisées du globe, ils chargeraient des hommes de science, d'expérience et de pratique, des hommes possédant la connaissance des choses et non pas seulement un talent de mots, d'entrer dans une profonde et laborieuse investigation de tout le système, afin qu'eux d'abord, et l'univers ensuite, pussent avoir une idée exacte et sûre d'une découverte qui doit réaliser le bonheur ici-bas, pour nos générations et pour les générations futures.

Par cette marche rationnelle, ce qu'il y a d'erroné dans mon système, si tant est qu'on y trouve rien d'erroné, sera, comme de droit, dénoncé publiquement et révélé au monde ; tandis que ce qu'il renferme de bon et de vrai, s'il a du vrai et du bon, sera dégagé et signalé au grand avantage de la société.

Dans cette mesure ce n'est pas un avantage personnel que je poursuis. Depuis le commencement le ma carrière, quand je n'avais aucune sorte d'aplui, je n'ai pas craint, dans le seul intérêt de la vérité, de me mettre en opposition directe et ouverte avec les préjugés les plus enracinés des siècles antérieurs. Je me préparai dès lors à encourir des amendes pécuniaires, l'emprisonnement, la mort même et jusqu'à la potence. Et que peuvent être ces douleurs pour celui qui est profondément imbu

Digitized by Google

du désir d'être utile à la race humaine ? Mais, au lieu d'essuyer des amendes, l'emprisonnement et une fin ignominieuse, j'ai été, au contraire, le favori de l'univers ; j'ai parcouru une vie paisible et sans éclat, heureux par moi-même, heureux par ma famille; car la famille Owen, tant à New-Lanark, en Écosse, qu'à New-Harmony, en Amérique, a été l'une des plus fortunées qui aient vécu sur l'un ou sur l'autre bord de l'Atlantique. J'ai, il est vrai, consacré jusqu'au dernier schelling de mon superflu pour la propagation de cette grande et belle cause, car l'argent n'a pas été inutile dans ses progrès ; mais le révérend prélat est dans une complète erreur quand il assure que j'ai dissipé ma fortune dans le luxe et la prodigalité. Je n'ai jamais employé à un usage frivole une seule livre sterling ; je me fais fort de le prouver au noble prélat, et je le mets au défi, lui et ses instigateurs, d'apporter le moindre témoignage du contraire.

A la suite de cette déclaration solennelle, je n'ai plus à m'inquiéter de ce que l'on pourra désormais dire de moi, soit dans le parlement, soit hors du parlement. Ma vie est la véritable réponse à tous les mensonges qu'on articulerait encore. Une popularité d'un moment m'est peu précieuse, et toute réputation après la mort me paraît une absurdité, si ce n'est pourtant au point de vue du plaisir personnel qu'en recueillent les descendants de l'homme

Digitized by Google

célèbre. Je suis heureux dans la vie : je serai heureux dans la mort, et, de plus, indépendant de ce monde caduc, immoral et irrationnel.

ROBERT OWEN.

Londres, 2 février 1840.

Digitized by Google

NOTES.

—

PIÈCES JUSTIFICATIVES DE LA CONJURATION DE BABEUF (1).

Parmi les pièces qui se rattachent à la conjuration de Babeuf, il en est plusieurs, peu connues, qui ont trait aux moyens d'organisation du régime de la communauté. Comme monument de vertige elles méritent d'être reproduites. Voici d'abord le célèbre *manifeste des égaux*, rédigé par Sylvain Maréchal.

I

MANIFESTE DES ÉGAUX.

Égalité de fait, dernier but de l'art social. (*Condorcet.*)

Peuple de France,

Pendant quinze siècles tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années tu respires

(1) Voir le chapitre des *Communistes*.

Digitized by Google

à peine, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.

L'ÉGALITÉ, premier vœu de la nature, premier besoin de l'homme et principal nœud de toute association légitime! Peuple de France, tu n'as pas été plus favorisé que les autres nations qui végètent sur ce globe infortuné! Toujours et partout la pauvre espèce humaine, livrée à des anthropophages plus ou moins adroits, servit de jouet à toutes les ambitions, de pâture à toutes les tyrannies. Toujours et partout, on berça les hommes de belles paroles : jamais et nulle part, ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial, on nous répète avec hypocrisie : *Les hommes sont égaux;* et de temps immémorial la plus avilissante comme la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le plus bel apanage de l'homme est sans contradiction reconnu, mais il n'a pu encore se réaliser une seule fois; l'égalité ne fut donc qu'une belle et stérile fiction de la loi. Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond : Taisez-vous, misérables! L'égalité de fait n'est qu'une chimère; contentez-vous de l'égalité conditionnelle : vous êtes tous égaux devant la loi. Canaille, que te faut-il de plus? Ce qu'il nous faut de plus? Législateurs, gouvernants, riches propriétaires, écoutez à votre tour.

Nous sommes tous égaux, n'est-ce pas? Ce prin-

Digitized by Google

cipe demeure incontesté, parce qu'à moins d'être atteint de folie, on ne saurait dire sérieusement qu'il fait nuit quand il fait jour.

Eh bien! nous prétendons désormais vivre et mourir égaux comme nous sommes nés; nous voulons l'égalité réelle ou la mort; voilà ce qu'il nous faut.

Et nous l'aurons, l'égalité réelle, n'importe à quel prix. Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous! Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé.

La révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière.

Le peuple a marché sur le corps aux rois et aux prêtres coalisés contre lui; il en sera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux tartufes politiques, assis à la place des anciens.

Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits?

Il nous faut non pas seulement cette égalité transcrite dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, *à faire table rase pour nous en tenir à elle seule*. Périssent s'il le faut *tous les arts*, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle.

Législateurs et gouvernants qui n'avez pas plus de génie que de bonne foi, propriétaires riches et

Digitized by Google

sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser cette sainte entreprise en disant : Ils ne font que reproduire cette loi agraire demandée plus d'une fois avant eux.

Calomniateurs, taisez-vous à votre tour, et dans le silence de la confusion, écoutez nos prétentions dictées par la nature et basées sur la justice.

La loi agraire ou partage des campagnes, fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : *le bien commun ou la communauté de biens*. Plus de propriété individuelle des terres ; *la terre n'est à personne*. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des fruits de la terre : *les fruits sont à tout le monde*.

Nous déclarons ne pouvoir souffrir davantage que la très-grande majorité des hommes travaille et sue au service et sous le bon plaisir de l'extrême minorité.

Assez et trop longtemps moins d'un million d'individus disposa de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs semblables, de leurs égaux.

Qu'il cesse enfin ce grand scandale que nos neveux ne voudront pas croire ! Disparaissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de

Digitized by Google

grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernants et de gouvernés.

Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celles de l'âge et du sexe. Puisque tous ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qu'il n'y ait plus pour eux qu'une seule éducation, *une seule nourriture.* Ils se contentent d'un seul soleil et d'un air pour tous : *pourquoi la même portion et la même qualité d'aliments ne suffiraient-ils pas pour chacun d'eux?*

Mais déjà les ennemis d'un ordre de choses le plus naturel qu'on puisse imaginer déclament contre nous.

Désorganisateurs et factieux, nous disent-ils, vous ne voulez que des massacres et du butin.

Peuple de France,

Nous ne perdons pas de temps à leur répondre, mais nous te dirons : La sainte entreprise que nous organisons n'a d'autre but que de mettre un terme aux dissensions civiles et à la misère publique.

Jamais plus vaste dessein n'a été conçu et mis à exécution. De loin en loin, quelques hommes de génie, quelques sages en ont parlé d'une voix basse et tremblante. Aucun d'eux n'a eu le courage de dire la vérité tout entière.

Le moment des grandes mesures est arrivé. Le mal est arrivé à son comble; il couvre la face du

Digitized by Google

globe. Le chaos, sous le nom de politique, y règne depuis trop de siècles. Que tout rentre dans l'ordre et reprenne sa place. A la voix de l'égalité, que les éléments de la justice et du bonheur s'organisent, l'instant est venu de fonder la *république des égaux*, ce grand hospice ouvert à tous les hommes. *Les jours de restitution générale sont arrivés.* Familles gémissantes, venez vous asseoir à la table commune dressée par la nature pour tous ses enfants.

Peuple de France,

La plus pure de toutes les gloires t'était donc réservée! Oui, c'est toi qui le premier dois offrir au monde ce touchant spectacle.

D'anciennes habitudes, d'antiques préventions voudront de nouveau faire obstacle à l'établissement de la *république des égaux*. L'organisation de l'égalité réelle, la seule qui réponde à tous les besoins, sans faire de victimes, sans coûter de sacrifices, ne plaira peut-être point à tout le monde. L'égoïste, l'ambitieux, frémira de rage. Ceux qui possèdent injustement crieront à l'injustice. Les jouissances exclusives, les plaisirs solitaires, les aisances personnelles causeront de vifs regrets à quelques individus blasés sur les peines d'autrui. Les amants du pouvoir absolu, les vils suppôts de l'autorité arbitraire, ploieront avec peine leurs chefs superbes sous le niveau de l'égalité réelle. Leur vue courte

Digitized by Google

pénétrera difficilement dans le prochain avenir du bonheur commun ; mais que peuvent quelques milliers de mécontents contre une masse d'hommes, tous heureux, et surpris d'avoir cherché si longtemps une félicité qu'ils avaient sous la main ?

Dès le lendemain de cette véritable révolution, ils se diront tout étonnés : Eh quoi ! le bonheur commun tenait à si peu ? Nous n'avions qu'à le vouloir. Ah ! pourquoi ne l'avons-nous pas voulu plus tôt ? Fallait-il donc nous le faire dire tant de fois ? Oui, sans doute, *un seul homme sur la terre, plus riche, plus puissant que ses semblables, que ses égaux, l'équilibre est rompu ;* le crime et le malheur sont sur la terre.

Peuple de France,

A quel signe dois-tu désormais reconnaître l'excellence d'une constitution ?... Celle qui tout entière repose sur l'égalité de fait est la seule qui puisse te convenir et satisfaire à tes vœux.

Les chartes aristocratiques de 1791 et 1795 rivaient les fers au lieu de les briser. Celle de 1793 était un grand pas de fait vers l'égalité réelle, on n'en avait pas encore approché de si près ; mais elle ne touchait point le but et n'abordait point le bonheur commun dont pourtant elle consacrait solennellement le grand principe.

Digitized by Google

Peuple de France,

Ouvre les yeux et ton cœur à la plénitude de la félicité : reconnais et proclame avec nous la *république des égaux*.

N° II.

ANALYSE DE LA DOCTRINE DE BABEUF,

PROSCRIT PAR LE DIRECTOIRE EXECUTIF POUR AVOIR DIT LA VÉRITÉ (1).

Article premier.

La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens.

PREUVES TIRÉES DE LA DISCUSSION A LAQUELLE CETTE PIÈCE DONNA LIEU.

I. Avant leurs premiers rapprochements, tous les hommes étaient également maîtres des productions que la nature répandait à profusion autour d'eux.

II. Dès que les hommes se furent rapprochés sur une terre inculte, qu'est-ce qui put établir parmi eux l'inégalité de ce droit? Était-ce leur différence naturelle? Ils ont tous les mêmes organes et les mêmes besoins. Est-ce la dépendance des uns avec

(1) Cette pièce est la déclaration officielle des droits, et la Charte de l'égalité d'après Babeuf.

Digitized by Google

les autres ? Mais nul n'était assez fort pour asservir ses semblables, que le plus léger mécontentement pouvait disperser ; et l'avantage des secours mutuels et de la bienveillance commune leur faisait à tous une nécessité de respecter dans les autres le droit dont ils se sentaient investis par la nature. Est-ce la férocité de leurs cœurs ? Mais la compassion est la suite immédiate de leur organisation, et cette férocité naît de l'exaspération des passions. Est-ce un penchant inné pour l'humiliation et la servitude ? Mais la vue des distinctions est pour les êtres mêmes les plus sauvages une sensation douloureuse, une source de jalousie et de haine.

III. Si les familles ont été les premiers modèles des sociétés, elles sont aussi les preuves les plus frappantes du droit dont nous parlons. L'égalité y est le gage de la tendresse des pères, de l'union et du bonheur des enfants. Est-elle rompue ? Le chagrin et la jalousie y introduisent le désordre et les violences. Tout, jusqu'à l'amour des parents, inspire aux enfants la haine des partialités que les parents eux-mêmes ne peuvent s'appliquer sans risquer d'introduire dans les familles des passions dangereuses.

IV. L'égalité la plus stricte dut être consacrée par les premières conventions ; car qu'est-ce qui pouvait faire consentir aux privations et à l'infériorité des hommes jusque-là ennemis de toute distinction ?

Digitized by Google

V. L'oubli de cette égalité a introduit parmi les hommes,

Les fausses idées de bonheur;

Les égarements des passions;

Le dépérissement de l'espèce;

Les violences, les troubles, les guerres;

La tyrannie des uns et l'oppression des autres;

Les institutions civiles, politiques et religieuses qui, en consacrant l'injustice, dissolvent enfin les sociétés après les avoir longtemps déchirées.

La vue des distinctions, du faste et des voluptés dont on ne jouit pas, fut et sera toujours pour la multitude une source inépuisable de tourments et d'inquiétudes. Il n'est donné qu'à un petit nombre de sages de se préserver de la corruption, et la modération est un bien que le vulgaire ne sait plus apprécier dès qu'il s'en est écarté.

Quelques citoyens se créent-ils de nouveaux besoins et introduisent-ils dans leurs jouissances des raffinements inconnus à la multitude? la simplicité n'est plus aimée, le bonheur cesse d'être dans une vie active et dans une âme tranquille, les distinctions et les voluptés deviennent le suprême des biens, personne n'est content de son état, et tous cherchent en vain le bonheur auquel l'inégalité a fermé l'entrée de la société.

Plus on obtient de distinctions, plus on en désire, plus on excite la jalousie et la convoitise. De là tant

Digitized by Google

d'entreprises extravagantes ; de là cette soif si insatiable et si criminelle de l'or et du pouvoir ; de là les haines, les violences et les meurtres ; de là ces guerres sanglantes causées par l'esprit de conquêtes et par la jalousie de commerce, qui ne laissent pas à la pauvre humanité un seul instant de relâche.

Au milieu de ce bouleversement d'idées, la mollesse et le chagrin détruisent une partie de l'espèce, énervent l'autre, et préparent à la société des générations incapables de les défendre. De l'attachement aux distinctions naissent les précautions que l'on prend pour les conserver malgré l'envie et le mécontentement qu'elles engendrent. Ces précautions sont les lois barbares, les formes exclusives de gouvernement, les fables religieuses, la morale servile ; en un mot la tyrannie d'un côté, l'oppression de l'autre. Cependant la voix de la nature ne peut être entièrement étouffée ; elle fait pâlir quelquefois ses enfants ingrats ; elle venge par ses éclats les larmes de l'humanité, et si elle parvient rarement à la rétablir dans ses droits, elle finit toujours par renverser les sociétés qui en méconnurent les lois.

Si l'égalité des biens est une suite de celle de nos organes et de nos besoins, si les malheurs publics et individuels, si la ruine des sociétés sont les effets nécessaires des atteintes qu'on lui porte, cette égalité est donc de droit naturel.

Digitized by Google

ART. 2.

Le but de la société est de défendre cette égalité, souvent attaquée par le fort et le méchant dans l'état de nature, et d'augmenter, par le concours de tous, les jouissances communes.

PREUVES.

I. On entend ici par *société* l'association réglée par des conventions ; et par *état de nature,* celui d'une société casuelle et imparfaite dans laquelle se retrouvaient nécessairement les hommes avant de se soumettre aux lois.

Sans examiner ici si des attentats du genre de ceux dont il est fait mention dans l'article ont pu avoir lieu dans l'état de nature, il est évident que si les inconvénients de cet état déterminèrent les hommes à établir ces lois, ce ne furent que ceux qui naissaient de la violation de l'égalité. Quoi qu'il en soit, la conservation de l'égalité est le but de l'association, parce que ce n'est que par elle que les hommes réunis peuvent être heureux.

II. En réunissant leurs forces, les hommes voulurent assurément se procurer le plus grand nombre de jouissances dont ils avaient l'idée par le moins possible de peines.

Or l'abondance des choses nécessaires assure ces jouissances, et est elle-même assurée par le tra-

Digitized by Google

vail des associés, qui n'est pour chacun d'eux le moindre possible que lorsqu'il est réparti sur tous.

ART. 3.

La nature a imposé à chacun l'obligation de travailler : nul n'a pu, sans crime, se soustraire au travail.

PREUVES.

I. Le travail est pourtant un précepte de nature :

1° Parce que l'homme isolé dans les déserts ne saurait, sans un travail quelconque, se procurer la subsistance ;

2° Parce que l'activité que le travail modéré occasionne est une source de santé et d'amusement.

II. Cette obligation n'a pu être affaiblie par la société ni pour tous, ni pour chacun de ses membres,

1° Parce que sa conservation en dépend ;

2° Parce que la peine de chacun n'est la moindre possible que lorsque tous y participent.

ART. 4.

Les travaux et jouissances doivent être communs.

EXPLICATION.

C'est-à-dire que tous doivent supporter une égale portion de travail.

Digitized by Google

La justice de ce principe découle des preuves des articles 1 et 3 ci-dessus. Mais qu'entend-on par communauté de travail? Veut-on que tous les citoyens soient astreints aux mêmes occupations? Non; mais on veut que les différents travaux soient répartis de manière à ne pas laisser un seul valide oisif; on veut que l'augmentation du nombre des travailleurs garantisse l'abondance publique, tout en diminuant la peine individuelle; on veut qu'en retour chacun reçoive de la patrie de quoi pourvoir aux besoins naturels et au petit nombre de besoins factices que tous peuvent satisfaire.

Que deviendront, objectera-t-on peut-être, les productions de l'industrie, fruits du temps et du génie? N'est-il pas à craindre que n'étant pas plus récompensées que les autres, elle ne s'anéantissent au détriment de la société? Sophisme! C'est à l'amour de la gloire et non à la soif des richesses que furent dus dans tous les temps les efforts du génie. Des millions de soldats pauvres se vouent tous les jours à la mort pour l'honneur de servir les caprices d'un maître cruel, et l'on doutera des prodiges que peuvent opérer sur le cœur humain le sentiment du bonheur, l'amour de l'égalité et de la patrie, et les ressorts d'une sage politique? Aurions-nous d'ailleurs besoin de l'éclat des arts et du clinquant du luxe, si nous avions le bonheur de vivre sous les lois de l'égalité?

Digitized by Google

ART. 5.

Il y a oppression quand l'un s'épuise par le travail et manque de tout, tandis que l'autre nage dans l'abondance sans rien faire.

PREUVES.

I. Inégalité et oppression sont synonymes : si opprimer quelqu'un est violer à son égard une loi, c'est que l'inégalité des charges peut opprimer parce que l'inégalité blesse les lois naturelles auxquelles il est absurde d'opposer les lois humaines.

II. Opprimer signifie, ou restreindre les facultés de quelqu'un ou augmenter ses charges. C'est précisément ce que fait l'inégalité en diminuant les jouissances de celui dont elle aggrave les devoirs.

ART. 6.

Nul n'a pu, sans crime, s'approprier exclusivement les biens de la terre ou de l'industrie.

EXPLICATIONS ET PREUVES.

Si l'on démontre que l'inégalité n'a d'autre cause que cette appropriation exclusive, on aura démontré le crime de ceux qui introduisirent la distinction du *mien* et du *tien*.

Dès l'instant où le sterres furent partagées naquit le

Digitized by Google

droit de propriété. Alors chacun fut le maître absolu de tout ce qu'il pouvait retirer des champs qui lui étaient échus et de l'industrie qu'il pouvait exercer.

Il est probable que les hommes voués aux arts de première nécessité furent exclus en même temps de toute possession territoriale qu'ils n'avaient pas le temps d'exploiter. Les uns restèrent ainsi les maîtres des choses nécessaires à l'existence, tandis que d'autres n'eurent droit qu'aux salaires qu'on voulait bien leur payer. Néanmoins, ce changement n'en amena pas un sensible dans les jouissances, tant que le nombre des salariés n'excéda par celui des possesseurs de terres. Mais aussitôt que les accidents naturels, l'économie ou l'adresse des uns, la prodigalité ou l'incapacité des autres, ayant réuni les propriétés territoriales en un petit nombre de familles, les salariés furent beaucoup plus nombreux, ceux-ci furent à la merci des premiers qui, fiers de leur opulence, les réduisirent à une vie très-frugale.

De cette révolution datent les sinistres effets de l'inégalité, développés au premier article. Depuis, on a vu l'oisif vivre, par une révoltante injustice, des sueurs de l'homme laborieux, accablé sous le fardeau des fatigues et des privations ; on a vu le riche s'emparer de l'État et dicter en maître des lois tyranniques au pauvre violenté par le besoin, avili par l'ignorance et trompé par la religion.

Les malheurs de l'esclavage découlent de l'iné-

Digitized by Google

galité, et celle-ci de la propriété. La propriété est donc le plus grand fléau de la société ; c'est un véritable délit public.

On nous dira que la propriété est un droit antérieur à la société, qui a été instituée pour le défendre. Mais comment avait-on pu avoir l'idée d'un semblable droit avant que ces conventions eussent assuré au propriétaire les fruits de son travail ? Comment la société a-t-elle pu devoir son origine à l'institution la plus subversive de tout sentiment social ?

Que l'on ne dise pas enfin qu'il est juste que l'homme laborieux et économe soit récompensé par l'opulence, et que l'oisif soit puni par la misère. Sans doute, il est équitable que l'homme actif ou acquittant sa dette, reçoive de la patrie ce qu'elle peut lui donner sans se détruire ; il est équitable qu'il en soit récompensé par la reconnaissance publique, mais il ne saurait acquérir par là le droit d'empoisonner son pays, pas plus qu'un soldat n'acquiert par sa valeur le droit de l'asservir.

Quoiqu'il y ait des mauvais sujets qui doivent imputer à leurs propres vices la misère où ils sont réduits, il s'en faut de beaucoup que tous les malheureux puissent être rangés dans cette classe. Une foule de laboureurs et de manufacturiers que l'on ne plaint point, vivent au pain et à l'eau, afin qu'un infâme libertin jouisse en paix de l'héritage d'un père inhumain, et qu'un fabricant millionnaire en-

Digitized by Google

voie à bas prix des étoffes et des joujoux dans les pays qui fournissent à ces sybarites fainéants les parfums d'Arabie et les oiseaux du Phase. Les mauvais sujets eux-mêmes le seraient-ils sans les vices et les folies dans lesquels ils sont entraînés par les institutions sociales, qui punissent en eux les effets des passions dont elles provoquent les développements ?

ART. 7.

Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni pauvres, ni riches.

ART. 8.

Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple.

ART. 9.

Nul ne peut, par l'accumulation de tous les moyens, priver un autre de l'instruction nécessaire pour son bonheur : l'instruction doit être commune.

PREUVES.

I. Cette accumulation enlève aux hommes de peine jusqu'à la possibilité d'acquérir les connaissances nécessaires à tout bon citoyen.

II. Quoiqu'il ne faille pas au peuple une vaste

Digitized by Google

instruction, il lui en faut une pour qu'il ne soit pas la proie des rusés et des prétendus savants. Il lui importe de bien connaître ses droits et ses devoirs.

ART. 10.

Le but de la révolution est de détruire l'inégalité et de rétablir le bonheur commun.

PREUVES.

Quel est l'honnête homme qui voudrait livrer ses concitoyens aux convulsions et aux maux d'une révolution politique ayant pour but de le rendre plus malheureux ou de le mettre dans un état d'où leur ruine totale doive nécessairement dériver ! Saisir adroitement le moment de la réforme n'est pas la moindre tâche d'un habile et vertueux politique.

ART. 11.

La révolution n'est pas finie, parce que les riches absorbent tout bien, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, gémissent dans la misère et ne sont rien dans l'État.

N° III.

Voici maintenant les pièces qui ont trait aux mesures insurrectionnelles.

Digitized by Google

LE COMITÉ INSURRECTEUR DE SALUT PUBLIC,
AU PEUPLE.

ACTE D'INSURRECTION.

LIBERTÉ ! ÉGALITÉ !
BONHEUR COMMUN !

Des démocrates français, considérant que l'oppression et la misère du peuple sont à leur comble ; que cet état de tyrannie et de malheur est le fait du gouvernement actuel ;

CONSIDÉRANT, etc.

(*Suivent des griefs purement politiques.*)

ARTICLE PREMIER.

Le peuple est en insurrection contre la tyrannie.

ART. 2.

Le but de l'insurrection est le rétablissement de la constitution de 93, de la liberté, de *l'égalité et du bonheur commun.*

ART. 3.

Aujourd'hui, dès l'heure même, les citoyens et *les citoyennes* partiront de tous les points, *en désordre* et sans attendre le mouvement des quartiers voisins qu'ils feront marcher avec eux. Ils se rallieront au son du tocsin et des trompettes sous la con-

Digitized by Google

duite des patriotes auxquels le comité insurrecteur aura confié des guidons portant l'inscription suivante :

LIBERTÉ! ÉGALITÉ!
BONHEUR COMMUN!

D'autres guidons portant ces mots :

« Quand le gouvernement viole les droits du « peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour « chaque portion du peuple, le plus sacré des droits « et le plus indispensable des devoirs.

« Ceux qui usurpent la souveraineté devront être « mis à mort par les hommes libres. »

Les généraux du peuple seront distingués par des rubans tricolores flottant très-visiblement autour de leurs chapeaux.

ART. 4.

Tous les citoyens se rendront avec leurs armes, ou, à défaut d'armes, avec tous les instruments offensifs, sous la seule direction des patriotes ci-dessus, au chef-lieu de leurs arrondissements respectifs.

ART. 5.

Les armes de toute espèce seront enlevées par les insurgés partout où elles se trouveront.

ART. 6.

Les barrières et le cours de la rivière seront

Digitized by Google

rigoureusement gardés : nul ne pourra sortir de Paris sans un ordre formel et spécial du comité insurrecteur ; il n'entrera que les courriers, les porteurs et conducteurs de comestibles, auxquels il sera donné protection et sûreté.

ART. 7.

Le peuple s'emparera de la trésorerie nationale, de la poste aux lettres, des maisons des ministres, de tout magasin public ou privé contenant des vivres ou des munitions de guerre.

ART. 8.

Le comité insurrecteur donne aux légions sacrées des camps des environs de Paris qui ont juré de mourir pour l'égalité, l'ordre de soutenir partout les efforts du peuple.

ART. 9.

Les patriotes des départements réfugiés à Paris et les braves officiers destitués sont appelés à se distinguer dans cette lutte sacrée.

ART. 10.

Les deux conseils et le directoire, usurpateurs de l'autorité populaire, seront dissous. Tous les membres qui le composent seront immédiatement jugés par le peuple.

Digitized by Google

ART. 11.

Tout pouvoir cessant devant celui du peuple, nul prétendu député, membre de l'autorité usurpatrice, ou quelque fonctionnaire public que ce soit, ne pourront exercer aucun acte d'autorité, ni donner aucun ordre ; ceux qui y contreviendront seront à l'instant mis à mort.

Tout membre du prétendu corps législatif ou directeur, trouvé dans les rues, sera arrêté et conduit sur-le-champ à son poste ordinaire.

ART. 12.

Toute opposition sera vaincue sur-le-champ par la force. *Les opposants seront exterminés.*

Seront également mis à mort :

Ceux qui battront ou feront battre la générale ;

Les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, qui seront trouvés dans les rues ;

Tous les présidents, secrétaires et commandants de la conspiration royale de vendémiaire qui oseraient aussi se mettre en évidence.

ART. 13.

Il est ordonné à tous les envoyés des puissances étrangères de rester dans leurs domiciles devant l'insurrection : ils sont sous la sauvegarde du peuple.

Digitized by Google

ART. 14.

Des vivres de toute espèce seront portés au peuple sur les places publiques.

ART. 15.

Tous les boulangers seront mis en réquisition pour faire constamment du pain qui sera distribué *gratis* au peuple : ils seront payés sur leur déclaration.

ART. 16.

Le peuple ne prendra de repos qu'après la destruction du gouvernement tyrannique.

ART. 17.

Tous les biens des émigrés, des conspirateurs et de tous les ennemis du peuple seront distribués sans délai aux défenseurs de la patrie.

Les malheureux de toute la république seront immédiatement meublés et logés dans les maisons des conspirateurs.

Les effets appartenant au peuple, déposés au mont-de-piété, seront sur-le-champ gratuitement rendus.

Le peuple français adopte les épouses et les enfants des pauvres qui auront succombé dans cette sainte entreprise ; il les nourrira et les entretiendra. Il en sera de même à l'égard des père, mère, frères et sœurs à l'existence desquels ils étaient nécessaires.

Digitized by Google

ART. 18.

Les propriétés publiques et particulières sont mises sous la sauvegarde du peuple (1).

ART. 19.

Le soin de terminer la révolution sera confié à une assemblée nationale composée d'un démocrate par département, nommé par le peuple insurgé sur la présentation du comité insurrecteur.

ART. 20.

Le comité insurrecteur restera en permanence jusqu'après l'accomplissement total de l'insurrection.

N° IV.

LIBERTÉ! ÉGALITÉ
BONHEUR COMMUN!

Le directoire insurrecteur,

Considérant que le peuple a été bercé de vaines promesses et qu'il est temps de pourvoir à son bonheur;

Arrête ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

A la fin de l'insurrection, les citoyens pauvres

(1) Les Égaux, qui avaient été obligés de faire cette concession aux conventionnels, se promettaient de ne pas la tenir.

Digitized by Google

qui sont actuellement mal logés ne rentreront pas dans leurs demeures ordinaires ; ils seront immédiatement installés dans les maisons des conspirateurs.

ART. 2.

On prendra chez les riches ci-dessus les meubles nécessaires pour meubler avec aisance les sans-culottes.

N° V.

ORGANISATION DU RÉGIME DE LA COMMUNAUTÉ.

Fragment d'un décret de police.

ARTICLE PREMIER.

Les individus qui ne font rien pour la patrie ne peuvent exercer aucun droit politique ; ce sont des étrangers auxquels la république accorde l'hospitalité.

ART. 2.

Ne font rien pour la patrie ceux qui ne la servent pas par un travail utile.

ART. 3.

La loi considère comme travaux utiles :

Ceux de l'agriculture, de la vie pastorale, de la pêche et de la navigation ;

Ceux des arts mécaniques et manuels ;

Digitized by Google

Ceux de la vente en détail ;
Ceux du transport des hommes et des choses ;
Ceux de la guerre ;
Ceux de l'enseignement et des sciences.

ART. 4.

Néanmoins les travaux de l'enseignement ne seront pas réputés utiles, si ceux qui les exercent ne rapportent pas, dans le délai de....., un certificat de civisme.

ART. 5.

L'exercice des droits politiques est conservé aux citoyens dont les travaux utiles ont été suspendus par les infirmités ou par les circonstances de la révolution.

ART. 6.

L'entrée aux assemblées publiques est interdite aux étrangers.

ART. 7.

Les étrangers sont sous la surveillance directe de l'administration suprême, qui peut les reléguer hors de leur domicile et les envoyer dans des lieux de correction.

ART. 8.

Tout étranger admis à jouir de l'hospitalité devient aspirant au droit de cité s'il entre dans la

Digitized by Google

communauté nationale : il exerce ces droits aussitôt qu'il peut présenter un certificat de civisme.

ART. 9.

La loi détermine l'époque à laquelle nul ne peut exercer ses droits de cité, s'il n'est pas membre de la communauté nationale.

ART. 10.

Tous les citoyens sont armés.

ART. 11.

Les étrangers déposeront, sous peine de mort, les armes dont ils sont possesseurs entre les mains des comités révolutionnaires.

Les articles 12, 13, 14, 15, 16, réorganisent les gardes nationales.

ART. 17.

Les îles Marguerite et Honoré, d'Hyères, d'Oléron et de Rhé seront converties en lieux de correction où seront envoyés, pour être astreints à des travaux communs, les étrangers suspects et les individus arrêtés.

ART. 18.

Ces îles seront rendues inaccessibles ; il y aura des administrations directement soumises au gouvernement.

Digitized by Google

N° VI.

DÉCRET ÉCONOMIQUE.

ARTICLE PREMIER.

Il sera établi dans la république une grande communauté nationale.

ART. 2.

La communauté nationale a la propriété des biens ci-dessous, savoir :

Les biens qui, étant déclarés nationaux, n'étaient pas vendus au 9 thermidor de l'an II ;

Les biens des ennemis de la révolution dont les décrets des 8 et 13 ventôse de l'an II avaient investi les malheureux ;

Les biens échus ou à échoir par suite des condamnations judiciaires ;

Les édifices actuellement occupés par le service public ;

Les biens dont les communes jouissaient avant la loi du 10 juin 1793 ;

Les biens affectés aux hospices et aux établissements d'instruction publique ;

Les biens de ceux qui en feront abandon à la république ;

Les biens usurpés par ceux qui se seront enrichis dans l'exercice des fonctions publiques ;

Digitized by Google

Les biens dont les propriétaires négligent la culture.

ART. 3.

Le droit de succession *ab intestat* ou par testament est aboli ; tous les biens actuellement possédés par des particuliers écherront, à leur décès, à la communauté nationale.

ART. 4.

Seront considérés comme possesseurs actuels, les enfants d'un père aujourd'hui vivant qui ne sont pas appelés par la loi à faire partie des armées.

ART. 5.

Le Français de l'un et de l'autre sexe qui fait abandon à la patrie de tous ses biens, et lui consacre sa personne et le travail dont il est capable, est membre de la grande communauté nationale.

ART. 6.

Les vieillards qui ont atteint leur soixantième année et les infirmes, s'ils sont pauvres, sont de droit membres de la communauté nationale.

ART. 7.

Sont également membres de cette communauté, les jeunes gens élevés dans les maisons nationales d'éducation.

Digitized by Google

ART. 8.

Les biens de la communauté nationale sont exploités en commun par tous ses membres valides.

ART. 9.

La grande communauté nationale *entretient tous ses membres dans une égale et honnête médiocrité;* elle leur fournit ce dont ils ont besoin.

ART. 10.

La république invite les bons citoyens à aider au succès de la réforme par un abandon volontaire de leurs biens à la communauté.

ART. 11.

A dater du....., nul ne pourra être fonctionnaire civil ou militaire, s'il n'est pas membre de la communauté.

ART. 12.

La grande communauté nationale est administrée par des magistrats locaux au choix de ses membres, d'après les lois et sous la direction de l'administration suprême.

DES TRAVAUX COMMUNS.

ARTICLE PREMIER.

Tout membre de la communauté lui doit le tra-

Digitized by Google

vail de l'agriculture et des arts utiles dont il est capable.

ART. 2.

Sont exceptés les vieillards âgés de soixante ans et les infirmes.

ART. 3.

Les citoyens qui, par l'abandon volontaire de leurs biens, deviendraient membres de la communauté nationale, ne seront soumis à aucun travail pénible, s'ils ont atteint leur quarantième année et s'ils n'exerçaient pas un art mécanique avant la publication de ce décret.

ART. 4.

Dans chaque commune, les citoyens seront distribués par classes : il y aura autant de classes que d'arts utiles; chaque classe est composée de tous ceux qui professent le même art.

ART. 5.

Il y a auprès de chaque classe des magistrats nommés par ceux qui la composent : ces magistrats dirigent les travaux, veillent sur leur égale répartition, exécutent les ordres de l'administration municipale, et donnent l'exemple du zèle et de l'activité.

Digitized by Google

ART. 6.

La loi détermine pour chaque saison la durée journalière des travaux.

ART. 7.

Il y a auprès de chaque administration municipale, un conseil de vieillards délégué par chaque classe de travailleurs : ce conseil éclaire l'administration, surtout en ce qui concerne la distribution, l'adoucissement et l'amélioration des travaux.

ART. 8.

L'administration appliquera aux travaux de la communauté, l'usage des machines et procédés propres à diminuer la peine des hommes.

ART. 9.

L'administration municipale a constamment sous les yeux l'état des travailleurs de chaque classe, et celui de la tâche à laquelle ils sont soumis : elle en instruit régulièrement l'administration suprême.

ART. 10.

Le déplacement des travailleurs d'une commune à l'autre est ordonné par l'administration suprême, d'après les connaissances des forces et des besoins de la communauté.

Digitized by Google

ART. 11.

L'administration suprême astreint à des travaux forcés, sous la surveillance des communes qu'elle désigne, les individus des deux sexes, dont l'incivisme, l'oisiveté, le luxe et les déréglements donnent à la société des exemples pernicieux. Leurs biens sont acquis à la communauté nationale.

ART. 12.

Les magistrats de chaque classe font déposer dans les magasins de la communauté les fruits de la terre et les productions des arts susceptibles de conservation.

ART. 13.

Le recensement de ces objets est régulièrement communiqué à l'administration suprême.

ART. 14.

Les magistrats attachés à la classe d'agriculture veillent à la propagation et à l'amélioration des animaux propres à la nourriture, à l'habillement, au transport et au soulagement des travaux des hommes.

DE LA DISTRIBUTION ET DE L'USAGE DES BIENS DE LA COMMUNAUTÉ.

ARTICLE PREMIER.

Nul membre de la communauté ne peut jouir que

Digitized by Google

de ce que la loi lui donne par la tradition réelle du magistrat.

ART. 2.

La communauté nationale ASSURE, dès ce moment, A CHACUN DE SES MEMBRES :

Un logement sain, commode, et proprement meublé;

Des habillements de travail et de repos, de fil et de laine, *conformes au costume national;*

Le blanchissage, l'éclairage et le chauffage;

Une quantité suffisante d'aliments, en pain, viande, volaille, poisson, œufs, beurre ou huile; vin ou autres boissons usitées dans les différentes régions; légumes, fruits, assaisonnements et autres objets *dont la réunion constitue une médiocre et frugale aisance;*

Les secours de l'art de guérir.

ART. 3.

Il y a, dans chaque commune, à des époques déterminées, des repas communs auxquels les membres de la communauté sont tenus d'assister.

ART. 4.

L'entretien des fonctionnaires publics et des militaires est égal à celui des membres de la communauté nationale.

Digitized by Google

ART. 5.

Tout membre de la communauté qui reçoit un salaire ou conserve de la monnaie est puni.

ART. 6.

Les membres de la communauté ne peuvent recevoir de ration commune que dans les arrondissements où ils sont domiciliés, sauf les déplacements autorisés par l'administration.

ART. 7.

Le domicile des citoyens actuels est dans la commune où ils en jouissent à la publication du présent décret.

Celui des jeunes gens élevés dans les maisons nationales d'éducation est dans la commune de leur naissance.

ART. 8.

Il y a, dans chaque commune, des magistrats chargés de distribuer à domicile, aux membres de la communauté, les productions de l'agriculture et des arts.

ART. 9.

La loi détermine les règles de cette distribution.

Digitized by Google

DE L'ADMINISTRATION DE LA COMMUNAUTÉ NATIONALE.

ARTICLE PREMIER.

La communauté nationale est sous la direction légale de l'administration suprême de l'État.

ART. 2.

Sous le rapport de l'administration de la communauté, la république est divisée en régions.

ART. 3.

Une région comprend tous les départements contigus dont les productions sont à peu près les mêmes.

ART. 4.

Il y a dans chaque région une administration intermédiaire à laquelle les administrations départementales sont subordonnées.

ART. 5.

Des lignes télégraphiques accélèrent la correspondance entre les administrations départementales et les administrations intermédiaires, entre celles-ci et l'administration suprême.

ART. 6.

L'administration suprême détermine, d'après la

Digitized by Google

loi, la nature et la quotité des distributions à faire aux membres de la communauté de chaque région.

ART. 7.

D'après cette détermination, les administrations départementales font connaître aux administrations intermédiaires le déficit ou le superflu des arrondissements respectifs.

ART. 8.

Les administrations intermédiaires comblent, si faire se peut, le déficit d'un département par le superflu d'un autre, ordonnent les versements et transports nécessaires, et rendent compte à l'administration suprême de leurs besoins ou de leur superflu.

ART. 9.

L'administration suprême pourvoit aux besoins des régions qui manquent par le superflu des régions qui ont de trop, ou par des échanges avec l'étranger.

ART. 10.

Avant tout, l'administration suprême fait prélever tous les ans et déposer dans les magasins militaires, le dixième de toutes les récoltes de la communauté.

ART. 11.

Elle pourvoit à ce que le superflu de la républi-

Digitized by Google

que soit conservé soigneusement pour les années de disette.

DU COMMERCE.

ARTICLE PREMIER.

Tout commerce particulier avec les peuples étrangers est défendu : les marchandises qui en proviendraient seront confisquées au profit de la communauté : les contrevenants seront punis.

ART. 2.

La république procure à la communauté les objets dont elle manque, en échange de son superflu en productions de l'agriculture et des arts contre celui des peuples étrangers.

ART. 3.

A cet effet, des entrepôts commodes sont établis sur les frontières de terre et de mer.

ART. 4.

L'administration suprême traite avec l'étranger au moyen de ses agents ; elle fait déposer le superflu qu'elle veut échanger dans les entrepôts où elle reçoit les objets convenus.

ART. 5.

Les agents de l'administration suprême, dans les

Digitized by Google

entrepôts de commerce, seront souvent changés ; les prévaricateurs seront sévèrement punis.

DES TRANSPORTS.

ARTICLE PREMIER.

Il y a, dans chaque commune, des magistrats chargés de diriger les transports des biens communs d'une commnne à l'autre.

ART. 2.

Chaque commune est pourvue de moyens suffisants de transport, soit par terre, soit par eau.

ART. 3.

Les membres de la communauté sont appelés à tour de rôle à conduire, à surveiller les objets transportés d'une commune à l'autre.

ART. 4.

Tous les ans, les administrateurs intermédiaires chargent un certain nombre de jeunes gens pris dans tous les départements qui leur sont subordonnés, des transports les plus éloignés.

ART. 5.

Les citoyens chargés d'un transport quelconque sont entretenus dans la commune où ils se trouvent.

Digitized by Google

DES CONTRIBUTIONS.

ARTICLE PREMIER.

Les individus non participant à la communauté sont les seuls contribuables.

ART. 2.

Ils doivent les contributions précédemment établies.

ART. 3.

Ces contributions seront perçues en nature et versées dans les magasins de la communauté nationale.

ART. 4.

Le total des cotes des contribuables, pour l'année courante, est double de celui de l'année dernière.

ART. 5.

Ce total sera réparti par département, progressivement sur tous les contribuables.

ART. 6.

Les non-participants *peuvent être requis*, en cas de besoin, *de verser dans les magasins de la communauté nationale* et à valoir sur les contributions à venir, *leur superflu en denrées et autres objets manufacturés*.

Digitized by Google

DES DETTES.

ARTICLE PREMIER.

La dette nationale est éteinte pour tous les Français.

ART. 2.

La république remboursera aux étrangers le capital des rentes perpétuelles qu'elle leur doit. En attendant elle sert ces rentes, ainsi que les rentes viagères constituées sur des terres étrangères.

ART. 3.

Les dettes de tout Français, qui devient membre de la communauté nationale, envers un autre Français, sont éteintes.

ART. 4.

La république se charge des dettes des membres de la communauté envers des étrangers.

ART. 5.

Toute fraude à cet égard est punie de *l'esclavage perpétuel.*

DES MONNAIES.

ARTICLE PREMIER.

La république ne fabrique plus de monnaies.

Digitized by Google

ART. 2.

Les matières monnayées qui écherront à la communauté nationale seront employées à acheter des peuples étrangers les objets dont elle aura besoin.

ART. 3.

Tout individu, non-participant à la communauté, qui sera convaincu d'avoir offert des matières monnayées à un de ses membres, sera sévèrement puni.

ART. 4.

Il ne sera plus introduit dans la république, ni or, ni argent.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

UTOPISTES ANCIENS.

PLATON. *La République*, traduction de l'abbé Grou, 1762, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage a précédé et inspiré la plupart des utopies qui vont suivre. On peut le regarder comme un des chefs-d'œuvre de la langue grecque et l'un des plus beaux monuments de l'antiquité.

THOMAS MORUS. *Utopia*, Glascow, 1750, in-8°, et Oxford, 1663, in-8°. Il a été traduit en français par Gueđeville, in-12, Leyde, 1715, et Amsterdam, 1730.

Cette utopie relève de celle de Platon. Le partage égal

Digitized by Google

des biens y est formellement indiqué. Entre autres bizarreries, Morus voulait que les fiancés fussent mis en présence sans aucun vêtement afin de mieux se connaître et s'agréer. Il voulait aussi que l'on procurât une mort douce aux malades dont l'état est désespéré.

CAMPANELLA. *Civitas solis*, Utrecht, 1643. — *Monarchia Messiæ*, 1632.

Ce sont encore des mondes imaginaires. Campanella y demande la communauté des femmes et une meilleure distribution des biens de la terre. Il expia ses hardiesses par vingt-sept ans de prison. Beaucoup de vérités qu'il proclama ont depuis trouvé leur application. L'auteur vécut de 1568 à 1639. Écrivain fort original d'ailleurs et bien en avant de son siècle. — M. Villegardelle a donné une traduction de la *Cité du Soleil*, en un volume in-32. Paris, Paul Masgana, 1841.

HARRINGTON. *Oceana*, 1600 et 1737, Londres, in-f°.

Ouvrage de la même nature que les précédents. On y trouve un plan de république qui déplut à Cromwell qui fit emprisonner l'auteur. Montesquieu disait de lui : « Il n'a « cherché la liberté qu'après l'avoir méconnue, et il a bâti « Calcédoine ayant le rivage de Byzance devant les yeux. » Il mourut en 1677.

HALL. *Mundus alter*, in-12, traduit par Théodore Jacquemot, 1627.

Ce livre est en partie fantastique, en partie positif. A côté d'une spéculation imaginaire, il renferme plusieurs documents géographiques. Le principal caractère de cet écrit est une grande tolérance religieuse qui valut à l'auteur de violentes persécutions. — Il mourut en 1656.

ROGER BACON. *Opus majus*, Londres, 1723.

L'*Opus majus*, destiné principalement aux sciences phy-

Digitized by Google

siques, renferme pourtant une foule d'idées sociales qui vont souvent jusqu'à l'utopie. Cette tendance est du reste commune à tous les alchimistes des siècles suivants, continuateurs de Roger Bacon, et entre autres à Raymond Lulle à Arnauld de Villeneuve, à Paracelse et à plusieurs autres.

GIORDANO BRUNO. *Spacio della bestia triomphante* (*Déroute de la bête triomphante*), suivi de la *Cena delle Ceneri* (*Souper du jour des Cendres*). Parigi, 1584.

Ce livre est la proclamation de la loi naturelle. Toutes les religions sont fausses, suivant le moine Giordano Bruno. La sienne seule est la vraie, et il en trouve le symbole dans quarante-huit constellations qui lui fournissent dix-huit articles de dogme. Il y a, d'après lui, une multitude de mondes qui sont des animaux intellectuels avec des individus végétatifs et raisonnables. Ce penseur excentrique fut brûlé vif à Rome en février 1600. Imagination hardie et brillante.

CARDAN. *Cardani opera*, recueillies en 1663, par Ch. Spon, 10 vol. in-f°.

Cardan s'imaginait avoir, comme Socrate, un démon familier. Emprisonné à diverses fois pour des idées plus avancées que ne le comportait son temps, il finit par se laisser mourir de faim en 1576. Ses ouvrages fourmillent d'excursions dans le champ de la science sociale. Il avait pris pour devise : *Tempus mea possessio*; *tempus ager meus* (Le temps est ma richesse; le temps est mon champ). — Esprit puissant et fécond.

TELESIO. *De rerum naturâ juxtâ propria principia.* Rome, 1565, in-4°, et 1588, in-f°.

Telesio est l'un des philosophes qui commencèrent la réaction contre la scolastique du moyen âge et mêlèrent les idées sociales aux idées religieuses. La même tendance se

Digitized by Google

retrouve chez Marcile Ficin, chez François Patrizio, chez Pomponazzo, chez Reuchlin et enfin chez Ramus. L'infaillibilité de la spéculation aristotélienne fut ébranlée par eux et définitivement détruite un siècle plus tard.

NICOLAS DE MUNSTER. *L'Evangile du royaume; la Terre de paix.* Opuscules, 1540.

Nicolas de Munster est le fondateur de la *Famille d'Amour* ou *Maison d'Amour*, branche des Brownistes. Munster se disait égal à Jésus-Christ qui, de son vivant, n'avait-eu, disait-il, que son type ou son image. Il existait vers 1540.

SAVONAROLE. *Triumphus crucis*, Leyde, in-12, 1640.

C'est l'organisation d'une république. L'auteur expia son livre sur le bûcher dressé par Alexandre VI. Pic de la Mirandole a donné une vie de Savonarole où il le regarde comme un saint. Traduite par le père Quetif, avec des notes à l'appui, elle a été publiée à Paris en 1674, 3 vol.

MURATORI. *Cristianismo felice*, in-4°. — Modène, 1773.

Ce livre est un historique étendu et apologétique des missions du Paraguay.

Abbé DE SAINT-PIERRE. *Projet de paix universelle entre les potentats de l'Europe*, 3 vol. in-12, Paris.

Ce plan de pacification est trop connu pour avoir besoin de commentaire. J.-J. Rousseau en a donné un extrait et lui a ainsi valu un retentissement plus grand. C'est en réponse à ce projet que le cardinal Fleury écrivit à l'auteur : « Monsieur, vous avez oublié, pour article préliminaire, « d'envoyer une troupe de missionnaires pour disposer « l'esprit et le cœur des princes. »

HOBBES. *De Cive*, in-12, Amsterdam, 1647.—*Levia-*

Digitized by Google

than, sive *de Republicâ*, Blaeuw, Amsterdam, 1668.

Ce penseur vigoureux aborda presque toutes les matières agitées par les réformateurs modernes et appliqua aux problèmes sociaux des remèdes énergiques. C'était lui qui disait : « Si l'on me jetait dans un puits profond et que le diable « me présentât son pied fourchu pour en sortir, je le saisi- « rais à l'instant. »

FÉNÉLON. *Aventures de Télémaque.*

L'épisode de la *République de Salente* et *le Voyage imaginaire dans l'île des plaisirs* sont de véritables utopies, et Louis XIV, à son point de vue, n'avait pas tout à fait tort de regarder Fénelon comme un bel esprit chimérique et un ennemi de la monarchie. On assure qu'à la mort du duc de Bourgogne, le roi fit brûler tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur.

MORELLY. *La Basiliade*, livre attribué à Diderot, 1755, in-12.

C'est une utopie complète dans le genre de celles de Morus et de Platon. M. Villegardelle vient d'en donner une édition annotée.

FONTENELLE. *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686, in-12.

Cette cosmogonie, très-hardie pour le temps où elle parut, semble avoir quelques affinités avec la cosmogonie de Fourier.

Le marquis DE MIRABEAU. *L'Ami des hommes*, 1755, 6 vol. in-12.

Les questions d'économie politique et sociale, qui sont agitées dans ce livre font, du marquis de Mirabeau, un novateur très-original, et le contraste qu'il mit entre sa

Digitized by Google

conduite et ses écrits rend cette originalité plus saillante encore. L'auteur de l'*Ami des hommes* fit interdire son fils, le grand Mirabeau, et le tint renfermé seize ans en prison.

Rétif de la Bretonne. ***La Découverte australe,*** **par un homme volant, 1780, 4 vol in-12.**

Ce voyage imaginaire touche à beaucoup de points essentiels de notre organisation sociale et porte le cachet que l'auteur imprimait à tout ce qu'il a laissé. La hardiesse des vues ne sauva pas toutefois son œuvre qui n'eut point de succès.

N. B.—Il serait trop long d'énumérer ici tous les voyages imaginaires qui participent de l'utopie; tels que la *Nova Atlantis* du chancelier Bacon, le *Gulliver* du docteur Swift, l'*Anacharsis* de Barthélemy, l'*Anténor* de Lantier, et une foule d'autres moins célèbres. La même tendance se retrouve dans ces divers ouvrages qui sont ou une reconstruction patiente du passé, ou un rêve d'avenir, ou bien enfin une critique du présent. *La République* de Jean Bodin et une utopie intitulée *Sevarambes* sont du nombre.

Coessin. ***Les Neuf livres; aperçu général de la théorie des formes sociales.*** **In-8°, Paris, 1809.**

Nous citons ici ce livre pour ne rien omettre de ce qui touche, de près ou de loin, à notre sujet; mais M. Coëssin nous semble plutôt se rattacher, par le mysticisme de ses vues, à Swedenborg et à Saint-Martin qu'à Fourier et à Saint-Simon.

SECTAIRES DIVERS.

Labadie. ***Défense de la foi contre les impiétés de Jean Labadie,*** par Godefroy Hermant. — ***Réfutation des hérésies de Labadie,*** par Arnauld.

Digitized by Google

Ce Labadie appliquait aux dévotes du moyen âge la méthode d'influence sensuelle que le saint-simonisme a voulu depuis remettre en honneur. Au nombre de ses pénitentes figurèrent Mlle Schurman qui se fit un nom dans les lettres, et la princesse palatine Élisabeth. Tour à tour catholique ou protestant, il poussa à leurs dernières conséquences les pratiques assez peu chastes du quiétiste Molinos.

TANQUELIN. *Church heresiography*, by Pagitt.

Ce Tanquelin fut aussi l'un des apôtres du relâchement sensuel. Il monta un jour en chaire pour épouser publiquement la Vierge Marie dont il avait fait placer l'image à ses côtés. Quand cette jonglerie eut été consommée, il mit auprès de l'image deux troncs, l'un à droite, l'autre à gauche: « Que les hommes, dit-il, déposent d'un côté ce qu'ils veu- « lent me donner, et les femmes de l'autre. Je verrai lequel « des deux sexes a le plus d'amitié pour moi et pour mon « épouse. » La quête répondit à l'attente du prêtre; des femmes s'arrachèrent jusqu'à leurs colliers et à leurs pendants d'oreilles pour les jeter dans le tronc.

GUILLERMINE LA MILANAISE. *Dictionnaire chronologique et historique*, par Pinchinet, 1736, Paris. — *Gyneceum heretico-fanaticum* ou *der Historie der falschen Prophetinnen*, par J.-H. Feutshing, Francfort et Leipzig, 1794.

Guillermine est une des femmes libres du moyen âge, une de celles qui rêvèrent l'émancipation du sexe, en prenant sur les hommes de son temps un ascendant réel.

Mlle BROHON. *Biographie universelle*, article BROHON, par Beuchot.—*Manuel des victimes*, 1799, in-8°.

Mysticisme mêlé d'émancipation.

Digitized by Google

Mlle Chéret. *OEuvres de Mlle Chéret*, par Dantignac, 1792, in-8°.

Même caractère que les précédentes.

Antoinette Bourignon. *De la Lumière du monde.* Amsterdam, 1686.

Esprit vertigineux, indomptable, affectant des révélations et le don de prophéties. Femme forte.

Mme Krudener. *L'Allemagne et la Révolution*, par Gœrres, traduit de l'allemand, par Scheffer. Paris, 1819. *Lettre de Mme Krudener à M. Bergheim.* Carlsruhe.

On sait le rôle qu'a joué de nos jours cette prophétesse et la part qu'on lui attribue dans la politique d'Alexandre, empereur de Russie.

Gemaïma-Wilkinson. *American museum*, tom. Ier, pag. 281.

Cette femme s'imaginait être le Christ. Elle marchait habillée en homme et parvint à réunir autour d'elle un nombreux cortége de disciples.

Jeanne Leade. *Dissertatio historico theologica de Johannæ Leadæ anglo-brit. visionibus et doctrinâ.* Tubinge, 1712.

Comme Saint-Simon et divers autres, Jeanne Leade voulait ramener le christianisme à sa simplicité et à sa pureté primitives. Elle forma une petite Église et mourut à l'âge de 81 ans.

Marguerite Porrette. *Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire, Paris, 1828.

Porrette fut la première de toutes les quiétistes. Elle disait

Digitized by Google

dans un livre : « Qu'une personne anéantie dans l'amour « de son créateur peut satisfaire librement tous les désirs « de la nature sans offenser Dieu. » Elle fut brûlée vive vers l'an 1310.

Cette maxime fut plus tard celle de la Cadière, jeune fille de Toulon, et de son confesseur, le père Girard. Leurs aventures donnèrent lieu à un scandaleux procès. Toujours et partout des femmes libres!

David George. *Historia Davidis Georgii*, écrite par son gendre Blesdikius, 1642, Deventer.

David George est l'un des plus hardis utopistes et schismatiques du XVIe siècle. Fils d'un bateleur, il se donna pour le vrai Messie, le troisième David. Il rejettait la vie éternelle, la résurrection des morts et le dernier jugement; il condamnait le mariage et prêchait la communauté des femmes. Persécuté par les catholiques, il passa à Bâle où il mourut en 1553, en promettant à ses disciples de ressusciter le troisième jour. Le sénat de Bâle eut la puérilité de faire déterrer son cadavre et de le faire brûler pour prouver à ses adeptes la fausseté de cette promesse.

Bonjour (*curé de Farein*). *Lettre d'un curé du diocèse de Lyon à ses confrères*, in-12, 119 pages.

Bonjour est un de ces rêveurs qui voulurent établir la république du Christ et qui firent secte comme Fialin, curé de Marsilly, Isidore Isolanis, et plusieurs autres.

SECTES DIVERSES.

Millénaires ou Chiliastes. *Ex humanâ divinâque sapientiâ tractatus de futuri mundi mutatione ad Adrianum Sextum humanæ reipublicæ sceptra tenentis.* In-8°, Bonon., 1523.

Digitized by Google

Illustrations of prophecy, by Towers, 2 vol. in-8°, London, 1796, tome 2, pag. 747.

Les Millénaires ou partisans du Millénarisme appartiennent à la secte que fonda, vers les premiers temps de l'ère chrétienne, l'évêque Papias. Leur croyance est que Jésus-Christ viendra gouverner temporellement le monde, mille ans avant le jugement dernier. Ce règne du Christ sera d'ailleurs la régénération matérielle et morale du globe. Plus de poisons, plus d'animaux malfaisants, plus de bêtes de proie. Plus de suicides, plus d'assassinats, plus de crimes, plus de peines capitales. Les peuples sauvages seront tous civilisés et le christianisme régnera sur tout l'univers. Bellamy et Lowth ont été deux organes importants du Millénarisme. Agier, dans ses commentaires sur l'Apocalypse, a côtoyé les mêmes idées et prophétisé la conversion générale des juifs pour 1849.

Doukhoborstes. *Beitrage zur russischen Kirchen Geschichte*, par Strahl.—*De la civilisation des Tatars-Nogais dans le midi de la Russie européenne*, par M. de Gouroff. 1816, in-8°.

Les Doukhoborstes pratiquent la communauté des biens et des femmes. Ils habitent la Russie méridionale et y comptent plusieurs villages.

Familistes. *Church heresiography*, par Pagitt. In-8°, London.

Secte mystique chez laquelle la communauté des biens est en vigueur.

Glassites ou Sandemaniens. *Collections of Massachusset's historical society*, tome 10, pag. 61. — *Sir John Sinclair's works*, pag. 232. London, 1792. tom. VIII, in-8°.

Digitized by Google

Les Glassites vivent sous un régime conventuel qui se rapproche de celui des esséniens.

Esséniens. *OEuvres de Philon*, Londres, 1741, 2 vol. — *Antiquités judaïques* par Josèphe.

Ces deux historiens ont donné sur les Esséniens des détails que l'on peut lire dans cet ouvrage.

Quakers, Dunkers, Shakers. *The principles of religion as professed by the society of christian usually called quakers*, by Henry Tucke, York, 1814, in-8°.

A portraiture of quakerism, by Th. Clarkson, New-York, 1806, in-8°.

Observations on the peculiarities of the societies of the friends, by J.-J. Gurney. London, 1824.

Voyages dans les États-Unis d'Amérique, par Liancourt. 8 vol. in-8°, Paris, an VII.

Voyage en Angleterre, de Simon, tom. 2, pag. 93.

Précis de l'histoire de la doctrine et de la discipline des Quakers; in-8°, Londres.

Voyages dans la Haute-Pensylvanie. Traduction de Jean Crevecœur, Paris, 1801.

Selection of letters written during a tour through the United States in 1819, by V. Howitt, *Nottingham* (Sur les Thunkers).

The Testimony of Christ's second appearing, Albany, 1810 (Shakers).

Remarks during a tour through the United States during the years 1817-1819, by Harris. New-Haven, 1820.

Digitized by Google

An account on the people called Shakers, their faith doctrine, by Thomas Brown. 1812.

Voyez pour les sectes ci-dessus les détails contenus dans cet ouvrage.

Baptistes et Anabaptistes. *Conradi Herebaschii historia anabaptistarum monasteriensium.* 1650, Amsterdam.

Jos. Henr. Otcii, annales anabaptisticæ, in-4°. Basle, 1692.

Arnould Meshovii historia anabaptistica, in-4°. Cologne, 1617.

Les Anabaptistes étaient des niveleurs furieux qui ont propagé à main armée les doctrines les plus subversives. On peut les regarder comme les ascendants naturels de Babeuf. Les Baptistes sont des sectaires plus inoffensifs, quoique sortis de la même souche.

Memnonites. *Historia christianorum qui in Belgio fœderato Memnonitæ appellantur*, par Herm-Schyn. Amst. 1723.

Les Memnonites sont des moines paisibles qui ont établi dans leurs relations une sorte de communauté fraternelle et surtout une bienveillance remarquable. Ils sont très-nombreux en Hollande où ils vivent heureux, paisibles et honorés.

Moraves ou Hernhutters. *Moraviæ historia*, par F. Pilar à S. Floro et F. Moravet à S. Antonio, clercs réguliers des écoles pies, in-8°. 1785.

The ancient and modern history of Brethren, traduit de l'allemand de Crantz avec des notes de Benjamin La Trobe. Londres, 1780.

Digitized by Google

Kurzgeffaste Lebensgeschichte Nicolaüs Ludwig Zinzendorfs, von Jo. Chr. Duvernoy, in-8°, 1794.

Leben August Gottlieb Spangenbergs Bischoff der Evangelischen Bruederkirche, von Risler, in-8°, 1794.

A precise account of the present statement of the mission of the united Brethren, 1801, London, par La Trobe.

Oldendorp Geschichte der Mission der Evangelischen Brueder, 1777, in-8°.

J. L. Froereiseniri brevis delineatio duorum impostorum, Muhammedis et Zinzendorfii, Muhammedis simiæ.

L'auteur de ce pamphlet, Froereisen était un chanoine luthérien de l'église de Saint-Thomas à Strasbourg.

Allgemeine Geschichte der Christlichen Kirche, par Staudlin.

Ces divers ouvrages donnent les détails les plus étendus sur les Moraves ou Hernhutters.

Digitized by Google

SOCIALISTES MODERNES.

HENRI SAINT-SIMON ET SON ÉCOLE.

SAINT-SIMON. — Né le 17 octobre 1760; il avait quarante-deux ans quand il publia son premier écrit.

1802. *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.* 1 petit vol. in-12, Genève. (Beuchot le date de 1803.)

1808. *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle.* 2 vol. in-4°, imp. Sherff et tiré à cent exemplaires.

Lettres au bureau des longitudes, en 2 parties, l'une de 75 p. in-4°, l'autre de 23 p. Imp. de Sherff.

1810. *Nouvelle encyclopédie.* Prospectus et 1re livrais.

Mémoire sur l'Encyclopédie. Manuscrit à 60 copies.

1811. *Mémoire sur la science de l'homme.* Manuscrit.

Mémoire sur la gravitation. Manuscrit présenté à Napoléon.

Cette époque est celle de la plus grande misère de Saint-Simon : il ne put faire alors imprimer ses travaux.

1814. *Réorganisation de la société européenne* ou de *la Nécessité et des moyens de rassembler les peu-*

Digitized by Google

ples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité, par HENRI SAINT-SIMON et AUGUSTIN THIERRY, son élève. Brochure in-8° de 112 pages. Imp. d'Egron.

Lettres de Henri de Saint-Simon à MM. Comte et Dunoyer, insérées dans le tome 3 du *Censeur européen*, p. 334 à 356.

1815. Prospectus d'un ouvrage ayant pour titre : *Le Défenseur des Propriétaires des domaines nationaux.*

L'ouvrage n'a jamais paru.

Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre : Le Défenseur des Propriétaires des domaines nationaux, 8 pages in-8°, chez Cellot, imprimeur. Mars 1815.

Opinion sur les mesures à prendre contre la coalition de 1815, par H. Saint-Simon. In-8° de 14 pages.

Profession de foi du comte Saint-Simon au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte, 4 pages in-8°. Cellot.

1816. *Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale de la société d'instruction primaire.* In-8° de 14 pages. Cellot.

1817. *L'industrie ou Discussions politiques morales et philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants*, par H. SAINT-SIMON, avec cette épigraphe : « *Tout par l'industrie, tout pour elle.* »

Digitized by Google

Quatre vol. publiés successivement par livraisons mêlées d'in-4° et in-8° avec la plus grande confusion.

Collaborateurs de Saint-Simon pour cette œuvre : SAINT-AUBIN, AUGUSTIN THIERRY *qui y prend la qualification de* FILS ADOPTIF de Saint-Simon, et AUGUSTE COMTE.

A l'occasion de ce travail, Saint-Simon essuya un désaveu public de la part de quelques banquiers qu'il avait présentés dans des circulaires comme ses *souscripteurs*. Ces banquiers déclarèrent qu'en acceptant l'ouvrage de Saint-Simon, ils avaient entendu faire acte d'aumône et non de sympathie. Parmi ces banquiers figuraient MM. Cottier, Vassal, Hentsch, Blanc, Hottinguer, Gros-Davilliers, Delessert, Périer, Guérin de Foncin.

1819. *Le Politique*, par une société de gens de lettres.

Douze livraisons parues périodiquement. L'ouvrage entier forme un vol. de 521 pag., imprimé d'abord chez Sherff, puis chez Cosson. Quelques articles ont été tirés à part.

1819 et 1820. *L'Organisateur*, par H. Saint-Simon, paru en plusieurs éditions et de la manière la plus confuse.

L'ouvrage complet forme un vol. de 265 pag., et pour le réunir il faut avoir la troisième édition de la première livraison et la seconde édition de la deuxième livraison.

L'ORGANISATEUR fit quelque sensation en France et en Allemagne. C'est dans la premlère livraison que se trouve le chapitre intitulé : *Parabole,* pour lequel l'auteur fut traduit devant la cour d'assises et acquitté.

1820. *Lettre de H. Saint-Simon aux jurés qui devaient prononcer sur l'accusation intentée contre lui.* Mars, in-8°, 42 pag.

Digitized by Google

1821. ***Système industriel***, par H. Saint-Simon, ***première partie.*** Renouard, éditeur.

Un vol. de 311 pag., imprimé par Crapelet et portant pour épigraphe : « Dieu a dit : Aimez-vous et secourez-« vous les uns les autres. »

Cette première partie est la réimpression de diverses lettres soit imprimées, soit lithographiées que Saint-Simon avait adressées *aux Industriels, aux Cultivateurs, aux Fabricants, Négocians*, etc., etc. L'une est adressée *au Roi;* le tout augmenté d'une préface et suivi d'un épilogue sous le titre de : *Adresse aux Philanthropes.*

Système industriel, deuxième partie.

Un vol. in-8° de 220 pag., imprimé chez la veuve Porthmann ; par livraisons ou brochures.

On lit sur la couverture de la troisième livraison : « J'écris « pour les industriels, contre les courtisans et contre les « nobles, c'est-à-dire j'écris pour les abeilles, contre les « frelons. »

1822. ***Système industriel***, troisième partie.

Cette troisième partie se compose de trois brochures dont la pagination ne se suit pas. In-8°, imprimé chez la veuve Porthmann et chez Moreau.

Des Bourbons et des Stuarts, deux brochures, l'une chez Chantpie, l'autre chez Guiraudet.

Nota. — Ce fut le dimanche 9 mars 1823 que Saint-Simon attenta à ses jours dans le logement qu'il occupait rue Richelieu, n° 34.

1822 et 1823. ***Catéchisme des Industriels.***

Quatre cahiers formant 422 pages. Dans cet ouvrage, Saint-Simon s'aida de la collaboration de M. Auguste Comte. Imprimerie de Setier.

Digitized by Google

1825. *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles.* 1 vol. in-8° de 392 pages. Bossange père.

Ce livre porte pour épigraphe : « L'âge d'or qu'une aveu-« gle tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant « nous. »

Collaborateurs pour cet courage. — M. Léon Halevy, Olinde Rodrigues, J. B. Duvergier, *avocat*, et Bailly.

1825. *Nouveau Christianisme.* Paris 1825, in-8° de 91 p., éditeur Bossange, avec cette épigraphe :

« Celui qui aime les autres a accompli la loi... Tout est « compris en abrégé dans cette parole : Tu aimeras ton pro-« chain comme toi-même. »

Un avant-propos de M. Olinde Rodrigues ouvre le livre.

C'est là le dernier travail de Saint-Simon. Il mourut le 19 mai 1825, rue Faubourg-Montmartre, n° 9, âgé de 64 ans, 7 mois 2 jours. Ses disciples accompagnèrent son corps au Père-Lachaise. Le *Globe* du 4 juin publia sur lui un article nécrologique. Voir aussi la *Biographie des contemporains*, Paris 1829 ; la *Revue encyclopédique*, avril 1826, et le tome sixième de l'*Annuaire Nécrologique*, de M. Mahul.

ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE.

1825 et 1826. *Le Producteur*, journal philosophique de l'industrie, de la science et des beaux-arts. Cinq vol. avec l'épigraphe ci-dessus :

« L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici « dans le passé, est devant nous. »

Rédacteurs en chef : M. Cerclet. Le prospectus était de M. Léon Halevy. *Collaborateurs :* Cerclet, Allier, Decaen, Olinde Rodrigues, Léon Halevy, Adolphe Blanqui,

Digitized by Google

P. J. Rouen, P. Enfantin, Armand Carrel, Senty, Auguste Comte, A. D. J. Saint-Amand Bazard, Huot, Garnier, Artaud, J.-J. Duboché, Gondinet, Peisse, Rafenel, Laurent, P. A. Dufau, P.-J.-B. Buchez, Péreire, Duvergier, Rey *de Grenoble*.

Le Producteur ayant cessé de paraître, faute de fonds, une lacune de deux ans se rencontre ici dans les publications saint-simoniennes, jusqu'au moment de la reconstitution de l'école à la suite des conférences de la rue Taranne.

L'Organisateur, première année 1829-1830, recueil périodique qui eut 31 numéros, fut fondé par M. P. M. Laurent, l'un des principaux collaborateurs du *Producteur*. Pillet, impr.

Le 18 avril 1830, l'*Organisateur* (N° 36), prit pour sous-titre : *Journal de la doctrine de Saint-Simon* et s'imprima chez Éverat. Entre les numéros 50 et 51 se trouve une affiche qui fut placardée sur les murs de Paris, le 30 juillet 1830.

L'Organisateur, deuxième année, 1830-1831.

Dès la seconde année, commençant le 28 août 1830, l'*Organisateur* doubla le nombre de ses feuilles sans changer son prix. Il garda son titre, mais il prit les épigraphes suivantes qui devinrent celles du *Globe* : « Toutes les institu-« tions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du « sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus « nombreuse et la plus pauvre. — Tous les priviléges de la « naissance, sans exception, seront abolis. — A chacun « selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » Le 26 mars 1831, *l'Organisateur* modifia ainsi son sous-titre : *Gazette des Saint-Simoniens*.

Cette seconde année forme un vol. grand in-4° de 408 p. Avec le N° 52, l'*Organisateur* a cessé de paraître.

Digitized by Google

L'Organisateur belge 1831, fondé à Bruxelles par Duveyrier, a paru, chez Laurent frères, du 29 mai au 27 novembre. 1 grand vol. in-4° de 192 pages.

LE GLOBE, in-f°, 1830.

Ce journal se rallia au saint-simonisme le 11 novembre 1830. Agrandi dans son format le 27 décembre de la même année, il prit le 22 août 1831 le titre suivant :

LE GLOBE,

JOURNAL DE LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

Avec les épigraphes de l'*Organisateur* et les devises suivantes :

RELIGION.

Science *Industrie*

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Au début de l'année 1832 et à la suite de la scission qui se manifestait dans la famille saint-simonienne, ce titre fut modifié ainsi qu'il suit :

LE GLOBE,

Journal de la Religion Saint-Simonienne.

A chacun selon sa vocation. — APPEL *aux* FEMMES.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

A chacun selon ses œuvres. — ORGANISATION PACIFIQUE DES TRAVAILLEURS.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

Le Globe conserva ce titre jusqu'au 20 avril 1832, jour où il cessa de paraître. Ainsi le *Globe saint-simonien* avait

Digitized by Google

eu 17 mois et 9 jours d'existence : du 11 novembre 1830 au 20 avril 1832.

Exposition de la doctrine de Saint-Simon, première année. 1 vol. de 327 p. publié en août 1830, chez Mesnier, libraire. Imp. d'Éverat., tirage à 2,000 exemp., 1re édit.

Même volume, 2e édit., Éverat imp., tirage à 2,000 exemp., publié en décembre 1830, 431 p.

Même volume, 3e édit., Éverat imp., tirage à 3,000 exemp., publié en août 1832, 432 p.

Ce premier volume répandu gratuitement et à très-grand nombre, ce qui explique les tirages successifs auxquels il a donné lieu, est le travail le plus important qu'ait laissé le saint-simonisme. Dans cette exposition orale, c'est Bazard qui a constamment porté la parole, et c'est lui par conséquent qui lui a imprimé son mouvement et sa forme. La rédaction surveillée par Bazard et faite par MM. Carnot, Fournel et Duveyrier, a été retouchée par M. Enfantin. L'*Exposition* de la première année comprend dix-sept séances.

Exposition de la doctrine de Saint-Simon, deuxième année, publiée en décembre 1830, imp. Éverat, tirage à 500 exemp., comprenant 13 séances.

Même volume, 2e édition, 1 vol. de 324 p., chez Éverat.

Outre les treize séances qui n'occupent que 212 pages, cette édition nouvelle contient des réimpressions de divers opuscules, notamment :

1° *Cinq discours aux élèves de l'école polytechnique*, par Abel Transon, p. 219-297 ; — 2° *Diverses lettres* de M. Enfantin, p. 299-321.

Digitized by Google

De ces deux éditions, la première seule a été mise en circulation et elle est devenue très-rare. Quant à la réimpression, elle a formé l'objet d'une contestation de la part de M. Bazard qui voulait y voir sa propriété particulière, et elle s'est trouvée ainsi arrêtée. S'il faut en croire M. Fournel qui nous sert de guide dans ce travail bibliographique, la prétention de Bazard serait assez peu fondée. Ce second volume où la forme porte, en effet, le cachet de Bazard aurait été rédigé, suivant M. Fournel, par M. Carnot, à l'exception des douzième et treizième séances que Bazard aurait écrites lui-même.

Du reste, ces deux volumes de l'*Exposition* embrassent toute la partie dogmatique du saint-simonisme et sont précieux à ce titre.

L'éducation du genre humain de Lessing, traduction d'Eugène Rodrigues. Froment, libraire, 1830.

Lettres à Burns sur la politique et la religion, par Eugène Rodrigues (la traduction du livre ci-dessus de Lessing se trouve réimprimée dans les *Lettres à Burns*). 197 p., tiré à 2,000 ex. Mesnier, libraire, publié en janvier 1831.

Lettre au président de la chambre des députés (1er octobre 1830), entièrement rédigée par Bazard. 8 pages tirées à 10,000 ex. en 1re édit., à 20,000 ex. en 2e édit., reproduite dans le *Globe*.

Résumé du premier volume de l'Exposition, par Hippolyte Carnot. Extrait de la *Revue encyclopédique*, trois éditions successives : 2,000, 4,000, 4,000.

Extraits de l'Organisateur, 1829-1831. 19 morceaux divers réimprimés et formant un vol. in-8° de 597 pages.

Ce volume comprend entre autres matières des articles de

Digitized by Google

MM. D'Eichtall, Duveyrier, Abel Transon, Michel Chevalier, Jules Lechevalier, Palmire Bazard, H. Carnot, Jean Reynaud, Haspott. Laurent.

Extraits du Globe, 1830-1831. Premier vol., 464 p.

Les articles les plus saillants du *Globe saint-simonien* ont été réimprimés et tirés à un grand nombre d'exemplaires. Ce premier volume comprend :

1° *Économie politique et Politique*, par M. Enfantin, extraits du *Globe*, 1re édit., 176 p., 3,000 ex.; 2° *Politique européenne*, par M. Michel Chevalier, formant une brochure de 127 p.; 3° *Lettres sur la législation dans ses rapports avec la propriété*, par M. Decourdemanche. Brochure en deux parties.

Extraits du Globe, 1831. 16 articles formant 1 vol. de 481 pages.

Auteurs des articles. MM. Charles Béranger, ouvrier horloger, Émile Barrault, Henri Fournel, Michel Chevalier, D'Eichtall, Stéphane Flachat, Carnot, Dugied, Laurent, Émile Péreire, Olinde Rodrigues, Jean Reynaud, Abel Transon.

Extraits du Globe, troisième année, 1832. Onze articles formant 1 vol. de 466 pages.

Auteurs : MM. Transon, Decourdemanche, Michel Chevalier, Stéphane Flachat, Duveyrier, Fournel, Enfantin, Barrault, D'Eichtall.

Prédications (1832) 2 vol., l'un de 606 p., l'autre de 419, tirés tous deux à 3,000 ex.

Les six prédicateurs qu'a eus le saint-simonisme ont coopéré à cette tâche dans la proportion suivante :

Digitized by Google

PRÉDICATIONS : 23, Émile Barrault,
10, P.-M. Laurent,
9, Abel Transon.
4, Moïse Retouret.
3, Jean Reynaud.
2, Édouard Charton.

51 prédications.

1832. TRAVAUX DE M. ENFANTIN :

1° *Économie politique et* |*Politique* (déjà cité), juillet 1831, 176 pages.

2° *Lettres à Duveyrier*, etc. (*Ibid.*)

3° *Morale* (avr. 1832), 211 p. tirées à 3,000 ex. Écrit condamné par la cour d'assises, le 28 août 1832.

4° *A tous*. Avril 1832, 7 pages.

5° *Écrit du 3 juin* 1832, 6 pages.

6° *Le père à Fournel, apôtre*, 4 pages.

7° *L'Attente*, Angers, septembre 1832. 6 p.

1831-1832. MISSIONS DE PROVINCE.

Divers opuscules par MM. A. Transon, à Bruxelles ; Jean Reynaud, à Lyon; Jules Lechevalier, à Rouen, Dieppe et Strasbourg; Capella, dans l'Est ; Charles Lemonnier, à Toulouse ; Curie, à Mulhausen ; Gustave Biard, à Blois ; Cognat, à Lyon ; Durand, à Rhodez ; Barrault, à Troyes.

1831-1832. *Réunion générale de la famille*. Brochure de 64 pages.

SCISSION DE BAZARD.

Cette brochure explique la scission qui eut lieu en novembre 1831 et motive la retraite de Bazard et de plusieurs autres dissidents.

Digitized by Google

Cette scission donna lieu à une foule d'écrits explicatifs, entre autres :

Cérémonie du 27 novembre, par Reynaud. — *Lettre aux saint-simoniens*, par Jules Lechevalier. — *Discussions morales*, par Bazard, première partie (Bazard mourut à Courtry, le 29 juillet 1832, sans avoir pu achever la deuxième partie). — *Simple écrit d'Abel Transon.* — *Lettre à M. Enfantin*, par Toussin, de Belgique. — *De la Société saint-simonienne*, par Jean Reynaud. — *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, par Ed. Charton.

SCISSION D'OLINDE RODRIGUES.

Le 23 février 1832.

Cette scission donna lieu aux opuscules suivants :

1° *Olinde Rodrigues aux saint-simoniens*, broch. — 2° *Olinde Rodrigues aux saint-simoniens et au public*, broch. — 3° *Olinde Rodrigues à Michel Chevalier*, broch.

1832. *Œuvres de H. Saint-Simon*, contenant :

1° *Catéchisme politique des Industriels*,
2° *Vues sur la Propriété et la Législation*,
3° *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains*,
4° *Parabole politique*,
5° *Nouveau Christianisme*, précédées de fragments de l'histoire de sa vie écrite par lui-même, publiés par Olinde Rodrigues. 1 vol. Chez Capelle, libraire.

Digitized by Google

OPUSCULES DE MÉNILMONTANT.

Pendant leur retraite à Ménilmontant, les saint-simoniens publièrent une suite de brochures, entre autres :

A tous, par M. Enfantin. — *La prophétie*, in-8°. — Avis pour la *Prise d'habit*, in-8°. — *Parole en date du 3 juin et chants*. — *Prise d'habit*, 16 juin. — *Les saint-simoniens*, par Charles Lemonnier. — *Ouverture des travaux du temple*. — *Chant*, par un ouvrier. — *Mort de Talabot*. — *Le père à Fournel et réponse*. — *A Lyon*, par M. Michel Chevalier. — *A Paris*, par M. Barrault. — *Sept chants* ou *chansons saint-simoniennes*. — *Feuilles populaires*, paraissant toutes les semaines, par MM. *Michel Chevalier*, *Transon*, *Machereau*, *Botiau*, *Charles Béranger*, *Hoart*, *West*, *Bruneau*, *Duveyrier*, *Camayou*, *Haspott*, *Surbled*, *Stéphane Flachat*, *Alexis Petit*, *Charles Lemonnier*.

1832. *Impression des deux procès saint-simoniens*, l'un en police correctionnelle, l'autre en cour d'assises.

1° *Procès en cour d'assises*, les 27 et 28 août, avec les portraits de MM. Enfantin, Barrault, Duveyrier et Michel Chevalier. 1 vol. de 405 p., chez Johanneau.

2° *Procès en police correctionnelle*, avec les portraits de MM. Enfantin et H. Fournel. 1 vol. de 107 p., diverses pièces lithographiées, *imprimées* et même *manuscrites*.

Digitized by Google

Auteurs : MM. Enfantin, Bazard, Jules Lechevalier, Charles Lemonnier, Ribes, de Montpellier, Fraisse, Alexis Petit, Joncières, Canet, E. Talabot, M. Chevalier, Rousseau, Pellarin, Carlier, de Dunkerque, Curie, Massol, Caboche, Hoart.

Chansons saint-simoniennes, par Lagache, Vinçart, Achille Rousseau, Morat, Mercier, Bergier, musique de Félicien David.

Cette nomenclature s'arrête à la dispersion de la famille, qui eut lieu à la suite de l'emprisonnement des chefs du saint-simonisme. Il se publia pourtant depuis ce temps, une série d'opuscules sous ce titre général :

Actes des femmes. Mouvement des missions, in-8°.

Un manuscrit, qui n'a point été imprimé, et dont nous avons eu connaissance, résume tous les travaux de la retraite de Ménilmontant, et a pour titre :

Le Livre Nouveau.

Au moment de la dispersion, la secte saint-simonienne se trouvait avoir pour membres effectifs :

MM. Enfantin, Michel Chevalier, E. Barrault, Duveyrier, Olinde Rodrigues, Victor Bertrand, Auguste Broet, Michel Bruneau, Charles Cayol, Auguste Chevalier, Félicien David, Gustave D'Eichtall, Louis Desessarts, Michel Desloges, Charles-Antoine Duguet, Pierre-Denis Hoart, René Holstein, Paul Justus, Charles Lambert, Joseph Machereau, Alexandre Massol, Victor Mercier, Antoine Ollivier, Alexis Petit, Édouard Pouyat, Raymond Bonheure, Moyse Retouret, Antoine Ribes, Adolphe Rigaud, Paul Rochette, Dominique Tajan, Rogé, René Rousseau, Léon Simon, Jean Terson, Jules Toché, Félix Tourneux, Thomas Urbain.

Digitized by Google

CHARLES FOURIER ET SON ÉCOLE.

CHARLES FOURIER. *Théorie des quatre mouvements.* 1 vol. in-8°, 1808, imprimé à Lyon sans nom d'auteur. (*Très-rare.*)

Une nouvelle édition a été publiée en 1841.

Traité de l'association domestique agricole, 2 très-forts vol. in-8°, 1822. (*Rare.*)

Une nouvelle édition s'imprimait en 1841 ; elle formera 5 volumes et doit renfermer l'ouvrage suivant :

Sommaire du Traité d'association, in-8°.

Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, 1829. 1 v. in-8°.

Cet ouvrage devait être un résumé méthodique du *Traité de l'association*, surtout pour ce qui touche au mécanisme industriel. On voit que l'auteur y a manqué de latitude et de liberté.

Livret d'annonce du nouveau monde, in-8°.

Piéges et charlatanisme des sectes de Saint-Simon et d'Owen, in-8°, 1831. — *La fausse industrie*, 2 vol. in-8°. — *Articles insérés dans le Phalanstère et non réimprimés.*

JUST MUIRON. *Sur nos procédés industriels*, in-8° réimprimé en 1840. — *Nouvelles transactions sociales, religieuses et politiques de Virtomnius.* 1 vol. in-8°, 1832.

M. Just Muiron est le premier disciple de Fourier. Il peut revendiquer l'honneur d'avoir développé la métaphysique de la doctrine. C'est un esprit élevé et consciencieux dont

Digitized by Google

le dévouement ne s'est jamais démenti. Le premier des livres cités plus haut est une critique sévère, mais juste, de l'organisation industrielle; le second est une étude philosophique pleine d'intérêt.

VICTOR CONSIDÉRANT. *Considérations sur l'architectonique*, 1835, in-8°.

Premier écrit de l'auteur conçu dans les données de Fourier, quoique ne touchant qu'à l'un des côtés de son système; écrit rempli de verve et fécond en aperçus neufs.

Destinée sociale, exposition élémentaire complète de la théorie sociétaire. 1836-1838, 2 vol. in-8°, publiés.

Un troisième volume complétera l'ouvrage.

Ce livre est l'exposition étendue et la démonstration officielle, pour ainsi dire, du système de Fourier. Il contient, en outre, une censure très-vive de notre état social actuel, censure malheureusement justifiée. L'ordonnance du livre semble être plutôt pittoresque que méthodique, et l'on peut s'apercevoir, à certaines digressions volontaires, que l'auteur a voulu attirer à la fois l'attention des penseurs et celle des gens du monde. On pourrait peut-être désirer plus de calme dans cette œuvre, mais il est impossible de lui demander plus d'attrait et plus d'intérêt. C'est certainement l'œuvre capitale de l'école dont M. Considérant est le plus vigoureux esprit.

Débâcle de la politique. In-8°, brochure. 1836.

Cette brochure est une critique énergique de la politique actuelle.

La conversion c'est l'impôt. In-8°, 1838, brochure sur la conversion des rentes.

Déraison et dangers de l'engouement pour les chemins de fer, in-8°, 1838. — *De la politique générale et*

Digitized by Google

du rôle de la France en Europe, in-8°, 1840. — *Contre M. Arago, suivi de la théorie de la propriété*, in-8°, 1840.

Brochures politiques.

Trois discours prononcés à l'hôtel de ville, par V. Considérant, Ch. Dain et d'Izalguier. 1 vol. in-8°.

Exposition très-résumée du système de Fourier et aperçu des avantages qui en peuvent résulter.

La réforme industrielle ou *le Phalanstère*, recueil périodique, années 1832-1833. 2 grands vol. in-4°.

Charles Fourier a fourni une suite d'articles à ce recueil, qui a eu pour rédacteurs les membres principaux de son école.

La Phalange, journal de la science sociale, faisant suite au *Phalanstère*, grand in-4°.

La *Phalange* est (1841) l'organe le plus important de la doctrine de Fourier. Après avoir vu grandir progressivement sa périodicité, ce journal paraît aujourd'hui trois fois par semaine. Il porte pour épigraphes :

Réforme sociale sans révolutions.
Réalisation de l'ordre,
De la justice et de la liberté.

Organisation de l'industrie.
Association du capital,
Du travail et du talent.

M. Victor Considérant en est le directeur, et parmi les rédacteurs on peut citer MM. Baudet-Dulary, A. Paget, que l'école a perdu cette année, César Daly, Cantagrel, Pellarin, Blanc et plusieurs autres dont on s'accorde à louer le talent et le caractère. Même en combattant leurs doctrines comme

Digitized by Google

nous l'avons fait, on ne peut s'empêcher de rendre justice à la sincérité de leurs vues et de leurs intentions.

ABEL TRANSON, ingénieur des mines, *Théorie sociétaire de Charles Fourier*, in-8°, 1832.

Exposition résumée de la doctrine, faite avec talent et lucidité. M. Transon s'est depuis lors séparé de l'école de Fourier.

CH. PELLARIN. *De la médecine dans l'ordre sociétaire*, in-8°, 1832. — *Biographie de Charles Fourier*, suivie d'une exposition, in-12, 1839.

Ce dernier livre a eu pour but de populariser le système sociétaire.

A. MAURIZE. *Dangers de la situation actuelle de la France.*

Cet ouvrage, plus politique que social, se recommande par la vigueur et la netteté. M. Maurize a en outre exécuté les plans et coupes d'un Phalanstère, teintés à l'encre de Chine. Ces modèles figuratifs sont de vrais chefs-d'œuvre d'exécution et d'invention. M. César Daly a, de son côté, exécuté le même travail pour un Phalanstère d'essai, et ne s'y est montré ni moins intelligent, ni moins heureux.

JULES LECHEVALIER. *Études sur la science sociale.* Théorie de Charles Fourier.

Ce livre est l'un des travaux les plus brillants, les plus littéraires de l'école. M. Jules Lechevalier, qui a successivement abordé toutes les théories sociales écloses de nos jours, ne s'est jamais montré mieux inspiré, plus net, plus concluant. Peut-être ce livre aurait-il gagné à être présenté sous un autre forme que celle de *Conférences* ou de *Leçons*, mais, tel qu'il est, il faut le reconnaître comme une œuvre précieuse et remarquable à plus d'un titre.

Digitized by Google

Lemoyne. *Association par phalanges agricoles industrielles*, in 8°, 1834.

Livre pratique plus que théorique.

Calculs agronomiques et considérations sociales, in-8°. — *Progrès et association. Aperçus généraux*, in-8°.

M. Lemoyne est plus particulièrement un esprit dirigé vers les applications du système sociétaire, dont il comprend et combine les ressorts avec beaucoup d'intelligence.

Berbrugger. *Conférence sur la théorie sociétaire*, in-8°, 1834.

Divers côtés du système de Fourier sont passés en revue dans ce cadre et appréciés avec talent et lucidité.

Baudet-Dulary. *Crise sociale*. 1834, in-8°.

L'auteur de cet ouvrage est l'un des hommes les plus droits et les plus honorables de notre époque. Porté à la chambre par les électeurs de Seine-et-Oise, il aurait pu s'y faire une position au même titre que cette foule d'ambitieux vulgaires pour qui la députation a été un marchepied. M. Baudet-Dulary, entraîné vers le système de Fourier, s'est retiré volontairement de la chambre, et a accepté un rôle dans la propagation de ses idées favorites. La *Crise sociale*, travail aussi solide que vigoureux, n'est pas le seul gage qu'il ait donné à ses convictions. Divers articles insérés dans la *Phalange* et le *Phalanstère*, et entre autres un travail sur l'Angleterre, révèlent chez lui les plus belles qualités du penseur et de l'économiste.

Mme Clarisse Vigoureux. *Paroles de Providence*, 1835.

Ce petit livre est plein d'onction et d'éloquence ; tout y respire le dévouement. Ce dévouement, chez l'auteur, n'a

Digitized by Google

pas été stérile, et personne n'a donné à la doctrine de Fourier des preuves d'un concours plus sympathique.

SCHNEIDER. *Das Problem der Zeit und dessen Losung durch die Association.* (Problème du temps et sa solution par l'association.) Brochure grand in-12, à Gotha, chez Hening et Hops.

F. VILLEGARDELLE. *Besoin des communes, impuissance de la politique à les satisfaire*, in-8° 1835.

Accord des intérêts et des partis, in-8°, 1836.

Brochures politiques autant que sociales. M. Villegardelle a également donné une nouvelle édition de la *Basiliade* de Morelly, et une traduction française de *Civitas Solis*, de Campanella.

A. PAGET. *Introduction à l'étude de la science sociale*, in-12, 1838. — 2e édition, 1841, 1 vol. in-8°.

Cerésumé, écrit avec autant de netteté que d'élégance, nous paraît être le meilleur que l'on ait fait de la doctrine de Fourier. L'auteur a apporté dans l'exposition de ses idées beaucoup d'ordre et de méthode, et, dans la discussion, une logique et une dialectique vraiment remarquables.

CANTAGREL. *Le Fou du Palais-Royal.*

Ouvrage dont la forme satirique est pleine d'éclat.

NOTA. — Les livres cités jusqu'ici se rattachent à l'école qui se groupe autour de la *Phalange*. En voici maintenant qui appartiennent à la partie indépendante de l'école de Fourier.

Mme GATTI DE GAMOND. *Fourier et son système*, in-8° et in-12; 1838, 1839, 5e édition, 1841, 1 vol. grand in-18. — *Réalisation d'une commune sociétaire*, 1 vol. in-8°, 1840, 1841.

Digitized by Google

Mme Gatti de Gamond semble déjà faire schisme dans la doctrine de Fourier. Fourier avait auguré, pour l'avenir, des mœurs assez libres et des rapports assez cavaliers entre les sexes. Mme Gatti de Gamond n'accepte pas cette partie de la doctrine ; elle repousse les *Bacchantes*, les *Bayadères*, les *Vestels* et les *Vestales*, les *Damoiseaux* et les *Damoiselles*, et toute une organisation qui ressemble beaucoup à la promiscuité mythologique. Mêlant ses propres idées à celles de son maître, Mme de Gamond compose une sorte de monde mixte, où le stoïcisme évangélique fraternise avec le bien-être phalanstérien. Cette fusion est d'ailleurs présentée avec talent et sous les couleurs les plus séduisantes. Mais un schisme, si ménagé qu'il soit, n'en est pas moins un schisme.

Mme Gatti est actuellement occupée d'une réalisation pratique à l'abbaye de Cîteaux, près Dijon.—C'est un essai considérable; il s'agit dit-on, de plusieurs millions. Deux philanthropes anglais, MM. les frères Young, ont fait les fonds nécessaires pour cette tentative, qui doit exciter de l'intérêt.

JEAN CZYNSKI. *Avenir des ouvriers*, in-32, 1838. — *Avenir des femmes*, in-18, 1840. — *Notice biographique sur Charles Fourier*, in-32, 1840. — *Le Nouveau Monde*, recueil paraissant une fois par mois depuis 1839. — *Almanach social* pour 1840 et 1841, 2 vol. in-8°. — *Colonisation d'Alger d'après la théorie de Fourier*, in-8°.

M. Jean Czynski, réfugié polonais, est l'un des propagateurs les plus actifs de l'école dissidente de Fourier.

GUILBAUD. *Phalanstère d'enfants.*

JEAN JOURNET. *Cris et soupirs*, 1re, 2e et 3e livraisons.

AUCAIGNE. *La Religion*, 1840.

Digitized by Google

FOREST. *Organisation du travail, d'après les principes de la théorie de Charles Fourier.* 1841, 1 vol. in-8°.

Ouvrage où l'on trouve quelques vues heureuses.

HARELLE. *Ménage sociétaire*, ou *Moyen d'augmenter son bien-être en diminuant sa dépense.* 1840, in-8°.

RAOUL BOURDON. *Organisation unitaire des assurances.* 1840, in-8°.

Travail spécial.

E. DE POMPÉRY. *Exposition de la science sociale.* 1 vol. in-12, 1840. — *Théorie de l'association et de l'unité universelle de Ch. Fourier; introduction religieuse et philosophique.* 1 vol. in-8°, 1841.

Il faut classer l'auteur de ces livres parmi les écrivains qui ont des droits à être écoutés. Il y a chez lui de la solidité, de l'élévation, unies à un véritable mérite de forme. On consultera avec le plus grand fruit ses deux ouvrages qui partent d'un esprit judicieux (1).

ROBERT OWEN.

ROBERT OWEN. *New Views of society or Essais upon the formation of human character.* (Nouvelles Vues de société, ou Essais sur la formation du caractère humain.) Londres, 1812.

(1) Quelques-uns des livres qui concernent les écoles de Saint-Simon et de Fourier étant devenus assez difficiles à rencontrer, il peut être utile d'indiquer ici la librairie de *Capelle*, rue des Grès, comme spécialement pourvue de collections complètes de ces deux écrivains. *M. Capelle* est en outre éditeur de plusieurs publications concernant l'une et l'autre école.

Digitized by Google

Cet ouvrage qui suivit l'essai industriel de New-Lanark est le premier écrit de M. Owen qui affecte une forme scientifique et s'élève à la hauteur d'un système.

Adress to the sovereigns of the holy-alliance united in congress at Aix-la-Chapelle, 1818. — *Adress to the european governements,* 1818.

Ces deux adresses, l'une aux souverains alliés réunis à Aix-la-Chapelle, l'autre aux gouvernements européens, ont pour objet d'indiquer les moyens d'améliorer le sort des classes industrielles. Ces opuscules ont été traduits en français par M. le comte de Lasteyrie. Paris 1819.

Proceedings in parliament in sessions—1816, 1817, 1818.— *Report to M. Sturge's Bourne's committee on the Poor-Law.*

Ces deux écrits traitent des causes du manque d'emploi pour les ouvriers des villes et des campagnes, et en même temps des remèdes qu'il faudrait apporter à cet état anormal.

Proceedings of comittee of the national school.

Opuscule fort remarquable sur les écoles d'enfant.

The book of the new moral World. (Le livre du nouveau monde moral.)

Ouvrage capital de M. Owen, et dans lequel il aborde l'exposition dogmatique de son système.

Outline of the rational system. (Plan du système rationnel.)

Résumé rapide de la théorie, coupé par articles et formant une sorte de charte oweniste.

Lectures on a new state of society. (Lectures sur un nouvel état de société.) — *Six lectures delivrered*

Digitized by Google

on Manchester. (Six lectures faites à Manchester.)

Ces deux brochures sont la reproduction de conférences publiques et de discussions sur la doctrine.

Rules of the national community friendly society. (Clauses d'une société de communauté fraternelle et nationale.) — *Constitution of the association of all classes of all nations*. (Constitution de l'association de toutes les classes et de toutes les nations.) — *Institution for the labourers of London*. (Institution pour les artisans de Londres.) — *Philanthropic foreign et britannic society*. (Société philanthropique, britannique et étrangère. — *Cooperative society's proceedings*. (Travaux de la société coopérative.) — *National labour equitable exchange*. (Échange équitable du travail national.)

Ces divers écrits à la main (en anglais *tracts*), composés de quelques feuilles, ont tous trait à quelques tentatives d'association et de réalisation.

Dale-Owen. *Sketch on the system of education followed in the schools of New-Lanark*. (Esquisse du système d'éducation suivi dans les écoles de New-Lanark.) Traduit de l'anglais par M. Desfontaines. 1 vol., 1825, Paris.

Ce livre est rempli de détails curieux, qui, même en dehors de tout système, peuvent intéresser les institutions primaires.

Mac-Nab. *Impartial search of the new views of M. Robert Owen by Mac-Nab, physician of the late duke of Kent*. (Examen impartial des nouvelles vues

Digitized by Google

de M. Owen, par le docteur Mac-Nab, médecin de M. le duc de Kent.) Traduit de l'anglais par M. Laffon-Ladebat. in-8°, 1821.

Appréciation bienveillante des idées de M. Owen, et évidemment inspirée par le duc de Kent. On était à cette époque sous l'empire de l'engouement issu de la tentative de New-Lanark.

Outre ces publications de librairie, le système de M. Robert-Owen a eu, dans la presse périodique, une foule de propagateurs dont nous ne citerons que les principaux :

Gazette of New-Harmony. — *Metropolitan Litterary journal.* — *Cooperative Magazine.*— *Orbiston Register.* — *New-Moral World.* — *Weeckly Chronicle.* — *Crisis.* — *Pionneer.* — *Man.* — *Rationalist.* — *Star of the East.*

Joseph Rey (de Grenoble). *Lettres sur le système de la coopération mutuelle et de la communauté de tous les biens, d'après le plan de M. Owen,* in-18, 1828.

Cet ouvrage est en français. Il se compose de la reproduction des deux lettres adressées au *Producteur* et complétées dans ce livre.

On trouve aussi des renseignements sur les idées de M. Owen dans les recueils suivants :

Revue encyclopédique, art. Julien (de Paris), tom. X, mai 1821, pag. 320. — *Ibid.*, tom. XX, pag. 582. — *Ibid.*, avril 1823, pag. 23. — *Ibid.*, avril 1825, pag. 270 et 274. — *Ibid.*, juin 1825. — *Revue Américaine*, n° XI, mai 1827. — *Mémorial catholique*, février 1827.

FIN.

Digitized by Google

Table des matières.

Pag.

CHAPITRE III. — Les chartistes. 5

IV. — Les utilitaires et Jérémie Bentham. 37

V. — Les humanitaires. 115

CONCLUSION. 151

APPENDICE. — Hobbes et Harrington. 155

Manifeste de Robert Owen, inventeur et fondateur d'un système de société et de religion rationnelles. 217

NOTES. — Pièces justificatives de la conjuration de Babeuf.. 245

Bibliographie. 289

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google